

EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE DE PARIS 1931

LES ARMÉES FRANÇAISES D'OUTRE-MER

LES

OPÉRATIONS MILITAIRES

AU MAROC



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCXXXI

Bibliothèque Maison de l'Orient



170000

## AVANT-PROPOS.

Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la France, à la suite de la conquête de l'Algérie, se trouvait en contact avec le Maroc. Elle était ainsi à même de bénéficier des droits spéciaux que la géographie ou l'histoire avaient accordés jadis aux conquérants successifs du Maghreb, c'est-à-dire de l'ensemble des «pays barbaresques» enfermés dans les limites de l'Atlas. Elle allait donc être fatalement entraînée à s'étendre sur la Tunisie, puis sur le Maroc. Son voisinage immédiat avec l'empire chérifien lui conférait d'ailleurs une expérience qu'aucune autre puissance européenne ne possédait au même degré. Il plaçait en outre à pied d'œuvre une «armée d'Afrique» éprouvée par son passé et exaltée par ses traditions.

Ainsi qualifiée pour une entreprise que lui dictait la nécessité d'établir la paix en Afrique du Nord, la France avait à faire valoir au préalable ses titres pour obtenir, par la signature d'accords internationaux, le droit d'intervenir dans cette portion du continent africain.



Phot. Meley.

Le Maréchal LYAUTEY.

LES  
OPÉRATIONS MILITAIRES  
AU MAROC

---

PREMIÈRE PARTIE.  
LE MAROC AVANT LE PROTECTORAT.

---

CHAPITRE PREMIER.  
LE MAROC AVANT 1907.

---

LE TRAITÉ DE LALLA MAGHRNIA (18 MARS 1845)  
ET LES CONFINS ALGÉRO-MAROCAINS.

Le premier heurt des forces militaires françaises avec celles de l'empire chérifien date de la bataille de l'Isly, le 14 août 1844. Le général Bugeaud y mit hors de cause les troupes que le sultan Abd er Rahman avait envoyées dans la région d'Oudjda pour s'opposer à l'établissement de postes dans la région frontière.

A la suite de cette victoire, un traité fut signé à Lalla Maghrnia. Il laissait au Maroc tout l'amalat d'Oudjda. Plus au sud, une délimitation, moins bien précisée, partageait les tribus entre la France et le Maroc, sans tenir compte de l'unité géographique ou ethnique des hauts plateaux et de la région saharienne, dont la limite occidentale naturelle est marquée par la haute Moulouya ou le Guir. Dès lors, la frontière se trouve être une source de conflits perpétuels pendant plus d'un demi-siècle.

A l'abri du massif qu'elle occupe, la tribu des Beni Snassen se montre particulièrement agressive, nécessitant l'intervention successivement du général de Montauban en 1851 et du général de Martimprey en 1859 (combat de Tatoralt).

Les Ouled Sidi Cheikh, scindés en deux par le traité (les Cheraga à la France, les Gharaba au Maroc) s'insurgent en 1845 et en 1864. La grande famille des Beni Guil, les Douï Menia, les Oulad Djerir, c'est-à-dire l'ensemble des populations des hauts plateaux se joignent peu à peu au mouvement. La situation devient particulièrement grave en 1870, lorsque le général de Wimpffen après avoir battu les Beni Guil à Aïn Chaïr atteint le haut Guir, et, en 1881, lorsque le général Négrier brise à Fendi l'insurrection générale fomentée par Bou Amama. Un poste est créé à Aïn Sefra et une voie de 1 mètre partant d'Arzeu est poussée jusqu'à Méchéria.

Ces répressions successives ne pouvaient cependant suffire à amener la sécurité complète sur les confins algéro-marocains; il importait à la fois de couvrir les lignes de communication et d'améliorer les relations de la France avec le gouvernement chérifien, tout en restant dans le cadre du traité de Madrid, par lequel les puissances avaient, en 1880, posé le principe de l'intégrité du territoire marocain.

La question du Touat, laissée en suspens par le traité de 1845, pouvait, en outre, devenir une source de conflits nouveaux. D'une part, après sa défaite de 1882, Bou Amama incitait le sultan à la conquête des oasis riches et peuplées de l'oued Messaoura; d'autre part, depuis le massacre de la mission Flatters, les habitants de la région cherchaient à se mettre sous la protection chérifienne. Une protestation immédiate du ministre de France à Tanger fit hésiter le sultan Moulay Hassan.

Par la suite, la convention du 5 août 1890, signée avec l'Angleterre, reconnut à la France toute liberté d'action dans cette région, où il paraissait indispensable d'occuper les oasis, centres particulièrement actifs d'agitation religieuse et militaire. Après une campagne sévère menée par le lieutenant-colonel d'Eu, le colonel Ménestrel et le général Servièrre, le Touat, le Tidikelt et le Gourara sont définitivement occupés en 1900, tandis que la voie ferrée d'Arzeu à Méchéria est posée jusqu'à Beni Ounif.

Cette situation de fait allait bientôt se trouver régularisée. L'assassinat d'un colon français, M. Pouzet, amenait en effet l'intervention du gouverneur général de l'Algérie et la signature, à Paris, du protocole du 20 juillet 1901, puis, à Alger, celle des accords du 20 avril et du 7 mai 1902. Le Maroc et la France y ratifiaient et complétaient le traité de 1845. En

particulier, la frontière, que les opérations militaires consécutives à l'occupation du Touat avaient approximativement portée à l'oued Zousfana, était avancée jusqu'au Guir.

Consacrant les nouveaux droits acquis, le général Lyautey, commandant la subdivision d'Ain Sefra, occupe définitivement la région de Béchar, après l'attentat organisé le 31 mars 1903 contre M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie. Tour à tour, les tribus qui avaient toujours refusé de dépendre du Maghzen ou du sultan (Beni Guil, Oulad Djerir, Douï Menia) viennent demander à la France de les aider et de les protéger. La zone de couverture était ainsi étendue, de 1903 à 1906, jusqu'à Berguent, Metarka et Talza.

#### L'ACTE D'ALGÉSIRAS (7 AVRIL 1906).

S'appuyant sur les accords signés en 1901 et en 1902 avec le Maghzen, la diplomatie française s'efforce aussitôt d'obtenir le règlement européen de la question marocaine.

L'une après l'autre, les puissances méditerranéennes s'en sont désintéressées : l'Italie, en 1903, après l'abandon par la France de la Tripolitaine, — l'Angleterre, en 1904, en échange de sa liberté d'action en Egypte (convention du 8 avril qui marque le début de l'entente cordiale), — l'Espagne, la même année, en donnant son adhésion à la convention franco-britannique (convention du 3 octobre). Des conversations antérieures entre M. Delcassé et le marquis del Muni avaient délimité en 1902 les zones d'influence éventuelles des deux nations au Maroc; le 1<sup>er</sup> septembre 1905, un accord secret tente de fixer les intérêts des parties.

Fort de ces ententes, le ministre des Affaires étrangères définissait ainsi, le 10 novembre 1904, à la tribune de la Chambre le programme de l'action de la France au Maroc :

« Il s'agit maintenant, déclarait M. Delcassé, de convaincre le Maroc, par des actes plus que par des discours, que, de même que la puissance, nous avons la volonté immuable d'accomplir notre tâche; que cette tâche consiste, dans notre propre intérêt, à servir son intérêt; pour notre propre tranquillité, à l'aider à établir chez lui la sécurité et le bon ordre; pour notre propre prospérité, à lui fournir le moyen de tirer parti des ressources dont il abonde. De sorte que, continuant à vivre sa propre

vie, ayant gardé ses coutumes, ses lois, ses chefs, sous le sultan dont l'autorité se sera fortifiée et étendue, il ne connaisse notre puissance qu'aux bienfaits qui l'auront accompagnée.»

En conséquence, dès le début de 1905, une mission française conduite par le ministre de France à Tanger, M. Saint-René Taillandier, se rend à Fès pour exposer au sultan le programme des réformes envisagées. Ce programme comprend notamment l'assainissement de la situation monétaire, par la création d'une Banque d'Etat; le rétablissement de l'ordre par l'organisation de l'armée et la création d'une police ainsi que l'aménagement de certains ports.

Tenue à l'écart des négociations entamées, l'Allemagne engage cependant une violente campagne de presse et fait, par la voie diplomatique, des représentations au gouvernement français. C'est la période du «sabre aiguisé» et de la «poudre sèche», de la discussion «le revolver sur la table». L'empereur Guillaume II débarque lui-même le 31 mars 1905 à Tanger où il proclame que le sultan est le souverain indépendant d'un Maroc libre. Après la démission de M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, la France accepte, le 15 janvier 1906, la réunion d'une conférence européenne à Algésiras. La question de l'internationalisation du Maroc se trouve ainsi posée devant les puissances.

Grâce aux appuis qu'elle a su se ménager à l'avance, la France conserve une position privilégiée. Elle reçoit le mandat de surveiller les recettes des douanes marocaines, dont 60 p. 100 doivent gager un emprunt français, et, concurremment avec l'Espagne, reste chargée d'assurer la sécurité autour des ports marocains ouverts au commerce international. Par contre, le principe de la liberté commerciale est admis; il donne à l'Allemagne des représentants à la Banque d'Etat et aux quatre comités internationaux institués dans les services des douanes, des travaux publics, des adjudications et des valeurs douanières.

Pourtant, les avantages obtenus par l'Allemagne lui paraissant de peu de portée en regard de la position qu'elle avait prise, cette puissance s'engage dans une politique de lutte sourde contre l'influence française. L'acte d'Algésiras ne concède, au surplus, à la France que des moyens insuffisants, si l'on considère plus particulièrement l'état d'insécurité où se trouvait le Maroc; les événements ultérieurs le feront mieux ressortir. Suivant l'expression de M. Tardieu, il n'a «résolu le problème marocain ni au Maroc, ni hors du Maroc».

## LA SITUATION GÉNÉRALE POLITIQUE ET MILITAIRE EN 1907.

Au cours des siècles, jamais le Maroc n'est, en effet, arrivé à s'appartenir; mais ses conquérants, qu'ils soient romains ou même arabes, ne sont eux-mêmes jamais parvenus à se fondre avec les Berbères, ni à assimiler ces éternels conquis.

Le Maroc se partage en bled el Maghzen et bled es Siba, zone où l'autorité du sultan est acceptée et zone qui se refuse à la reconnaître. Les tribus, toujours préoccupées des querelles de voisinage qui peuvent les diviser, sont le plus souvent incapables de s'unir devant un danger commun. La limite entre les deux zones varie avec la force du pouvoir central. Les tribus berbères réfugiées dans les montagnes constituent le noyau de la dissidence.

Cet état de choses semble résulter de l'antagonisme qui s'est nettement manifesté, lors de l'invasion arabe, entre les Arabes et les Berbères et qui a poussé ces derniers à abandonner les plaines pour conserver leur liberté.

Le problème qui s'est toujours posé pour le gouvernement n'a pas été tant de chercher à soumettre le bled es Siba que d'empêcher les Berbères de la montagne d'envahir le bled el Maghzen. Pour cela, les sultans se sont tout naturellement appuyés sur les Arabes, qu'il ne pouvait être question de désarmer, la communauté musulmane devant, au dire des oulema, toujours être en état de faire la guerre sainte.

L'organisation militaire qui en est résultée a toujours été assez rudimentaire. Il n'existe guère comme force permanente, que certains groupements recrutés parmi des tribus plus ou moins dissociées, fidèles au sultan, les tribus dites maghzen. La base de ce recrutement réside dans les «Diouan», registres où sont consignées les ressources en hommes de ces groupements. Moulay Ismaïl eut ainsi son infanterie, les «Asker», habillés uniformément en veste rouge et séréal bleu, et sa cavalerie, les «cavaliers de harka», levés par lettres de harka du sultan.

En outre, l'institution dite des tribus «guich», datant des Almohades, a subsisté au Maroc. Ces tribus, tribus «maghzen», formées en colonies mi-

litaires, restent à la disposition du sultan de père en fils et reçoivent, en échange, des terres et des exemptions d'impôts. Elles comprennent les Cheraga venus de Tlemcen et d'Oudjda, lors de la conquête de l'Algérie par les Turcs, et résidant à Fès, — les Oudaïa, recrutés par Moulay Ismaïl parce que sa mère était originaire de la tribu, et qu'il installa à Fès, Rabat et Marrakech, — les Bouakher, sorte d'armée noire, formée d'éléments venus du Sous et du Sahara et dont le même Moulay Ismaïl forma sa garde personnelle (environ 10.000 hommes, la plupart à cheval), — les Cherarda, arabes d'origine saharienne, — les Aït Roboa du Tadla, que la France utilisa plus tard pour la police de l'Oum er Rbia.

Cette organisation s'était à peu près maintenue, mais dans un grand désordre, plusieurs des tribus guich ayant été rayées des registres et ne payant plus la jouissance de la terre concédée au moyen du service militaire, mais au moyen de contributions en argent.

Si le Guich, les contingents de harka et les rares artilleurs enrôlés pouvaient, à la rigueur, suffire pour le maintien de l'ordre à l'intérieur du royaume, ils ne constituaient pas, l'expérience de la bataille de l'Isly l'avait prouvé, une armée suffisante pour combattre, le cas échéant, des troupes européennes. L'idée de former une armée régulière naquit en conséquence vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle s'affermir encore après la guerre de Tétouan de 1860. Quelques unités (tabors) d'«asker» furent alors créées; mais elles ne donnèrent que des résultats médiocres.

En juillet 1876, Moulay Hassan rencontra le général Osmont à Oudjda et décida la création d'une mission militaire française qui fonctionna à partir de l'année suivante (capitaine Erkmann). D'autres missions militaires européennes (anglaise, turque, allemande, italienne) furent, il est vrai, plus ou moins accréditées auprès des troupes chérifiennes par la suite; mais la situation de la France, à ce point de vue, restait encore privilégiée. Seule, en effet, une mission française subsiste à Fès en 1907. Elle est composée de quelques officiers et sous-officiers qui accompagnent le sultan dans ses déplacements et s'efforcent d'inculquer à certaines unités choisies les rudiments d'une organisation, d'une discipline et d'une instruction à l'europpéenne.

En vertu de l'acte d'Algésiras, le commandant français Emile Mangin et le commandant espagnol Santa Ollala, réunis à Tanger, tentent en même temps de mettre sur pied, sous la présidence du colonel suisse Muller, futur inspecteur de cette organisation, un statut de la police des ports. Des tabors doivent être organisés dans les huit ports ouverts au commerce.

Cette police est limitée à un effectif de 2.500 musulmans, commandés par des caïds marocains; son encadrement ne comporte qu'une cinquantaine d'officiers et sous-officiers français ou espagnols.

En somme, le pays était divisé et la réorganisation militaire de l'empire chérifien était à peine ébauchée au moment où les événements de 1907 nécessitèrent l'intervention militaire directe de la France au Maroc.

## CHAPITRE II.

### L'INTERVENTION MILITAIRE DE LA FRANCE (1907 À 1910).

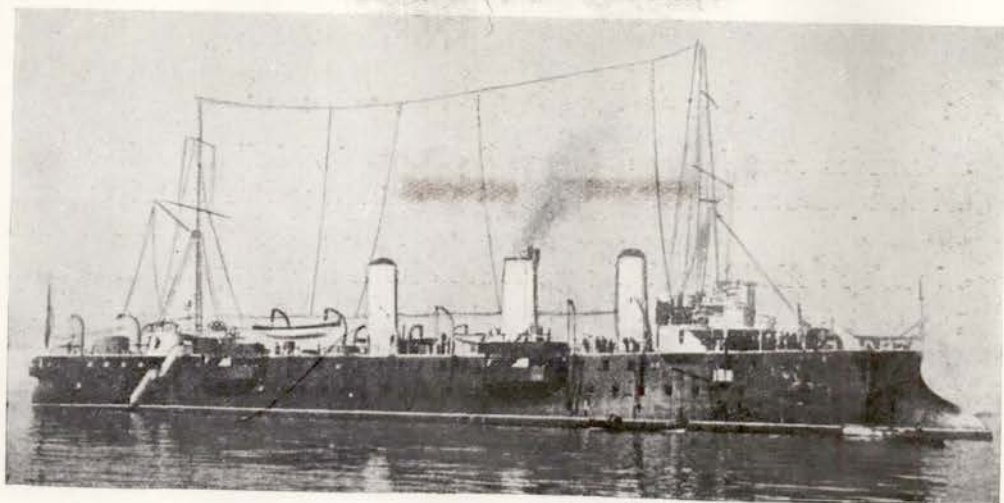
#### LE DÉBARQUEMENT À CASABLANCA (7 AOÛT 1907).

L'acte d'Algésiras prévoyait la création à Casablanca d'un port, dont la concession avait été attribuée aux établissements du Creusot, l'installation d'une police et le contrôle de la douane à côté des oumana.

Poussés par le vieil agitateur Ma el Aïnin, les indigènes prirent dès le début une attitude nettement hostile à la pénétration européenne qui leur était présentée comme un danger.

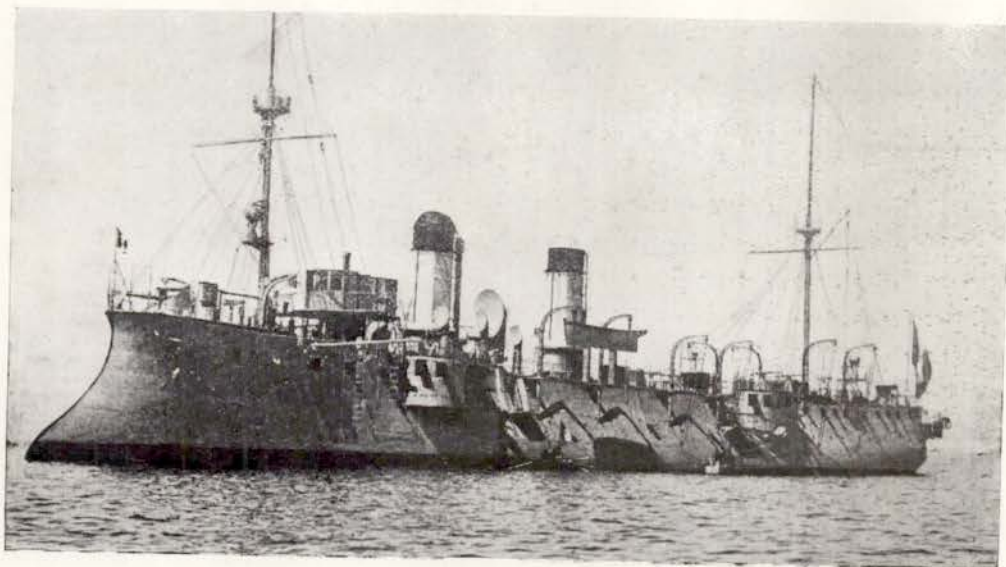
Le 29 juillet 1907, prenant prétexte de ce qu'un chemin de fer à voie étroite, servant au transport de la pierre, longeait un cimetière musulman, une trentaine d'indigènes demandaient au pacha d'intervenir pour que les travaux du port fussent arrêtés et les contrôleurs français de la douane supprimés. Une réponse leur fut promise pour le lendemain. Mais, sans l'attendre, les meneurs du mouvement firent annoncer qu'il était interdit aux populations de la banlieue de ravitailler la ville et que les domestiques indigènes au service d'Européens devaient quitter leurs maîtres et rejoindre leurs tribus; de plus en plus surexcités, ils faisaient bientôt répandre des menaces de mort à l'égard des ouvriers du port. Un jeune Portugais ayant haussé les épaules au passage d'un crieur public chargé d'annoncer ces nouvelles, fut frappé d'un coup de couteau.

Au moment même où le corps consulaire protestait auprès du pacha, les émeutiers entassaient des pierres sur la voie, arrêtaient le train et, poursuivant les travailleurs, massacraient huit ouvriers européens, dont cinq français. Fortement pressé par les consuls, le pacha consentait à donner dix soldats pour accompagner les Européens chargés de relever les corps; mais cette escorte, aussitôt arrivée sur la plage, se tournait contre ceux qu'elle



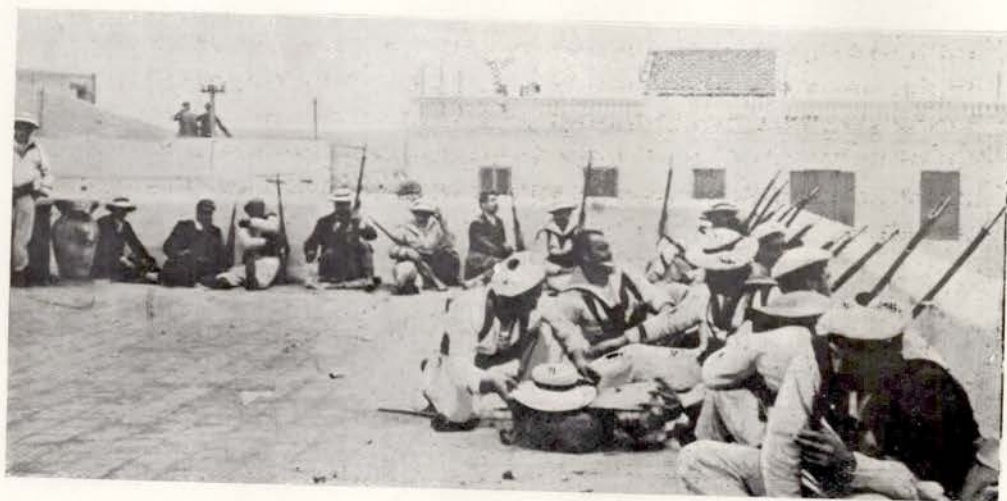
Phot. Bougault, communiquée par l'Illustration.

Le croiseur «GALILÉE».



Phot. Bar, communiquée par l'Illustration.

L'avis «DU CHAYLAD».



Phot. communiquée par l'Illustration.

Les marins de l'enseigne Balande, débarqués le 5 août 1907 et les Français de Casablanca

devait protéger. Tandis que se déroulaient ces scènes de violence, les gens des tribus envahissaient la ville et forçaient la population européenne à se réfugier dans les consulats.

Aussitôt la nouvelle de l'émeute connue à Tanger, ordre est donné au croiseur *Galilée*, alors en rade, de se rendre à Casablanca. Le gouvernement français prescrit de son côté l'appareillage de deux autres croiseurs à Toulon; il confie au général Drude le commandement d'un corps expéditionnaire de 3.000 hommes.

Cependant, les événements se précipitent à Casablanca. Bien que le corps consulaire n'ait pas autorisé le débarquement de l'équipage du *Galilée*, arrivé en rade le 1<sup>er</sup> août, de crainte que cette opération ne soit le signal d'un massacre général, 60 marins du croiseur, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Balande, abordent le 5 août à 5 h. 30 et, se frayant un passage à la baïonnette, enfoncent la porte de la marine, puis rejoignent les Français groupés au consulat.

Le *Du Chayla* arrive à 11 heures. Il transporte le commandant Mangin qui organise aussitôt la défense avec les faibles ressources dont il dispose à terre. Elle est appuyée par le feu du *Galilée*, du *Du Chayla* et de la canonnière espagnole *Alvaro de Bazan* arrivée entre temps.

Le bombardement se poursuit toute la journée du 6, tandis que des scènes d'horreur se déroulent à l'intérieur de la ville. La protection des consulats et de la population européenne n'est assurée qu'à grand peine.

Le 7 août, au matin, l'escadre française apparaît.

Placée sous les ordres de l'amiral Philibert, elle comprend dès lors les quatre croiseurs cuirassés *Gloire*, *Gueydon*, *Dupetit-Thouars* et *Condé* et les trois croiseurs *Galilée*, *Du Chayla* et *Forbin*. Son chef la forme parallèlement à la côte et ouvre le feu au moment où les pillards, maîtres de la ville, ont déjà assommé pêle-mêle Juifs et Marocains, incendié le mellah, mis à sac les boutiques, à l'heure même où les troupes européennes chargées de la défense des différents consulats ont presque épuisé leurs munitions.

Le débarquement du corps expéditionnaire s'effectue sous les ordres du général Drude qui forme le camp en arc de cercle, à 400 mètres des murs de la ville, et s'y retranche sur un front de trois kilomètres. Le commandant Mangin reste en relation avec les autorités chérifiennes et les troupes françaises assurent dès lors la lourde tâche de purger la ville des pillards qui la saccagent. Cette mission est rapidement remplie et tout rentre dans l'ordre à l'intérieur des murs. Par contre, le camp reste en

butte à des attaques incessantes et les reconnaissances doivent, à chaque sortie, disperser des rassemblements hostiles, parfois très supérieurs en nombre.

Il eût été urgent d'entreprendre sans retard une campagne pour nettoyer la banlieue des rebelles qui, en observation à faible distance, attendaient l'occasion d'un nouveau pillage. Cependant, les opérations se réduisent à quelques coups de sonde à courte portée qui donnent lieu à des escarmouches après lesquelles les troupes rentrent dans leurs lignes. Cette attitude était dictée par la faiblesse des effectifs, par la crainte aussi de franchir les «limites diplomatiques». La crise intérieure ouverte par l'apparition sur la scène de Moulay Hafid, proclamé sultan le 16 août à Marrakech, à la place de son frère Abd el Aziz, n'y était pas non plus étrangère.

La démonstration du *Galilée* et l'attitude du personnel groupé autour du consul de France, M. Maigret, marquaient le début d'une époque. Ce fut le premier acte de la pénétration française, d'une ère nouvelle où un terme devait être mis à l'anarchie, à la désagrégation et au gaspillage des ressources du Maroc. Immédiatement suivie d'une installation solide du camp français autour de la ville, elle avait fortement frappé l'esprit des populations indigènes.

## LA PACIFICATION DE LA CHAOÛIA

PAR LE GÉNÉRAL D'AMADE EN 1908<sup>1</sup>.

A la suite de la proclamation de son frère à Marrakech, Abd el Aziz, arrivé à Rabat le 23 septembre, demandait l'appui de la France.

Une mission composée de M. Regnault, ministre de France à Tanger, du général Lyautey, commandant la division d'Oran, et de l'amiral Philibert, prit aussitôt contact avec le sultan, obtint de lui, à la fin de l'année 1907, des engagements formels au sujet des réformes à envisager au point de vue de la police des frontières, de l'organisation de l'armée sous le contrôle d'une mission française, de la répression de la contrebande des armes et du régime des ports.

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 2.

En Chaouïa.



Cliché du général Azan.

Mitrailleuses du 1<sup>er</sup> régiment de zouaves, février 1908



Cliché du général Azan

Tirailleurs du 2<sup>e</sup> régiment, mars 1908.

Malheureusement, les espérances qu'avait fait naître cet accord devaient rester vaines; Abd el Aziz perdait en effet tout pouvoir au moment même où il devenait favorable à la France et, sans doute, en raison même de cette soumission à l'étranger que son peuple lui reprochait. Il s'ensuivit une période assez longue pendant laquelle le gouvernement français ne put prendre parti entre le sultan et le prétendant, dont l'influence s'étendait toujours davantage.

Le 12 octobre, une mehalla hafidienne de 3.000 hommes est signalée en effet sur le territoire de la Chaouïa. Commandée par le fils de Moulay Rechid, principal lieutenant de Moulay Hafid, elle s'installe à Kasba Médiouna, à 25 kilomètres au sud de Casablanca, puis se porte à Sidi Aïssa, où elle se joint à des tribus jusqu'alors pacifiques. Sa présence encourage les actes de brigandage, qui se multiplient. Médiouna reste un centre de propagande particulièrement actif. Le général Drude s'en empare le 1<sup>er</sup> janvier 1908, à la veille de son embarquement pour la France.

Le général d'Amade le remplace à la tête du corps expéditionnaire, successivement porté de 7.000 à 10.000, puis à 14.000 hommes. Il fractionne ce corps en colonnes légères, très mobiles et capables de se porter à l'improviste sur les rassemblements dangereux.

Le manque de matériel restreint, il est vrai, l'ampleur de ses opérations, qui, conformément aux instructions reçues, ne doivent d'ailleurs pas dépasser le cadre de la Chaouïa. Ce n'est qu'au prix d'efforts répétés, de marches forcées exécutées de jour et de nuit dans un terrain difficile, de changements de direction inattendus, que les rebelles pourront être disloqués et rejetés définitivement dans la montagne. Cette dissociation obtenue, toutes les forces seront employées à pacifier la contrée, en y établissant, sous le contrôle français, l'autorité du Maghzen.

#### LES OPÉRATIONS DANS LA PLAINE AUTOUR DE BER RECHID.

La Chaouïa se divise en deux «étages» que sépare un ressaut du terrain. Le premier est constitué par une plaine fertile, peuplée d'agriculteurs qui savent la mettre en valeur; le second comprend un massif montagneux habité par des tribus moins favorisées et portées à considérer le pillage comme une compensation.

Ces conditions topographiques et ethniques dictent le plan d'action : pacifier tout d'abord la plaine, se porter ensuite contre les tribus de la

montagne et les mettre dans l'impossibilité de renouveler leurs incursions. Le général d'Amade prend ses dispositions pour empêcher la mehalla battue à Kasba Mediouna de se regrouper vers Ber Rechid et Settat.

Après avoir assuré, par l'occupation de Fedhala et de Bou Znika, ses communications éventuelles avec Rabat, il se porte sur Settat, d'où il chasse les rebelles en leur livrant les deux brillants combats des 12 et 15 janvier. Sa colonne avait marché pendant 25 heures consécutives, en combattant le quart de l'étape.

Cependant, les troupes hafidiennes se reconstituant, une nouvelle tournée de police est décidée le 2 février. violemment attaquée à hauteur de Tinguermi par des forces très supérieures, menacée d'être coupée, la colonne doit en partie son salut à un brillant combat de cavalerie. Pour répondre à cette agression, le général d'Amade se met lui-même à la tête des troupes et, dès le 5 février, inflige au même point une sévère leçon aux Hafidiens.

Tranquille désormais de ce côté, il dirige ses efforts vers la périphérie de la Chaouïa et organise la marche convergente de quatre groupes mobiles partant à la fois de la région de Ber Rechid et de Bou Znika, de façon à prendre les M'Dakra à revers par le sud et à les déborder par le nord.

La colonne du nord s'étant heurtée, le 16 février, dans le défilé de Ber Rabah, à des bandes nombreuses qui lui barrent le passage, est obligée de se retirer sur Fedhala. De leur côté, les colonnes du sud, après avoir enlevé, le 17, le plateau où s'élève la koubba de Sidi Nader ou Nouider, sont dès le lendemain harcelées sans cesse par un adversaire insaisissable. Après s'être réunies sur l'oued Aïata, non loin du marabout de Sidi Daoud, elles rentrent, le 19 février, à Casablanca pour effectuer leur ravitaillement.

#### LA RÉDUCTION DES TRIBUS DE LA PÉRIPHÉRIE MONTAGNEUSE.

La résistance des tribus, l'acharnement des combats livrés les 17 et 18 février attirent l'attention du Gouvernement : un renfort de 3.500 hommes est envoyé au général d'Amade; le général Lyautey et M. Regnault sont chargés d'arrêter à Casablanca les mesures à prendre pour pacifier la Chaouïa.



Le général d'Amade dans la forêt de la Mamora, 3 mars 1908.

Cliché du général Anan.

Pendant ce temps, le général d'Amade continue ses opérations. La plaine étant désormais soumise, il décide d'abattre les M'Dakra et concentre le 27 février, vers l'oued Mellah, l'ensemble des troupes qui avaient pris part aux opérations précédentes (au total 5.000 hommes et 1.500 chevaux ou mulets).

Arrivées sans encombre à Aïn M'Koun, les colonnes s'arrêtent pour y attendre un convoi venant de Médiouna. Cependant, la flanc-garde de cavalerie, établie sur le plateau de Rfakha pour couvrir les opérations de ravitaillement, est assaillie par des adversaires nombreux et mordants. Trois pelotons de chasseurs d'Afrique sont obligés de charger et se trouvent en mauvaise posture; ils ne sont dégagés que par l'intervention d'un bataillon de tirailleurs.

Le mauvais temps rendant la région impraticable, le général d'Amade parcourt plus au nord le territoire des tribus restées encore impunies de leur agression du 16 février à Ber Rabah; puis, au début de mars il continue les opérations contre les M'Dakra, prenant pour objectif le M'Quarto, imposante masse rocheuse dénudée qui, barrant la vallée de l'oued Aceila, forme le réduit de leur défense.

Le 8 mars, de nombreux adversaires accourent au combat; mais l'attaque progresse dans la direction du marabout de Sidi Aceila et les met en fuite. Le 15 mars, le camp de l'agitateur Bou Nouala est enlevé.

A la suite de ces succès, le général d'Amade rentre à Ber Rechid, pour y réorganiser ses colonnes et les recompléter avec les renforts récemment débarqués. Il rencontre à Casablanca le général Lyautey, qui lui laisse l'entière direction des opérations.

Sous son énergique impulsion elles vont reprendre plus actives. Huit mille hommes sont concentrés le 27 mars sur l'oued Aïata, les M'Dakra paraissant déjà avoir oublié la leçon du 8 mars.

Un sérieux combat est livré le 29 sur les lieux mêmes de l'action du 8. Il coûte la vie aux lieutenants Sylvestre et Du Boucheron; mais l'emprise sur le pays est marquée par la création du poste Du Boucheron et d'un ouvrage annexe, le fort Sylvestre.

Sur l'intervention expresse du général Lyautey à son retour à Paris, le général d'Amade est autorisé à conserver tous ses gains en Chaouïa et à se maintenir en position de couverture à Settat.

Par la suite, un « détachement régional des M'Dakra » est constitué, en vue d'exercer une surveillance permanente de la région; les troupes

françaises s'établissent de même à Settat, où est formée dans des conditions analogues la « colonne mobile de Mzamza ».

L'établissement de ces détachements régionaux, comme la création de bases à Ber Rechid, à Settat, à Du Boucheron, à Médiouna, assurent à la fois la liberté des communications et l'action constante des bureaux politiques. D'ailleurs, le départ pour Fès de Moulay Hafid, en juin 1908, facilite grandement les progrès de la pacification.

Commencée en août 1907, la conquête de la Chaouïa était ainsi achevée en onze mois. Pendant la période des opérations actives, il n'avait pas été livré moins de vingt-neuf combats, dont plusieurs très sévères.

\*  
\*  
\*

Conformément au plan d'occupation provisoire proposé par le général Lyautey, les troupes du corps expéditionnaire sont fortement réduites; leur rôle va se borner désormais à occuper les postes fixes créés aux points stratégiques et à servir de soutien à six goums marocains, organisés à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1908, avec des cadres français et placés sous le commandement d'officiers des bureaux arabes, aux endroits où leur action politique pourra le mieux s'exercer.

Dès lors, toute une organisation se développe peu à peu : assainissement des centres, réfection des anciennes pistes, construction de ponts, création de réseaux télégraphiques, achèvement de la ligne ferrée à voie étroite entre Casablanca et Ber Rechid, installation de dispensaires et d'hôpitaux. Ce travail se poursuit non seulement avec l'assentiment, mais encore avec l'appui des populations, de leurs caïds et des assemblées de notables. Il règne donc déjà une atmosphère de confiance dans la force et dans la justice de la France. Pareil résultat, écrivait à l'époque le correspondant du *Times*, « est dû pour la plus grande part à l'excellente conduite des troupes et à leur exacte discipline ».

#### L'OCCUPATION D'OUJDJA ET LA RÉDUCTION DES BENI SNASSEN.

Les événements survenus à Casablanca en août 1907 avaient été précédés à l'intérieur du pays par des incidents divers : à Fès, un ingénieur agronome, M. de Giraucourt, avait été victime d'un attentat; quelques



Cliché du général Azan.

Chasseurs d'Afrique et gouniers.



Musée de l'armée.

Charge de chasseurs d'Afrique au combat de Rfakab, 29 février 1908.

jours plus tard, le 19 mars, à Marrakech, le docteur Mauchamps qui dirigeait avec dévouement un dispensaire français avait été assassiné. Pour appuyer ses réclamations et ses protestations, le gouvernement français décidait l'envoi de deux croiseurs devant Tanger ainsi que l'occupation d'Oudjda. Cette dernière opération, confiée au général Lyautey, était effectuée sans coup férir le 29 mars; après d'actives négociations, l'occupation était maintenue à titre de gage.

Dans cette région, l'autorité du sultan se trouvait fort contrebalancée par l'influence d'un prétendant, Bou Hamara, assez populaire sous le nom de Rogui, et dont l'influence s'étendait jusqu'à Fès et jusqu'à la Moulouya. Placées à Oudjda, les troupes françaises étaient en situation de surveiller ses agissements et de prévenir toute violation du territoire algérien.

Cependant, leur voisinage n'était pas sans inquiéter la belliqueuse tribu des Beni Snassen; le 7 octobre 1907, une reconnaissance, chargée d'explorer la route de Taourirt vers la Moulouya, était attaquée par surprise. Des représailles immédiates exercées par le lieutenant-colonel Henrys rappelèrent aux Beni Snassen le châtement sévère que le général de Martimprey leur avait infligé en 1859. Ils demandèrent l'aman.

Leur soumission n'était pourtant qu'apparente. Refusant bientôt de tenir les engagements pris, ils n'hésitaient pas à se porter au devant des colonnes Félineau et Pétrement chargées de les ramener à l'ordre, et, poursuivant même un détachement léger d'observation laissé à Menasseb Kiss, pénétraient à sa suite en zone française, le 26 novembre.

La violation du territoire algérien exigeait des sanctions sévères et immédiates.

Chargé de leur exécution, le général Lyautey prend ses dispositions pour entourer le massif montagneux de manière à couper les rebelles de leurs marchés, de leurs cultures, de leurs points d'eau, à leur rendre impossible toute relation avec l'extérieur, en particulier tout ravitaillement en armes et en munitions. Il organise deux colonnes de 2.500 hommes chacune, qui doivent agir au nord et au sud du massif, par la plaine de Trifa et la plaine des Angad, suivant deux itinéraires convergents.

Conformément à ces instructions, la colonne Branlière se porte sur le souk d'Arbal le 5 décembre; le 9, elle refoule dans la montagne quelques contingents rebelles, puis occupe Sidi Mohamed ou Berkane. La colonne Félineau occupe de son côté le 15 décembre le col d'Aïn Sfa et fait sa jonction avec la précédente le 23 décembre au col de Taforalt.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1908, le général Lyautey passe en revue l'ensemble des troupes à Martimprey. Le 12, il annonce au gouvernement français que la pacification des Beni Snassen est un fait accompli.

Quatre postes créés à Aïn Sfa, Tatoralt, Berkane et Martimprey deviennent chacun le siège d'un secteur. En quelques mois, une piste est tracée autour du massif et rapidement transformée en route.

## LA COLONNE ALIX ET LA DÉFENSE DE BOU DENIB

(SEPTEMBRE 1908).<sup>1</sup>

Les événements de Casablanca ont provoqué une vive effervescence, dès le mois d'octobre 1907, jusque dans l'extrême sud oranais. La propagande y paraît inspirée par un santon de l'Atlas, Si Ali Amaouch, dont l'influence s'étend des Chleuh du Moyen Atlas aux Berbères du Tafilalet.

Au mois de février 1908, il est signalé de Colomb-Béchar qu'une harka levée au Tafilalet, sur les instigations du marabout Moulay Lhasen, se rassemble dans la région de Toulal. De nouveaux renseignements ne tardent pas à confirmer que la harka, ayant terminé sa concentration, se met en marche dans la direction de la plaine de Tamelelt.

Devant cette menace, le général Vigy, commandant la subdivision d'Aïn Sefra, reçoit l'ordre de porter sa ligne de défense au delà du massif montagneux qui borde au nord-ouest la voie ferrée de l'extrême sud. Le groupement Pierron est établi à Menabba, non loin du poste récemment créé à Talzaza; mais, assailli dans la nuit du 15 au 16 avril 1908, il perd 22 tués et 98 blessés.

Réunissant alors ses forces, le général Vigy se porte sur Mengoub qu'il trouve évacuée, bombarde le ksar de Douiret Seba, centre de l'agitation provoquée par Moulay Lhasen, et campe à Beni Tadjit. Il prend contact le 13 mai à Beni Ouzien avec la harka fortement retranchée dans la palmeraie. Après quatre heures de combat, elle est délogée de ses positions et se retire, à 10 kilomètres de là, dans la palmeraie de Bou Denib. Dès le lendemain, violemment canonnée et très éprouvée, elle se disperse en

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 1.



Cliché du général Azan.

Le général Lyautey aux confins algéro-marocains, 1907.



Cliché du général Azan.

Les Beni Snassen font leur soumission au général Lyautey (décembre 1907).

abandonnant son camp, son matériel et ses approvisionnements. Moulay Lhassen s'enfuit vers le Ziz.

A la suite de ces combats et, sur la proposition du général Vigy, l'occupation provisoire de Bou Anane et de Bou Denib est décidée. Le commandant Fesch reçoit le commandement du Haut-Guir et organise le poste de Bou Denib, dont il assure la défense avec une garnison de 1.250 fantassins, 250 cavaliers, une section de mitrailleuses, une section de 80 de montagne et une batterie de 75.

Une solide redoute battant la vallée est édiflée sur la rive même du Guir, tandis qu'un blockhaus construit sur un piton rocheux, à environ 1.500 mètres plus au sud, enlève à l'adversaire la possibilité de s'établir sur les plateaux environnants. La garnison de ce blockhaus, une centaine d'hommes, est placée sous les ordres du lieutenant Vary, qui dispose en plus de la section d'artillerie de montagne.

Sans se laisser impressionner par la force de ces retranchements, des groupes hostiles très nombreux se concentrent à Toulal et dans le Tafilalet dès le mois de juin. Une agression est imminente.

Sur la proposition du général Bailloud, commandant le XIX<sup>e</sup> corps d'armée, le ministre de la Guerre prescrit de constituer une « colonne de manœuvre », prête à intervenir, le cas échéant. Forte de 5 bataillons, 2 escadrons, 2 batteries de 75 et 2 sections de montagne, cette colonne, commandée par le colonel Alix, est concentrée à Colomb-Béchar, avec une avant-garde à Bou Anane.

Le 1<sup>er</sup> septembre, l'ennemi entoure la garnison de Bou Denib. Ses efforts portent principalement sur le détachement qui défend le blockhaus où le lieutenant Vary résiste, en interdisant à l'adversaire le débouché des crêtes.

Pendant la nuit, les défenseurs doivent repousser les assauts répétés des Berbères, qui arrivent à franchir le réseau de fils de fer, mais qui se retirent enfin, laissant le terrain jonché de cadavres.

Le 5 septembre, à 11 heures, la colonne Alix atteint Bou Denib, d'où elle part le 7 en direction de Tazzoughert, pour rechercher la harka qui est signalée se repliant sur Djorf.

Après une heure de marche, les troupes françaises se heurtent à une longue ligne déployée entre la montagne et le Guir. L'artillerie entre en action.

Cependant, les adversaires, mettant en œuvre leur tactique coutumière d'enveloppement, que favorise leur supériorité numérique, tentent de tourner la colonne par le nord. Arrêtés par une vigoureuse action d'ar-

tillerie, ils renouvellent leur manœuvre par le sud, où le terrain couvert et raviné est plus favorable à l'approche; ce mouvement comme le précédent est enrayé par l'artillerie, à laquelle se joint le feu de la redoute de Bou Denib.

Dès huit heures, la colonne est dégagée. Les Berbères se retirent, accompagnés par le feu des canons, partie vers l'ouest, partie vers le col de Tazzoughert. Le détachement Fesch et le gros de la colonne, les poursuivant dans chacune de ces deux directions, traversent les camps des fuyards, où ils trouvent abandonnés tentes, approvisionnements, des femmes et des enfants. Le terrain reste jonché de plus de 300 morts et de nombreux blessés. Du côté français, les pertes sont légères.

Le 8 septembre, la colonne reconstituée à Tazzoughert est mise au repos; plusieurs ksour avaient déjà demandé l'aman.

Le lendemain, le colonel Alix, laissant à Tazzoughert une partie de ses forces, se porte sur Toulal où sont signalés quelques rassemblements. Après une marche pénible, il atteint les ksour et l'ancien camp de la harka qu'il trouve complètement évacué. Une reconnaissance pousse ensuite jusque dans le Haut-Guir vers Gourrama où elle reçoit la soumission des djemmaas.

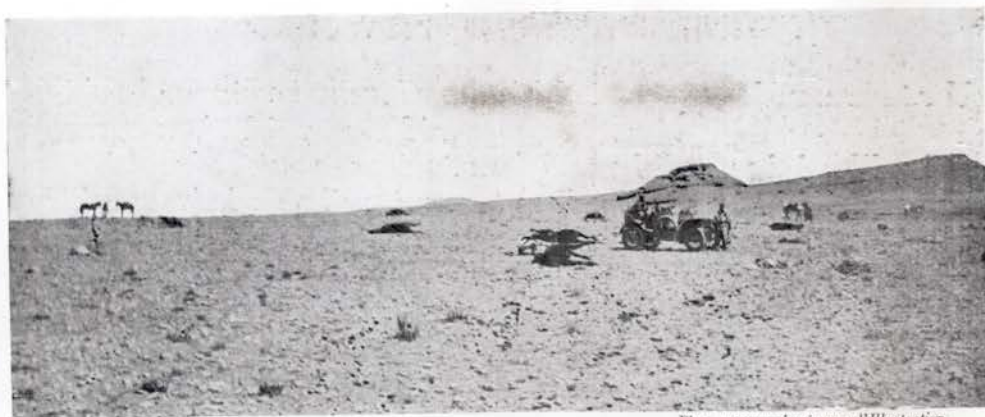
Le 12, la colonne revient à Tazzoughert et le 13 elle atteint Bou Denib. Bou Anane et Bou Denib reçoivent des garnisons provisoires.

#### L'ORGANISATION DES CONFINS ALGÉRO-MAROCAINS.

A la suite des opérations entreprises, tant dans le massif des Beni Snassen que dans le Haut-Guir, le général Lyautey élabore un programme complet d'organisation des confins algéro-marocains en prenant pour base les accords de 1901 et 1902. De 1908 à 1910, il poursuit son œuvre avec lenteur, mais obtient des résultats certains.

Au printemps 1910, le sud de l'amalat d'Oudjda et le nord du Haut-Guir jusqu'aux environs de la Moulouya sont acquis dans une certaine mesure à l'influence française: des agents chérifiens, chargés de l'administration du pays, sont en effet placés sous la direction et le contrôle des officiers des affaires indigènes. Le nouveau sultan Moulay Hafid homologue les accords conclus à ce sujet par son prédécesseur; il est convenu que les postes de Bechar et de Berguent passeront contre indemnité à l'Algérie. L'action politique poursuivie dans les tribus donne toujours d'excellents

Aux confins algéro-marocains.  
1902-1908.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Après le combat de Menabba, 16 avril 1908.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Auto-mitrailleuse dans la plaine de Tamelel .



Phot. communiquée par l'Illustration.

Tirailleurs du 2<sup>e</sup> régiment dans les dunes de Béni-Abbès.

résultats. Des ksour demeurés jusque-là inaccessibles, comme Aïn Chair, ouvrent sans combat leurs marchés aux troupes; deux reconnaissances peuvent être dirigées au printemps sur Matarka et Anoual.

Il reste à maîtriser le débouché du couloir de Taza, route habituelle des invasions. Dans ce but, le colonel Féraud occupe pacifiquement en juin 1910 les carrefours de Taourirt et d'El Aïoun.

A partir de cette date, commence, dans la plaine de Tafrata, une série d'opérations visant à relier Taourirt aux différents postes de l'amalat et à mettre les tribus en confiance. Mais, en dépit des précautions prises pour que ces manifestations ne soient pas mal interprétées, les mouvements de troupe causent une assez vive agitation; les Beni bou Yahi, incorrigibles pillards qui ont coutume de prélever un droit de péage sur les caravanes au passage de la Moulouya, doivent notamment être mis à la raison, le 11 juillet, à Moul el Bacha. Le général Lyautey, témoin de l'engagement, décide l'installation sur place d'un poste destiné à garder le passage du gué et à en interdire l'accès aux indigènes de la rive gauche. Sous cette menace, ces derniers demandent aussitôt l'aman.

Après avoir ainsi pacifié aux moindres frais cette marche frontière, le général Lyautey l'organise dans le cadre des accords conclus avec le sultan. L'Algérie est désormais couverte par une zone de sécurité, où les populations, gagnées à ses méthodes, deviennent peu à peu des auxiliaires.

Les troubles de 1911 devaient néanmoins avoir leur répercussion dans la région et nécessiter l'envoi en observation sur la Moulouya de la division Toutée. 10.000 hommes furent rassemblés entre Taourirt, Debdou et les gués de Guercif et de Sebbari; mais ils n'eurent pas à franchir la Moulouya et leur action se borna à quelques mesures répressives contre les tribus trop turbulentes de la rive gauche.

\* \* \*

Cette organisation du quadrilatère Taforalt, El Aïoun, Taourirt, Moul el Bacha, permettait d'exercer sur la basse Moulouya la même surveillance que celle réalisée sur le Haut-Guir par la colonne Alix. A l'ouest, sur le littoral atlantique, la Chaouïa restait occupée.

Au point de vue militaire, la France tenait les trois têtes de pont de Casablanca, d'Oudjda et du Guir, par lesquelles l'accès des parties vitales du Maroc devenait désormais possible. Au point de vue diplomatique, la

démonstration des bienfaits de la mainmise de la France sur le pays était faite.

Malgré l'incident du 25 septembre 1908, provoqué par le chancelier du consulat d'Allemagne à Casablanca, qui s'était cru autorisé à favoriser l'embarquement de six légionnaires déserteurs, l'Allemagne, se rendant compte qu'elle ne pourrait jamais empêcher la France d'exercer son action militaire au Maroc, signait un accord avec elle le 8 février 1909. En échange de la liberté politique qu'elle lui reconnaissait, sous la réserve que l'intégrité de l'empire chérifien serait respectée, elle exigeait une collaboration économique étroite, assurant sa propre participation aux grands travaux escomptés (mines, chemins de fer, travaux publics, banque).

A l'épreuve du temps, cette association ne devait donner aucun résultat. Elle pouvait cependant apparaître à l'époque comme une détente après l'alerte du débarquement de l'empereur Guillaume à Tanger en 1905 et celle plus récente de l'affaire des déserteurs à Casablanca. Quoi qu'il en fût, les droits de la France s'affirmaient chaque jour davantage, même auprès du pays qui les avait le plus âprement discutés.



Phot. Gustave Babin communiquée par l'Illustration.

MOULAY HAFID,  
Proclamé sultan du Maroc à Fès, le 4 janvier 1908.

### CHAPITRE III.

#### LA MARCHÉ SUR FÈS AU PRINTEMPS DE 1911<sup>1</sup>.

##### Les conditions de l'intervention française.

L'imbroglio dynastique ouvert depuis le débarquement avait semblé se dénouer le 4 janvier 1908, lorsque les ouléma de Fès avaient déposé Moulay Abd el Aziz et proclamé Moulay Hafid.

Ce dernier, quittant Marrakech, faisait son entrée dans la capitale en juin. Par contre, Moulay Abd el Aziz, réfugié à Rabat, constituait hâtivement une mehabla importante, à la tête de laquelle il se portait sur la deuxième capitale du Maroc, d'où était parti le mouvement d'insurrection. Ses troupes se débandaient le 19 août en approchant de Marrakech; cette défaite consacrait définitivement la déchéance de Moulay Abd el Aziz, qui abdiquait en faveur de Moulay Hafid.

A la suite de ces événements, des négociations s'engagèrent entre les puissances qui, finalement, reconnurent le nouveau sultan.

Moulay Hafid n'était pas l'homme de la situation. Il fallut un ultimatum pour le contraindre à entrer dans la voie des réformes que l'acte d'Algésiras avait envisagées. L'action de la France auprès de lui se bornait d'ailleurs à la présence à Fès d'un consul, M. Gaillard, et du commandant Émile Mangin.

C'était peu en regard de l'œuvre complexe qui s'imposait dans tous les domaines : administration, finances, commerce, armée. Il apparaissait déjà que le travail entrepris ne pourrait se développer ni avec l'ampleur ni avec la rapidité nécessaires pour enrayer la désagrégation de l'empire marocain. La situation intérieure restait en effet toujours trouble et né-

---

<sup>1</sup> Voir croquis n<sup>os</sup> 3 et 4.

cessitait à plusieurs reprises, en 1910, l'intervention des colonnes françaises.

Soulevées par Ma el Aïnin, les tribus du Tadla provoquèrent l'action combinée de trois colonnes qui parcoururent le pays au mois de juin. Celle du commandant Aubert joignit l'adversaire entre El Boroudj et Kasba Zidania; elle refoula Ma el Aïnin après lui avoir infligé des pertes qui dépassèrent 1.000 hommes.

Sur la moyenne Moulouya, une autre colonne, commandée par le colonel Féraud, mit en même temps à la raison les tribus rebelles qui gênaient l'installation des marchés prévus par la convention franco-marocaine.

Il fallait suppléer à l'autorité du Maghzen, qui restait des plus précaires. Le trésor étant d'ailleurs vide, le sultan se trouvait pris dans un cercle vicieux : lever des soldats exigeait de l'argent; le prélèvement de cet argent sur des tribus plus ou moins soumises, demandait l'emploi d'une force importante.

Un nouvel incident ne tarda pas à mettre en lumière la réelle impuissance du gouvernement chérifien. Le 14 janvier 1911, alors que le capitaine Nancy accomplissait dans les environs de Merchouch une mission de délimitation, les Zaër attiraient l'escorte de cet officier dans un guet-apens et tuaient le lieutenant Marchand, un sous-officier et cinq goumiers. Désireux de prouver sa bonne foi, Moulay Hafid offrit de châtier en personne les rebelles; mais il ne put donner suite à son projet, sa situation personnelle devenant elle-même inquiétante.

Les impôts impopulaires, les exactions de son entourage, augmentaient, en effet, le mécontentement. Des chefs qui s'étaient montrés jusque-là d'un dévouement absolu se détachaient peu à peu; la révolte couvait au sein des tribus demeurées fidèles. Finalement, les Beni M'Tir, les Zemmour ainsi que les populations de la région de Meknès s'entendirent pour envahir Fès, et, profitant de la fête du Mouloud (14 mars), assassiner le grand-vizir El Glaoui et détrôner Moulay Hafid. L'impatience des Cherarda qui entrèrent en rébellion avant que l'entente complète ne fût réalisée fit échouer le complot.

Moulay Hafid décida aussitôt d'envoyer contre cette tribu récalcitrante toutes les forces dont il disposait, malgré le peu de confiance que l'on pouvait accorder à ses troupes encore insuffisamment instruites. L'Allef (ministre de la Guerre) fut désigné comme chef de l'expédition, dont le chef effectif fut le commandant Mangin.

Le 28 février 1911, la colonne quitta Fès, se portant sur Hadjer el

Ouakef pour étouffer l'insurrection et, en outre, assurer les communications avec Tanger par El Ksar, localité déjà tenue par l'Espagne.

Attaquée le 3 mars, elle refoula au cours d'un bref engagement la harka adverse. Le 7 mars, la mehalla chérifienne prit la direction du Djebel Tselfat. Cernée par les rebelles, elle se forma en carré et parvint à se dégager. Bien que peu exercées encore, les troupes régulières s'étaient donc honorablement comportées au cours de ces combats; un grand nombre de partisans avaient par contre refusé de combattre et certains même étaient passés à l'ennemi. Jusqu'au 12, la colonne, en dépit d'un temps très défavorable, livra quelques escarmouches heureuses qui permirent d'aguerrir les tabors.

Les négociations entamées parallèlement avec les Cherarda étaient finalement en bonne voie, lorsque l'entrée en ligne des Beni M'Tir vint aggraver la situation. Ces derniers, momentanément découragés par l'affaire du 7 où ils avaient combattu aux côtés des Cherarda, inauguraient une nouvelle tactique consistant à dévaster la plaine du Saïs; ils coupaient ainsi les communications entre la mehalla et la capitale, et empêchaient tout ravitaillement en munitions de l'une et de l'autre. Campés dès le milieu de mars à Ras el Ma (13 kilomètres au sud-ouest de Fès), leurs cavaliers pouvaient aisément sillonner la campagne, razzier et incendier les douars sur leur passage, pousser même une pointe hardie jusque sous les murs du palais. De ce fait, la révolte sur le point d'être arrêtée reprenait une nouvelle vigueur, les Cherarda unis aux Beni Ahsen s'efforçant d'entraîner les tribus voisines.

Sur les conseils de M. Gaillard, Moulay Hafid consentit à pratiquer une politique de conciliation; mais ces concessions faites trop tard ne donnèrent pas les résultats attendus et, le 21 mars, des cavaliers Beni M'Tir et Aït Youssi se livraient au pillage sous les murs de la capitale, attaquant même les contingents chérifiens.

Malgré l'avis du commandant Mangin, rentré précipitamment à Fès pour y organiser la résistance, le sultan décida de châtier les dissidents rassemblés à Ras el Ma. Les faibles contingents envoyés dans la plaine du Saïs, accueillis par un feu meurtrier, manquèrent d'ardeur; bientôt dépourvus de munitions, ils furent refoulés sur la capitale. L'artillerie dirigée par des instructeurs français couvrit la retraite, qui menaçait de tourner en déroute.

Cet échec découragea les chérifiens, énerva la population de Fès et mit les Européens dans une situation difficile. Par mesure de prudence,

les officiers de la mission durent adopter le costume arabe. Forts au contraire, de leur succès, les rebelles attaquèrent bientôt (2 avril) le bordj sud de Fès et la kasba de Dar Debibagh, renouvelant sans succès leurs assauts à plusieurs reprises, tandis que les partisans campés vers Dar Debibagh faisaient défection et participaient même à une nouvelle agression. Le 12 avril, les Ouled Djama les imitèrent à leur tour et s'installèrent sur les crêtes au nord de la ville.

La situation devenait grave. La ville était entièrement isolée. Un gouvernement insurrectionnel s'organisait à Meknès, tandis que les troupes du Sultan, surmenées, démoralisées et dénuées de tout, pactisaient avec l'adversaire.

Rappelé depuis plusieurs jours de façon pressante, le commandant Brémond, resté à la tête de la méhalla envoyée contre les Cherarda, parvint à rejoindre Fès le 26 avril, après avoir subi, en cours de route, les attaques furieuses de 8.000 rebelles et forcé par une attaque hardie le blocus de la ville qui se referma plus étroitement que jamais. Il était grand temps que ce secours arrivât, le sultan ne disposant plus que de faibles contingents d'une fidélité douteuse, pour faire face à la fois à la population et aux tribus.

### L'organisation de l'expédition.

Le gouvernement français estimant, en présence de la gravité des événements, qu'une intervention était devenue indispensable, avait envisagé la constitution à Rabat d'une colonne légère, constituée uniquement d'éléments marocains et chargée de ravitailler Fès. Il avait invité, dans ce but, le général Moinier à étudier la possibilité d'organiser une harka avec les goums de la Chaouïa et les contingents auxiliaires indigènes. Par mesure de précaution, il décidait en même temps un léger renforcement des troupes françaises de la Chaouïa.

L'insuffisance de ces mesures fut bientôt reconnue. La colonne de secours, ayant à convoier de l'argent et des munitions au cours de douze étapes (près de 200 kilomètres) à travers une région insurgée et d'accès difficile, devait être une force imposante, appuyée sur de solides bases d'opérations; la coopération d'éléments français était, de toute évidence, indispensable.

Le sultan lui-même ne devait d'ailleurs pas tarder à demander ouvertement l'appui des troupes françaises. Il lui fut accordé, après notification aux puissances de la décision prise dans le but de rétablir l'ordre, sauvegarder la souveraineté du sultan et porter secours aux colonies européennes, toutes raisons qui restaient dans le cadre de l'acte d'Algésiras.

Le général Moinier fut chargé de la conduite des opérations. Des instructions spéciales lui étaient données : rien ne devait être tenté contre l'indépendance et la souveraineté du sultan; la France ne saurait prétendre à élargir son occupation; les tribus devaient être avisées que les seuls buts de l'intervention étaient de rétablir l'ordre et de secourir les Européens; enfin, les opérations devaient être aussi réduites que possible et rapidement terminées.

Pour appuyer parallèlement, le cas échéant, le corps d'opérations, la division Toutée était envoyée en observation sur la moyenne Moulouya par le XIX<sup>e</sup> corps d'armée (Algérie). Elle n'eut d'ailleurs pas à intervenir<sup>1</sup>.

A la conception d'une colonne composée uniquement de troupes marocaines avait succédé celle d'une harka étayée par une colonne légère française et finalement, devant la tournure alarmante que prenaient les événements de Fès, la mission de débloquer la ville fut donnée à un corps expéditionnaire fortement constitué.

La concentration, effectuée dans la région de Kasba Kénitra, fut laborieuse, du fait que camps et convois étant journellement attaqués, les troupes restaient constamment sur le qui-vive. Dans de telles conditions, l'arrivée des renforts successifs, le groupement de ces éléments disparates en un tout homogène, la constitution des approvisionnements, la réunion des moyens de transport, le choix des itinéraires étaient autant de problèmes délicats qui exigeaient une étude approfondie.

Le corps expéditionnaire fut organisé en trois échelons :

1° La colonne Brulard à l'avant-garde, composée de 3.000 hommes de troupes européennes, 600 goumiers de la Chaouïa et deux batteries;

2° La colonne Gouraud, échelon de conduite et d'escorte des convois, constituée par 1.500 hommes d'infanterie coloniale;

3° La colonne Dalbiez, échelon de manœuvre, comprenant un effectif de 1.500 hommes.

Il était doté d'un service de renseignements, dont la mission était

---

<sup>1</sup> Cf. chapitre 21.

d'étudier l'état d'esprit des tribus, d'orienter les pourparlers engagés avec les groupements dissidents indécis afin de les désagréger. Cette tâche était complexe en raison des tendances très différentes des populations dont on devait traverser les territoires; certaines tribus, peut-être, ne prendraient les armes que pour sauver la face et éviter les représailles de leurs coreligionnaires.

L'expédition avait ainsi été l'objet d'une préparation minutieuse. La marche sur Fès, pour remplir entièrement son but, devait être accomplie sans hésitation ni arrêt. Le départ eut lieu le 11 mai.

### La marche de la colonne du 11 au 21 mai.

Le colonel Brulard quitte la région de Kénitra pour se porter sur Mechra Remla où il arrive au milieu de l'après-midi après avoir eu deux petits engagements d'avant-garde et de flanc-garde. Les cavaliers ennemis chargent avec une grande hardiesse, tandis que les fantassins, presque nus, s'approchent de la colonne en utilisant parfaitement le terrain et, cachés dans les haies de cactus, la fusillent à courte distance. Au cours de ces combats, des coureurs dépêchés par le lieutenant-colonel Mangin parviennent à rejoindre les troupes françaises en se mêlant aux assaillants qu'ils quittent brusquement en jetant leurs fusils. Les billets dont ils sont porteurs font connaître que la situation à Fès est de plus en plus alarmante; l'annonce de l'approche d'une colonne de secours y a produit une impression reconfortante, mais il n'y a pas une minute à perdre.

Le 12 mai, la colonne Gouraud, également partie de Kénitra, rejoint la colonne Brulard dont le camp a été alerté la nuit par une vive fusillade, du reste peu dangereuse.

Le 13 mai au matin, les deux colonnes se dirigent sur Lalla Ito. Les dissidents embusqués dans des jardins bordés de fossés et de haies tentent de s'opposer à leur approche, mais sont mis en fuite par une charge à la baïonnette des goums, appuyés par le tir de l'artillerie. Le général Moinier reçoit du colonel Mangin un nouveau billet roulé dans un étui de cartouche et apporté par un faux dissident. Tandis que les troupes s'installent au camp, un fourmillement de cavaliers est signalé dans la plaine environnante. Suivant un procédé en usage chez les Marocains, un grand nombre de ces cavaliers portent en croupe des fantassins qu'ils déposent derrière les

couverts. A midi, ces fantassins débouchent et, largement dispersés, cherchent à gagner la lisière des camps que le tir des occupants les empêche d'aborder. Dans la nuit du 13 au 14, l'attaque se renouvelle contre le camp de la colonne Gouraud. Des guerriers Zemmour et Beni Ahsen rampent dans les hautes herbes, puis surgissent devant les haies de cactus occupées par la légion étrangère, qui les arrête par ses salves. Un instant on peut craindre qu'ils n'envahissent le bivouac par une large brèche, mais ils sont arrêtés par un poste de quatre hommes commandés par le légionnaire Christian, qui donne à une réserve le temps d'arriver. Au lever du jour, le colonel Gouraud fait exécuter une opération qui dégage le camp.

Dans la journée du 14, les troupes demeurent dans leurs bivouacs autour duquel rôdent quelques dissidents isolés. Les blessés ennemis, soignés à l'ambulance, manifestent leur étonnement de se voir si bien traités, contrairement aux affirmations de ceux qui leur avaient représenté les Français comme venus au Maroc pour tuer les hommes, violer les femmes et vendre les enfants comme esclaves.

La nuit est calme, mais il est certain que les Marocains, dont la masse principale s'est retirée à la lisière de la forêt de Mamora, n'attendent qu'une occasion favorable pour se jeter sur les colonnes. Afin de conserver sa liberté d'action et d'assurer la sécurité de sa ligne de marche, le colonel Brulard, averti par les observateurs d'artillerie qu'un gros de rebelles campe à proximité, estime indispensable de disperser ce rassemblement. Autorisé par le général Moinier à exécuter cette opération, il se dirige au petit jour sur le campement que les Marocains évacuent en toute hâte, le détruit et rentre à Lalla Ito, poursuivi par quelques bandes de dissidents qu'il contient sans peine. Le même jour la colonne Dalbiez parvient à son tour à Lalla Ito.

Le 16, la colonne Brulard se porte sur l'oued Beth où elle arrive sans encombre alors que l'on s'attendait, au contraire, à une vive réaction. Le caïd El Gueddari, dont l'autorité s'étend sur un parti de Beni Ahsen non dissidents, proteste même de ses bonnes intentions. Le terrain détrempé et une crue de l'oued Beth rendent difficile le franchissement de la rivière par les voitures et l'artillerie. La colonne s'établit au bivouac sur la rive droite à Mechra bou Derraa.

Demeurées à Lalla Ito, les deux autres colonnes n'ont pas été inquiétées; quelques indigènes sont même venus offrir aux soldats des volailles et des œufs, des femmes ont visité les blessés. Ces manifestations sont toutefois

sporadiques et aucune soumission n'est enregistrée. Pour s'assurer la possession de cette importante base, le général Moinier décide d'y créer un poste permanent; la garnison est constituée par la majeure partie des troupes de la colonne Gouraud, qui est supprimée.

Le 17 mai, le général Moinier rejoint donc le colonel Brulard vers l'oued Beth avec la seule colonne Dalbiez, et se porte le lendemain sur l'oued Rdom dont le franchissement s'effectue à Sidi Gueddar malgré des difficultés plus grandes encore que celles rencontrées sur l'oued Beth : même fond de vase, mêmes talus escarpés. Le génie doit aménager des rampes d'accès et les attelages sont doublés. Le passage demande plus de cinq heures.

Les nouvelles reçues de Fès sont mauvaises. La capitale est arrivée à l'extrême limite de la résistance. Les vivres, l'argent, les munitions font défaut. La population affamée menace de se livrer aux pires excès si l'arrivée de la colonne se fait attendre. L'anxiété du sultan est extrême.

Cependant, les troupes qui ont établi leur bivouac sur la rive droite du Rdom entrent en contact avec la population Cherarda qui montre des sentiments amicaux, exprime bruyamment son admiration pour la puissance des Français, qu'elle compare à la faiblesse de ses propres moyens. Comme chez les Beni Ahsen, une partie seulement des siens combat dans la région montagneuse.

Un poste provisoire est établi à proximité du gué, pour servir de gîte aux convois de ravitaillement; sa garnison reçoit en outre la mission d'entretenir et de développer les relations pacifiques avec les Cherarda demeurés sur place.

La création de ce poste entraîne une seconde diminution des effectifs de la colonne. Elle se trouve réduite à 6.000 hommes, ce qui exige un nouveau remaniement des forces. Deux brigades semblables sont constituées sous les ordres du général Dalbiez et du colonel Brulard; ces deux échelons alterneront dans le rôle de troupe de manœuvre et d'escorte des convois. Les éléments qui n'entrent pas dans la composition des brigades resteront aux ordres du commandant de la colonne pour y être employés selon les besoins.

Ces dispositions prises, le général Moinier ordonne le 19 de continuer le mouvement. Il abandonne la piste des caravanes, qui mène directement à Fès par Bab Tiouka et Souk el Tleta, mais qui traverse la région du massif de Zegotta, particulièrement difficile et dangereuse, et se décide à emprunter la vallée de l'oued Sebou, de façon à contourner par le nord le Djebel

Tselfat, puis à suivre la vallée de l'oued Mikkès jusqu'à son entrée dans la plaine du Saïs.

La première partie de l'étape est parcourue à travers une plaine richement cultivée que les habitants n'ont pas évacuée. Arrivées à l'oued Tiheli, les troupes doivent améliorer des points de passage sur cette coupure, dont le fond vaseux et les rives à pic constituent un sérieux obstacle. Aidés par les indigènes, les soldats établissent des ponts de fortune au moyen de bottes d'orge et de blé coupées dans les champs avoisinants et recouvertes de terre. La colonne poursuit ensuite sa route à travers la région accidentée et déserte des collines Cherarda; elle arrive à Aïn Mokka, où le chérif d'Ouezzan, Moulay Ali, se présente au général et se met à sa disposition.

Le 20 mai, la marche reprend à travers une région tourmentée qui présente de sérieuses difficultés de parcours, mais la colonne n'est pas attaquée. L'hostilité des populations ne se manifeste que par leur absence. Les hommes valides ont disparu, laissant les tentes à la garde de quelques vieillards. Les patrouilles envoyées derrière les crêtes, pour prendre contact avec les indigènes, encore hésitants, qui observent la colonne, se heurtent à un mutisme farouche. Des feux s'allument çà et là dans la montagne. Tous ces indices sont inquiétants et, bien que quelques émissaires des Zerhana viennent saluer le général, il y a lieu de se tenir sur ses gardes. Après avoir franchi l'oued Halima non sans nouvelles difficultés, les troupes s'établissent au bivouac sur la rive droite.

Dans la soirée, un rekkas apporte un billet du lieutenant-colonel Mangin exprimant une fois de plus le désir que la colonne fasse diligence pour arriver à Fès. Le blocus, en effet, ne se relâche pas, la population est dans la misère et son hostilité à l'égard du Maghzen va croissant. Le consul de France a dû procurer quelques subsides au sultan pour lui permettre d'apaiser momentanément l'esprit de révolte et d'indiscipline qui règne parmi ses soldats, prêts à se mutiner d'un instant à l'autre. La défense de la ville est assurée dans des conditions de plus en plus difficiles. Le 10 mai, les chefs dissidents, appuyés par Moulay Zin, le nouveau prétendant de Meknès, ont concerté une attaque générale contre Fès. Le 11, un assaut a été tenté, les insurgés ont essayé d'escalader les murs au moyen de cordes; la vigoureuse résistance de la garnison est parvenue cependant à briser cette attaque, mais au prix d'une énorme consommation de munitions. Le 18, l'attaque a été renouvelée avec une égale fureur; après une

lutte de huit heures et grâce à une sortie exécutée sous la direction des officiers français, les assaillants se sont retirés.

Le 21 mai, la colonne Moinier continue son mouvement et arrive en vue de Fès, n'ayant essuyé au cours de sa marche que quelques coups de feu isolés. De nouveaux messages toujours plus pressants lui parviennent de la ville, où l'anxiété et l'incertitude sont à leur comble. L'évacuation de Ras el Ma par les insurgés dans la nuit du 20 au 21 a bien rendu l'espérance aux assiégés, mais à 11 heures du matin la mehalla en observation sur les crêtes nord signale l'approche d'importantes forces ennemies. Ce sont, au contraire, celles du général Moinier; la population se porte au devant d'elles. Le lieutenant-colonel Mangin se présente au général, qui l'embrasse; les hauts dignitaires du Maghzen apportent les souhaits de bienvenue du sultan.

Évitant la ville, les troupes longent les vieux remparts et établissent leur bivouac sur la hauteur de Dar Debibagh, d'où elles dominent la médina, « l'opale encerclée d'émeraudes » du sultan Moulay Idriss. Le 22 mai, le général et ses collaborateurs sont reçus solennellement par le sultan.

La marche sur Fès constituait un beau fait d'armes. L'action des colonnes avait eu, indépendamment de la délivrance de la capitale, les plus heureux résultats; les indigènes demeurés dans leurs douars avaient pu connaître et apprécier des procédés de guerre bien différents des cruels usages de leurs pays; les dissidents, par contre, s'étaient rendu compte de la puissance des armes françaises. Si les troupes n'avaient pas livré de brillants combats, elles avaient surmonté des difficultés sans nombre, supporté des souffrances et des fatigues anormales, sans que leur ténacité, leur endurance et leur bonne humeur en fussent atteintes.

Les journées qui suivirent l'arrivée de la colonne furent employées à l'installation des troupes et au ravitaillement de la ville. Les mesures propres à assurer le maintien de l'ordre et à réaliser une pacification définitive furent étudiées par l'état-major, le service des renseignements et le Maghzen. Le sultan se décida à révoquer le grand-vizir El Glaoui.

#### La marche du convoi du 20 au 26 mai.

Tandis que cette œuvre d'apaisement s'accomplissait, le colonel Gouraud organisait à Kénitra l'escorte d'un convoi qu'il devait diriger sur Fès.

Le 19 mai, le camp où se rassemblent les éléments de cette colonne,



Phot. communiquée par l'Illustration.

Le général Moinier et le général Dalbiez devant les murs de Fès.  
21 mai 1911.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Arrivée de l'ambassade française à Fès.  
24 mars 1912.

est attaqué par une bande de 500 guerriers Beni Ahsen venus de Sidi Ayech. Les assaillants sont repoussés, mais le capitaine Petitjean est tué dans cette affaire.

Le lendemain, après avoir procédé à la longue opération du chargement de 1.700 chameaux, la colonne prend la direction de Lalla Ito où elle n'arrive qu'à la nuit. Le 21, elle atteint l'oued Beth à Mechra bou Derraa. Pendant qu'elle s'installe au bivouac, un chef indigène informe le colonel Gouraud qu'un fort parti de dissidents l'attaquera selon toute probabilité au cours de la nuit ou le lendemain. Les dispositions de sûreté sont prises en conséquence, mais la nuit se passe sans incident. Le jour suivant, après quelques minutes de marche, l'agression prévue se produit. Les Marocains dissimulés dans les hautes herbes fusillent la colonne de front et se glissent sur ses flancs, portant leur effort principal sur les convois. Appuyé par l'artillerie, le bataillon d'avant-garde dégage le front. La colonne reprend sa marche, harcelée sur ses flancs et ses arrières que l'adversaire cherche en vain à accrocher. Les pertes sont insignifiantes et le convoi demeure indemne. Vers midi, la colonne arrive et campe au gué de Sidi Gueddar sur l'oued Rdom. Le lendemain, elle atteint le Sebou sans être inquiétée.

Le 24 mai, elle se porte vers l'oued Mikkés. Le colonel Gouraud a été averti que les Cherarda ont décidé de l'attaquer. Parvenu dans la vallée de l'oued Zegotta, il apprend que des bandes importantes dévalent des pentes du Djebel Tselfat, se dirigeant vers une ligne de crête, qui commande la piste. Une partie de l'infanterie est déployée et l'artillerie se met en surveillance. Eventée à temps, la manœuvre des montagnards échoue. Ils attaquent en vain la colonne en tête et en queue. Dispersés par l'artillerie, ils disparaissent en laissant de nombreux morts sur le terrain.

Le jour suivant, un nouveau combat est livré dans la région couverte de la Nzala des Beni Ahmer. La colonne, attaquée sur son flanc droit, doit s'arrêter et se déployer, tandis que les convois s'abritent. Les Marocains, pris sous un feu violent, ne parviennent pas à déboucher des couverts; l'escorte, déployée en formation articulée, reprend sa progression en combattant. La voie se trouve bientôt dégagée par l'intervention de la brigade Dalbiez venue de Fès au devant du convoi. Après avoir opéré leur jonction, les deux colonnes installent leur bivouac à la Nzala des Oudaïa et atteignent la capitale le lendemain.

Malgré les attaques incessantes qu'elle avait dû repousser, et en dépit des difficultés matérielles que présentait la conduite d'un aussi lourd

convoi à travers une telle région, la colonne Gouraud avait surmonté tous les obstacles et accompli brillamment sa mission dans les délais prévus. Sa marche sur Fès est l'un des plus beaux épisodes de l'expédition.

### Les opérations de couverture autour de Fès.

Dès qu'il avait été avisé de l'arrivée des troupes à Fès, le gouvernement français en avait informé les puissances. Par de nouvelles instructions, il avait rappelé en outre au général Moinier que sa mission était strictement limitée au rétablissement des communications, à la protection des colonies étrangères, à l'organisation des forces chérifiennes. Cette tâche devait être achevée dans le plus bref délai afin de permettre l'évacuation de Fès. Il ne pouvait être question d'occuper de nouveaux territoires; une marche sur Meknès ne devrait être entreprise qu'en cas d'absolue nécessité et le commandement devait s'efforcer, en négociant avec les tribus, d'éviter toute action militaire.

En réalité, pour que le résultat acquis devint définitif, pour éviter le retour de graves événements et achever la pacification, de nouvelles opérations étaient nécessaires. Plusieurs incidents ne tardèrent pas à mettre en évidence l'insécurité des bases et des lignes d'étapes et à démontrer l'urgence de mesures énergiques.

Dès le 11 mai, un convoi était attaqué à Salé. Le 24 mai, dans la même région, le général Ditte, cerné par un gros parti de dissidents débouchant de la forêt de Mamora, courait personnellement le plus grand danger et son détachement ne se dégageait qu'après un vif combat au cours duquel le lieutenant Monod était tué. Enfin, le ravitaillement de Fès s'effectuait dans des conditions toujours très périlleuses par les postes de Lalla Ito et de Sidi Gueddar.

Afin de consolider sa ligne d'étapes, le général Moinier prend la décision de soumettre les tribus Oudaïa, Zerhana et Cherarda, qui s'opposent au passage des convois. Le 29 mai, parti avec un convoi vide, renvoyé à l'arrière, il se porte à la rencontre d'un convoi de six jours de vivres dont l'approche est annoncée.

Il a laissé le colonel Bouteloup à la garde de Fès avec un minimum de forces. Son avant-garde est sous les ordres du général Dalbiez, le colonel Gouraud commande le gros de la colonne, le colonel Brulard escorte le convoi.

Au moment où l'avant-garde atteint la région de l'oued Mikkès, les tribus impressionnées simulent une attitude soumise dont le général n'est pas dupe. Le franchissement de l'oued est très long en raison du nombre considérable de chameaux du convoi. L'arrière-garde n'arrive que dans la soirée au bivouac de l'oued Amila.

Le 30 mai, le contact est pris avec le convoi de ravitaillement. Le colonel Brulard procède aux opérations de transbordement, tandis que le colonel Gouraud s'engage dans la montagne pour châtier les habitants de Beni Ahmer qui ont participé à l'attaque du 25 mai. Pendant que l'infanterie escalade des pentes abruptes, cheminant le plus souvent sur d'étroites corniches qui longent des précipices, l'artillerie canonne les maisons des chefs coupables. Après avoir exécuté cette démonstration, la colonne Gouraud rejoint l'ensemble des troupes qui campe à proximité du col de Zegotta.

Le lendemain, le général Dalbiez exécute également sans combat une opération analogue au nord-ouest de Beni Ahmer, tandis que d'autres détachements aménagent le passage du col de Zegotta.

Afin de consacrer les résultats obtenus, le général Moinier dirige sa marche du 1<sup>er</sup> juin sur la Nzala des Beni Ahmer; il y installe, sous les ordres du lieutenant-colonel Simon, un poste qui prend le nom de camp de Petitjean et reçoit la mission de surveiller le massif du Zerhoun tout en assurant la sécurité de la piste.

Le 2 juin, les colonnes reprennent par Ras el Ma la direction de Fès, les groupements Brulard et Dalbiez en tête, suivis du groupement Gouraud, escorte du convoi.

Violamment attaquées au passage de l'oued Mikkès, très alourdies par le convoi, souvent obligées de suspendre leur mouvement, les troupes combattent sans trêve pendant six heures. Harcelées de toutes parts par un ennemi insaisissable, elles ne progressent que lentement, par échelons, sur une piste coupée d'étranglements et dominée par des crêtes broussailleuses. Après cette dure étape, le bivouac est établi à Ras el Ma sur l'emplacement de l'ancien camp des rebelles. Les colonnes rentrent à Dar Debibagh le 3 juin.

Là, une double tâche les attend : il faut marcher sur Meknès où le mouvement insurrectionnel créé par le nouveau prétendant inquiète Moulay Hafid. Il est tout au moins aussi urgent de mettre Fès à l'abri des incursions des tribus du sud (Bahlil et Aït Youssi) qui, d'après les ren-

seignements reçus, se livrent au pillage dans la région de Sefrou et menacent de marcher sur la capitale.

Les ordres sont donnés le 4 pour la mise en route immédiate vers le sud d'une forte colonne de répression. Mais, dans la soirée, des informateurs annoncent qu'un parti considérable de rebelles serait massé à proximité du camp français de Dar Debibagh. L'attaque, ainsi éventée, se produit vers 2 heures du matin; elle est repoussée au bout d'un quart d'heure; l'artillerie, ayant repéré à l'avance la direction d'attaque probable, jette la panique parmi les assaillants.

Cet événement ne pouvait que confirmer le général Moinier dans sa résolution de marcher sans délai sur Sefrou, pour exploiter immédiatement l'avantage moral remporté sur les insoumis, que leur échec laissait déconcertés.

Le 5 juin, les colonnes Gouraud, Brulard et Dalbiez, suivies du tabor du lieutenant Héring, prennent la direction du sud. Mis sur pied par l'attaque de la nuit précédente, les contingents des Beni M'tir et des Aït Youssi ont été renforcés de nombreux auxiliaires venus de l'est et du sud; ils s'opposent à l'avance qui progresse lentement de crête en crête. L'action, commencée à 7 heures, ne se termine qu'à 15 heures. A 13 heures, le colonel Gouraud réussit à prendre position au nord de Bahlil qu'il canonne, tandis que la colonne Brulard contourne le village; ces manœuvres parviennent à refouler les bandes adverses dans la montagne; mais les troupes doivent livrer encore des combats acharnés à travers les habitations où se sont retranchés des indigènes qui résistent avec une énergie farouche. Après huit heures de lutte, l'adversaire finit par céder. Le caïd de Bahlil vient demander l'aman, tandis que les notables de Sefrou font appel à la protection du général contre leurs oppresseurs, les Aït Youssi.

#### L'occupation de Meknès (8 juin).

Cependant la marche sur Meknès ne peut être différée plus longtemps. Sans compléter son succès par l'occupation de Sefrou, sans même rentrer à Fès, le général Moinier poursuit son mouvement vers l'ouest en utilisant le chemin de crêtes qui traverse par El Gara le plateau des Beni M'tir et qui a l'avantage de faire gagner une étape. Les colonnes parviennent



Phot. communiquée par l'Illustration.

Retour à Sefrou d'une sortie effectuée le 4 janvier 1912.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Le drapeau des tabors chérifiens réorganisés, mars 1912.

dans la soirée du 6 à Aïn Blouz, après une marche très pénible à travers une région hérissée de roches volcaniques.

Le mouvement se poursuit le lendemain sur la kasba du caïd Akka el Boudmani, irréductible adversaire des Français. Quelques bandes ennemies inquiètent les colonnes et sont dispersées sans difficulté.

Le 8 juin, le général Moinier arrive en vue de Meknès. Les Beni M'tir, embusqués sur la rive droite de l'oued Ouislan, rivière encaissée aux pentes abruptes, lui opposent une vive résistance.

A 10 heures et demie, les colonnes Gouraud et Brulard parviennent cependant jusqu'à l'enceinte de pisé qui marque la lisière des oliveraies, tandis que le général Dalbiez franchit rapidement l'oued Ouislan. La réaction de l'ennemi faiblit, mais un piège est à craindre. La ville très proche se devine à ses hauts minarets; mais entre elle et les troupes se multiplient les obstacles favorables à une résistance acharnée : ravins, enceintes, jardins, séguias. L'artillerie pratique dans la muraille une brèche par laquelle les goumiers pénètrent dans l'oliveraie qui a été évacuée et rendent compte que les Beni M'tir se retirent vers le sud. Dans le but de leur couper la retraite tout en évitant le dangereux labyrinthe des jardins, le général Moinier donne comme point de direction le marabout de Sidi bou Zekri, où les troupes arrivent sans combat. La porte Bab el Kesdir est ensuite enfoncée à la mélinite. Peu après, les notables viennent au devant du général, qu'ils disent considérer comme leur libérateur, et font leur soumission. Le lendemain Moulay Zine, renonçant à ses prétentions, prête serment de fidélité au sultan légitime.

À l'annonce de la soumission de Meknès, Moulay Hafid ordonne de pavoiser Fès; il fait adresser en même temps au général Moinier ses plus chaleureuses félicitations.

Ce dernier, après avoir eu un instant l'intention de compléter son succès et de poursuivre les Beni M'tir jusque dans leur repaire d'El Hajeb, décide de se porter sur Petitjean où sont arrivés des approvisionnements et des renforts; il aura ainsi l'occasion de pacifier au passage les tribus hostiles du versant sud du Zerhoun qui sont alliées aux Beni M'tir.

Les colonnes contournant Meknès, partie par l'est, partie par l'ouest, se réunissent pour escalader les pentes abruptes du Zerhoun; elles parviennent à Moulay Idriss, sanctuaire fameux, dont les cheurfa s'empressent de venir solennellement affirmer leurs intentions pacifiques. La démarche de cette puissante confrérie a un résultat important : la soumission des Zerhana est désormais chose accomplie et la souveraineté de

Moulay Hafid est reconnue. Les troupes divisées en plusieurs colonnes traversent le Zerhoun le 13 juin, se réunissent au camp Petitjean et regagnent Fès le 15.

### Création de l'artère Rabat-Meknès.

Les retards que subissaient les échanges de télégrammes avaient amené le général Moinier à remplir sa mission avant qu'il n'ait eu le temps de recevoir les instructions définitives de Paris. Ces dernières envisageaient la création d'une nouvelle ligne d'étapes passant par Meknès et le retour à Casablanca ne devait s'effectuer qu'après l'établissement de cette route. Il était prescrit, en outre, d'organiser avant le départ une force chérifienne suffisante pour permettre au sultan d'exercer son autorité. La réalisation de ces mesures comportait le ravitaillement de Fès et la création d'un hôpital de campagne devenu nécessaire, en raison de l'état sanitaire des troupes.

Au point de vue militaire, toutes les tribus sédentaires voisines de Fès étant rentrées dans l'ordre, il paraissait urgent de peser plus particulièrement sur les deux grandes confédérations berbères des Aït Youssi et des Beni M'tir, demeurées indécises, sinon nettement hostiles.

Le 17 juin, le général Moinier décide la marche sur El Hajeb en partant de Meknès.

Elle est exécutée le 26 juin. Les troupes escaladent avec entrain la falaise abrupte que domine la kasba, accrochée dans une échancrure de la crête; elles s'installent au bivouac sous les regards étonnés des indigènes; les Beni M'tir, à qui leurs puissants voisins les Beni M'Guild ont fait savoir qu'ils n'avaient plus à compter sur leur aide, ont compris que toute résistance serait vouée à un échec suivi de sévères représailles. Les soumissions se succèdent le 27 et le 28. Le 29, les troupes laissent une garnison dans ce nid d'aigle, qui surveille à la fois la plaine de Meknès et le plateau et reviennent à Meknès. Quelques jours auparavant, le général Moinier avait été promu divisionnaire.

Il restait à organiser le tronçon Meknès-Rabat de la nouvelle ligne de communications. Le 28 juin, le général Ditte l'amorce à l'ouest, en créant le gîte d'étapes de camp Monod, à 28 kilomètres de Rabat. De son côté, le général Moinier prend par cette nouvelle voie la direction de Rabat. Le

2 juillet, les colonnes atteignent Aïn Karroubia sans difficulté; mais l'attitude contrainte de quelques Zemmour qui prennent contact avec les troupes leur commande la prudence.

En effet, le lendemain, vers la fin de l'étape, l'avant-garde reçoit des coups de fusil au moment où elle aborde l'oued Beth. Bien que l'ennemi se montre peu entreprenant, il devient indispensable d'opérer un déploiement partiel. Les Zemmour, déconcertés par la vivacité de la riposte, sont facilement refoulés.

Le 4 et le 5 juillet, les colonnes stationnent sur l'oued Beth où le général crée le poste de Souk el Arba, sur une croupe disposée en caponnière qui permettra de battre la vallée et de protéger le franchissement des gués.

Le 6 juillet, la marche se poursuit sur Khemisset. Pendant les premiers kilomètres, il faut aménager la piste pour l'artillerie à travers une région tourmentée, éminemment propice à un combat d'embuscade qui heureusement ne se produit pas. En débouchant en plaine, les troupes essuient seulement quelques coups de feu tirés par des isolés, l'ensemble de la population conservant une attitude indifférente. Le soir, le bivouac est établi à Aït Abbou.

Le lendemain, les colonnes se portent sur Tiflet dans les mêmes conditions. La région parcourue est calme, mais quelques coups de feu échangés entre goumiers et indigènes, prouvent qu'il est nécessaire de rester sur ses gardes. Cette incertitude, qui impose aux troupes un service de sécurité pénible et une tension d'esprit constante depuis plusieurs semaines, n'est pas une des moindres causes de fatigue. Tandis que les colonnes Dalbiez et Brulard installent le camp en arrivant à Tiflet, la colonne Gouraud se porte au devant d'un convoi de ravitaillement amené par le général Ditte. A midi, la jonction est effectuée.

La nouvelle ligne d'étapes est créée : en quelques jours, les Français ont réalisé à travers le territoire des Zemmour la route Meknès-Rabat, tâche à laquelle les plus énergiques sultans avaient dû renoncer.

Il restait à consolider ce résultat en obtenant la soumission complète des tribus avoisinantes et en jalonnant la piste par de nouveaux postes permettant de diminuer l'escorte des convois.

La région occupée est divisée en trois secteurs ayant pour base Casablanca, Rabat, Meknès, et placés respectivement sous les ordres du colonel Branlière, des généraux Ditte et Dalbiez.

La nouvelle ligne d'étapes qui avait sur l'ancienne, outre l'avantage d'être beaucoup plus courte, celui d'éviter une région marécageuse et

boisée, présentait par contre l'inconvénient de laisser, entre la route et la Chaouïa, la turbulente tribu des Zaër déjà coupable de l'attentat resté impuni du 14 janvier<sup>1</sup>.

Une colonne, constituée le 7 juillet à camp Boulhaut sous le commandement du colonel Branlière, se met en marche le 8 et arrive le 10 près de Merchouch après de pénibles étapes à travers une région coupée de ravins escarpés. Le 11, le colonel Branlière pousse jusqu'à Merchouch, trouve la kasba abandonnée et la détruit; mais, en raison du manque d'eau, le lieu est reconnu impropre à l'établissement d'un poste et la colonne se porte le 12 à Aïn Sebbab. violemment assaillie dès son arrivée au camp, elle repousse l'ennemi en lui infligeant de grosses pertes.

Cet échec semblait avoir refroidi sensiblement l'humeur belliqueuse des Zaër. Pour conserver le bénéfice du résultat obtenu, le colonel Branlière exécute du 15 au 19 une série de reconnaissances rapides qui ne coûtent à ses troupes que de nouveaux efforts physiques allégrement supportés : en cinq jours les Zaër du nord sont soumis. A la fin du mois, les Zaër du sud, chez qui se trouvent les coupables du guet-apens de Merchouch, sont amenés à leur tour à récipiscence et la région peut être considérée comme pacifiée. Quelques postes sont aussitôt créés pour donner à cette pacification une garantie de durée.

Ces opérations terminées, la division de débarquement du Maroc du général Moinier est répartie entre les trois territoires de la Chaouïa, de Rabat-Mehdia et de Fès-Meknès. En effet, il ne suffit pas de réduire la dissidence, il faut encore, pour éviter qu'elle renaisse, tenir les territoires soumis par des garnisons permanentes; toute évacuation serait considérée comme une fuite. C'est l'axiome du maréchal Bugeaud : « En Afrique, une expédition non suivie d'occupation ne laisse pas de trace plus durable que celle faite par le sillage d'un navire sur la mer immense ».

Au point de vue militaire, deux résultats ressortent de l'étude de cette expédition : l'effet de surprise, dû à la rapidité d'exécution de la marche sur Fès, qui rendit inopérantes toutes les tentatives de résistance; les avantages de la grande ligne d'étapes de Fès à Rabat, malgré sa sécurité encore précaire.

---

<sup>1</sup> Cf. plus haut, page 28.

Au point de vue politique, l'attention est attirée par deux évènements qui suivirent cette campagne, où, sur l'insistance du sultan et devant l'imminence du péril, les troupes du corps d'occupation étaient sorties des limites de la Chaouïa pour se porter sur Fès, la capitale arabe et sur Meknès, la capitale berbère : le 21 mai, les troupes françaises ont défilé triomphalement en présence de la population de Fès, devant un tabor chérifien leur rendant les honneurs comme à des sauveurs; le 12 juin, fait unique dans les annales du Maroc, plus significatif encore que l'intervention des troupes françaises appelées à Fès, les généraux ont visité la ville religieuse de Moulay Idriss du Zerhoun, la zaouïa et même le tombeau du saint.

La nouvelle attitude de populations nées et élevées dans la haine du Roumi, portait la marque du respect inspiré par les armes de la France : mais elle montrait surtout que ces premiers contacts, dans lesquels toute rigueur inutile avait été évitée, aboutissaient à une collaboration bienfaisante. C'était certainement le début d'une nouvelle phase de la conquête.

## DEUXIÈME PARTIE.

### LES DÉBUTS DU PROTECTORAT (1912-1919).

La signature du traité de protectorat réglait la question de l'action militaire de la France au Maroc : au point de vue international, en homologuant le consentement des puissances au principe de son intervention; au point de vue de sa situation particulière dans le pays, en fixant dans quel sens et avec quel appui se ferait le développement de la conquête.

Le plan d'occupation, élaboré jusqu'alors au gré des circonstances et des événements, allait pouvoir être désormais tracé suivant une volonté arrêtée, tous les pouvoirs étant concentrés dans les mains du général Lyautey.

Dès lors, les opérations militaires prennent un développement rapide : l'ordre est rétabli en quelques jours à Fès; Marrakech est occupé; la jonction du Maroc oriental et du Maroc occidental effectuée; les troupes françaises abordent enfin le Moyen Atlas à Khénifra.

La guerre de 1914-1918 vient cependant troubler cet essor. Elle exige des retraits importants de troupes, dont l'envoi sur le front de France s'impose; elle crée des difficultés nouvelles du fait de l'activité allemande, dont on suit les effets sur la frontière nord du Maroc, dans la région du Sous, sur les côtes atlantiques.

Cependant, grâce aux dispositions prises par un chef éminent, grâce aussi à l'activité inlassable du commandement et des troupes, la situation peut être maintenue; bien plus, pendant toute la guerre, le plan de l'occupation du Maroc est poursuivi et la réduction du Moyen Atlas entamée par la jonction, en 1917, des troupes de Meknès et de Bou Denib.

## CHAPITRE IV.

## L'ÉTABLISSEMENT DU PROTECTORAT.

A la suite de la marche sur Fès de la colonne Moinier, la canonnière allemande *Panther* jetait à l'improviste l'ancre en rade d'Agadir le 1<sup>er</sup> juillet 1911. Par cet acte, « le coup d'Agadir », l'Allemagne prétendait sauvegarder elle-même la sécurité de ses ressortissants au Maroc; elle posait à nouveau à la France, chargée d'assumer seule avec l'Espagne, la responsabilité de la police dans le pays, le problème capital des droits réservés par les autres puissances européennes. En réalité, l'empereur Guillaume II cherchait sans doute des compensations à une situation de fait pour laquelle l'Italie avait déjà obtenu la liberté d'action en Tripolitaine, l'Angleterre en Égypte, l'Espagne toute une zone d'influence au nord du Rif. Quoi qu'il en fût, la question diplomatique était à nouveau ouverte.

Les négociations engagées entre les deux gouvernements aboutirent à la signature d'une convention franco-allemande, le 4 novembre 1911. Au Maroc, l'Allemagne conservait ses intérêts économiques; en outre, le maintien de ses représentants à la Banque d'État et aux quatre comités internationaux lui donnait quelques possibilités de contrôle sur les affaires du pays. Mais, en échange de concessions territoriales importantes au Congo, elle laissait à son tour la France établir son protectorat sur l'empire chérifien; elle abdiquait ainsi définitivement les droits politiques ou même territoriaux qu'elle avait tenté de faire valoir pour obtenir une base navale sur l'Atlantique.

Après de nombreuses hésitations, le sultan Moulay Hafid signa de son côté le traité de protectorat, le 30 mars 1912. Enfin, le 29 novembre 1912, un traité franco-espagnol s'efforça de régler les droits respectifs des deux puissances protectrices.

Ces résultats acquis, la période d'hésitations que la diplomatie française a traversée de 1902 à 1912 est close. A l'ère des tâtonnements, qui avait eu comme corollaire l'absence de programme dans l'effort militaire, va succéder la période féconde du Protectorat.

Trois facteurs la caractérisent : le chef, la méthode, l'instrument.

Dès le mois d'avril, le gouvernement de M. Poincaré, en désignant le général Lyautey pour le représenter auprès du sultan, le nomme commissaire résident général de la République française au Maroc et concentre entre ses mains tous les pouvoirs. De ce fait, il n'y a plus qu'un seul agent d'exécution des volontés gouvernementales. Le résident dirige les actions politique et militaire qui vont de pair au début de toute colonisation, il exerce le pouvoir administratif, ce qui lui laisse la haute main sur la justice, et détient la haute direction des services financiers, des travaux, et de la santé publique.

Formé à l'école du général Gallieni dont il a été le chef d'état-major en Indo-Chine et sous les ordres duquel il a participé à la pacification de Madagascar, le général Lyautey a encore servi aux confins algéro-marocains où il vient d'exercer successivement le commandement de la subdivision d'Aïn Sefra et de la division d'Oran. L'expérience que lui confère ce passé n'a d'égale que sa passion pour la politique indigène à laquelle il va consacrer la majeure partie de sa carrière. Par le prestige personnel que le général Lyautey acquiert rapidement auprès des populations, de leurs caïds et du sultan, il s'assure une force accrue pour le plus grand profit de l'œuvre française. La même estime lui sera d'ailleurs unanimement accordée par tous les Français venus au Maroc pour participer à l'essor économique du pays : à l'épreuve du temps, ils se plairont à reconnaître en lui « un prestigieux animateur ».

La méthode appliquée par le général Lyautey est, dans ses principes essentiels, la formule même de Lanessan et de Gallieni, remise au point et adaptée aux conditions particulières de ce nouveau champ d'action.

La conception du protectorat, lui-même l'a définie : « c'est celle d'un pays gardant ses institutions, se gouvernant et s'administrant lui-même avec ses organes propres, sous le simple contrôle d'une puissance européenne, laquelle, substituée à lui pour la représentation extérieure, prend généralement l'administration de son armée, de ses finances, la dirige dans son développement économique. Ce qui domine et caractérise cette conception, c'est la formule *contrôle* opposée à la formule *administration directe*. »

S'appuyant sur ce qu'il y a de traditionnellement stable au Maroc : le sultan et son personnel de commandement, le Maghzen, la France ne cherche pas à détruire pour rebâtir, elle consolide l'état de choses existant.

tant pour s'en servir. C'est donc au nom du Maghzen que la conquête va s'étendre.

Depuis près de quatre siècles, le pouvoir se trouve entre les mains de la famille impériale alaouite; de plus, le sultan détient l'autorité religieuse. En se plaçant comme son mandataire, la nation protectrice peut espérer gagner l'adhésion complète des populations musulmanes, auprès desquelles elle bénéficie du caractère quasi-religieux que lui donne une association étroite avec leur Chérif.

Dans les pays de plaine où se sont maintenues, après l'invasion hilalienne, des populations arabes essentiellement religieuses, tous les efforts tendront à confirmer le prestige du sultan. Assidu aux cérémonies officielles, le résident se montre ouvertement le premier lieutenant «de celui au nom de qui on dit la prière»; ses directives visent à prescrire continuellement une action exercée «sous le couvert de l'autorité traditionnelle, apportant toute satisfaction aux sentiments religieux des populations».

Dans les pays de montagne, devenus le refuge des populations berbères insoumises, le général Lyautey applique, au contraire, une politique basée sur la différence de mœurs, de traditions, d'organisation sociale, de langue. Tout en maintenant la souveraineté nominale du sultan, le résident leur accorde le droit de conserver leurs lois et leurs coutumes locales.

Dans le sud enfin, dans cette contrée de Marrakech qui représente le quart du Maroc, la politique des grands caïds reste «prédominante». Leurs rivalités, leurs luttes, leur passage constant d'un camp à un autre ont été l'origine de tous les troubles de la région. «Le problème le plus délicat, écrit dès 1912 le général Lyautey, sera de les utiliser en maintenant entre eux la juste mesure, sans s'inféoder à l'un d'eux en particulier, sans se laisser entraîner dans leurs rivalités personnelles».

La conquête va donc s'étendre suivant les modalités différentes que les conditions locales ou les moyens imposent, mais toujours grâce à la liaison harmonieuse de l'action politique et de l'effort militaire. C'est là certainement, écrit le général Lyautey, «la méthode de progression militaire coloniale par excellence, autrement efficace que celle des colonnes à grand orchestre, marquées par des faits de guerre retentissants, mais incomplètes comme résultats, faute d'action politique connexe».

Pour lui, il importe donc avant tout de «lier la manœuvre à une action politique intensive préparée; y associer étroitement le service des renseignements, afin qu'elle laisse derrière elle sur son passage une zone réor-

ganisée, reprise en main, confirmée en confiance, portant aux zones voisines une impression de force définitive et d'attraction»... il faut, en un mot, «en imposer, mais attirer». Pour cela, «en habituant les populations à nous voir, à subir notre contact, jeter sans discontinuer, en mordant de jour en jour davantage dans la dissidence, les fils d'une véritable trame».

Les moyens pour arriver à ce but dérivent de la formule même de Bonaparte : respecter les consciences, flatter les intérêts. A son exemple, le général Lyautey prescrit de faire largement profiter des achats de l'intendance les régions traversées par les troupes françaises; il ordonne d'«avoir une formation spéciale pour soigner les indigènes à chaque bivouac, avec une tente spéciale, contre, mais hors du camp».

Les postes militaires, toujours poussés plus en avant, deviennent à la fois des relais et des points de ravitaillement, mais ils sont surtout des centres de rayonnement, d'où s'exerce l'attraction politique et économique sur les populations avoisinantes, les adversaires d'aujourd'hui devant être les associés et les collaborateurs de demain.

En avant des postes, les groupes mobiles parcourent le pays et recherchent les rassemblements hostiles en vue de les disloquer, de ramener les éléments disposés à rentrer dans l'ordre et de rejeter les éléments irréductibles à distance telle qu'ils cessent d'être une menace. La directive de juin 1912 au général Gouraud définit ainsi le rôle du groupe mobile : «il ne procédera pas par pointes sans action durable, mais par stationnements successifs, employant tous les moyens nécessaires pour obtenir des résultats définitifs»... (service politique, achats, soins médicaux, etc.).

Cependant, l'emploi de la force s'impose au moment des crises, soit pour réduire une résistance ou ruiner une influence qui s'affirme, soit pour occuper une région importante.

«Là, dit le général Lyautey, il s'agit d'opérer toujours par masses, en ne dispersant pas les efforts, en négligeant les affaires de détail afin de se réserver pour les buts qui en valent la peine, en ne se laissant pas entraîner par des appels intéressés et divergents, en ne perdant jamais de vue la situation générale du Maroc et du pays, en sachant limiter et sérier l'effort». Il ne faut pas partir, suivant son expression, «avant les violons», mais engager une action aussi rapide que puissante.

Dans ce but, les moyens nécessaires doivent être tenus constamment prêts à intervenir; l'état-major est contraint d'assurer en tout temps l'économie de l'ensemble des forces par une répartition minutieusement

étudiée et par une articulation permettant des transports rapides d'une région à l'autre.

C'est, en somme, la *manœuvre*, qui joue dans un pays où les effectifs sont réduits au minimum indispensable et où les directions d'attaque peuvent être aussi bien la région de Marrakech que le Tadla ou le Rif, et même la Haute Moulouya et le Guir. Dans ces conditions, tout le système est lié à la question des voies de communication et des moyens de transport, c'est-à-dire à un problème essentiellement délicat dans un pays neuf. Ce problème se posera particulièrement au moment des opérations de jonction du Maroc occidental avec le Maroc oriental, ou dans la question des renforts à envoyer dans la région de Bou Denib.

La physionomie de l'action militaire proprement dite revêt généralement les caractéristiques suivantes :

Le général Lyautey dirige lui-même les opérations importantes. Les autres sont confiées à un chef, changé le moins souvent possible, choisi pour son activité, son ascendant sur la troupe et sa connaissance des problèmes indigènes (tour à tour Dalbiez, Gouraud, Brulard, Henrys, Mangin, Poeymirau, Aubert).

La troupe comprend des éléments indigènes particulièrement mobiles (partisans appuyés par des goums et unités auxiliaires marocaines), qu'étaient toujours des unités régulières de toutes armes. Celles-ci sont soigneusement « panachées » (légion, troupes métropolitaines, indigènes nord-africains ou coloniaux), de façon à utiliser au maximum les aptitudes de chaque race, car il ne suffira pas de se battre, il faudra encore et surtout construire, tracer des pistes, garder des postes. Des éléments des services permettent aux unités de vivre et d'agir.

L'ensemble, 5 à 6 bataillons, 2 ou 3 escadrons, 2 ou 3 batteries, constitue un « groupe mobile », unité souple, adaptée au pays, puissante et encore maniable, pouvant mener par ses propres moyens une action d'assez longue durée. En cas d'opérations importantes, plusieurs groupes mobiles combinent leur action.

Toute la tactique consiste à chercher à atteindre par surprise l'objectif visé, en évitant de se laisser accrocher. L'occupation des points vitaux de la région peut être ainsi obtenue aux moindres frais, grâce à la supériorité des moyens employés. On crée alors des postes, peu nombreux mais bien outillés, qui seront desservis par des pistes rapidement aménagées.

Ces travaux effectués, les troupes rendues disponibles sont rassemblées à l'arrière; elles reconstituent des réserves.

Pour l'application de cette méthode, le résident général dispose d'un corps d'occupation dont les effectifs, qui étaient de 38.000 hommes en 1911 sont portés à 47.000 hommes à la fin de 1912 (38 bataillons, 13 escadrons, 15 batteries) et atteignent 80.000 hommes en 1914.

Prélevées sur l'Algérie et la métropole, les troupes ne comprennent d'abord que des unités de toutes armes de l'armée régulière. A elles s'adjoignent, à la fin de 1912, les 2.500 hommes des 12 goums marocains formés lors de la campagne de Chaouïa et les 4.000 hommes de troupes auxiliaires marocaines, dont la réorganisation a été entamée par la mission Mangin.

Dès le 1<sup>er</sup> mars 1912, l'armée chérifienne prend corps; elle est constituée avec l'ensemble des méhallas déjà formées et fait nouveau, les instructeurs de la mission militaire française, en forment l'encadrement. Elle est organisée en tabors et comprend déjà des éléments de différentes armes.

Son organisation est retardée par les émeutes de Fès, après lesquelles les tabors, expurgés de leurs éléments mutinés, sont reformés en «unités auxiliaires marocaines» que viennent grossir, à partir de janvier 1913, les tabors de police institués dans les ports par l'acte d'Algésiras. Ce sont là des troupes du sultan, mais le général Lyautey estime qu'il «devra largement être fait appel à cet appoint de forces locales».

Ces unités (compagnies, escadrons) sont peu à peu formées, par la suite, en bataillons d'infanterie et en escadrons de cavalerie.

A la mobilisation de 1914, il existe 5 bataillons (à 4 compagnies plus un dépôt), 11 escadrons de spahis, 2 sections d'artillerie, 1 peloton du génie et la garde chérifienne. Les 5 bataillons sont envoyés sur le front français<sup>1</sup> ainsi que 5 escadrons de spahis; au début, ils participent à la guerre sous le nom de «bataillons de chasseurs indigènes» ou de «spahis indigènes».

---

<sup>1</sup> Débarqués à Bordeaux, ils forment 3 régiments de marche et constituent une brigade, aux ordres du général Ditte, qui est incorporée à la 45<sup>e</sup> D.I. Réduite à un millier d'hommes, cette brigade est dissoute le 18 septembre et donne le jour à un régiment de marche qui deviendra le 1<sup>er</sup> janvier 1915, le régiment de marche de tirailleurs marocains.

Pendant ce temps, on crée au Maroc de nouveaux bataillons<sup>1</sup> avec lesquels sont constitués progressivement les régiments actuels de tirailleurs marocains. Une loi du 13 février 1923 donne enfin à ces unités la qualité de troupes régulières et leur accorde par suite le même statut qu'aux autres troupes indigènes françaises.

Le Maroc organise ainsi peu à peu son armée à lui, avec ses traditions propres, comme l'Algérie s'est fait la sienne.

A côté de cet instrument d'ordre et de sécurité, le service des renseignements, dont l'importance primordiale ressort de la méthode de pénétration pacifique adoptée, se crée une vie propre.

Sa mission est des plus délicates. Son directeur participe aux conseils du général Lyautey et lui prépare les éléments de ses décisions. Les officiers dont il dispose sont installés en bordure de la dissidence. Leur rôle est multiple, à la fois militaire, politique et administratif : *militaire*, car ils sont chargés de renseigner et de couvrir les colonnes et constituent un véritable 2<sup>e</sup> bureau en opération; *politique*, parce que c'est par eux que les insoumis connaîtront d'abord la France et qu'il leur faut «discerner nettement les influences indigènes à utiliser, se dégager pour cela des optiques trop locales, voir surtout où sont les influences traditionnelles ancrées, à racines profondes»; *administratif*, car ils doivent, au nom du Protectorat, contrôler l'administration des caïds, la perception des impôts, stimuler le développement économique du pays, veiller à son équipement. «Mais tout ce qui précède...», le général Lyautey le reconnaît lui-même, «est plus facile à prescrire qu'à réaliser.» Il faut avant tout à ces officiers, une âme ardente, un mépris absolu des fatigues et des dangers, la volonté de se vouer tout entiers à leur tâche comme à un sacerdoce.

Il appartient enfin au service des renseignements de trouver la solution des grands problèmes de la colonisation, qu'il s'agisse d'associer les indigènes aux Européens, de les faire participer aux charges publiques ou de les adapter à l'enseignement et aux méthodes de la France.

Tout ce travail réclame une psychologie profonde de l'indigène, la mise en œuvre opportune des moyens de force ou de persuasion, une loyauté

---

<sup>1</sup> Au 1<sup>er</sup> janvier 1919, il existe 12 bataillons, 2 compagnies de dépôt, 11 escadrons, 2 batteries d'artillerie, 1 compagnie du génie et la garde chérifienne, soit un total de 14.000 hommes.

à toute épreuve, une foi ardente. Il s'accomplit par une dissociation des tribus où l'on voit le parti de la paix progressivement augmenter sous l'action des officiers de renseignements. Souvent, les soumissions précèdent les colonnes, dont l'arrivée permet simplement aux partisans d'un rapprochement de «sauver la face» vis-à-vis de leurs coreligionnaires demeurés rebelles.

Le médecin compte aussi comme un des éléments les plus actifs de la colonisation, soit qu'il accompagne les colonnes, soit qu'il organise lui-même des groupes sanitaires mobiles, véritables dispensaires en marche allant au devant du malade. Les dévouements n'ont pas manqué pour cette tâche souvent périlleuse où Auvert, Mauchamps, Chatinières et tant d'autres ont fait le sacrifice de leur vie.

En dehors de ces instruments de pacification, le général Lyautey, qui a su obtenir le meilleur rendement des moyens classiques, s'efforce d'exploiter au maximum toutes les ressources de la technique moderne.

Au rail d'abord, dont il apprécie tout particulièrement la valeur, il subordonne même le déclanchement de ses opérations, notamment pour la jonction du Maroc avec l'Algérie en 1914, ou pour les actions qu'il entreprend dans le Tafilalet en 1919 et autour de la «Tache de Taza». Sous son impulsion, le développement des voies ferrées prend ainsi un essor remarquable et on voit le rail suivre pour ainsi dire pied à pied la pénétration. Le moteur, que la guerre européenne a permis d'utiliser largement, trouve aussi pour la première fois son emploi étendu dans la conquête coloniale.

D'abord en petit nombre, les avions se bornent au rôle d'estaffettes. Devenus plus nombreux, ils sont formés en escadrilles qui participent aux reconnaissances, et on les voit peu à peu franchir l'Atlas, survoler la région du sud. Lorsqu'enfin le 37<sup>e</sup> régiment d'aviation est formé en 1920, il exécute toutes les missions qui ressortissent à son domaine : reconnaissances à vue, levés photographiques des régions inaccessibles, contribution à l'exécution de la carte, bombardements, transports des blessés, etc.

Dans le même ordre d'idées, l'apparition des camions automobiles a permis de résoudre plus économiquement et plus rapidement le problème du ravitaillement des troupes, en réduisant ou même en supprimant parfois les convois qui alourdissaient jadis les colonnes. Il a fallu

pour cela assurer un développement particulièrement remarquable du réseau routier au Maroc, où n'avaient jamais existé que les sentiers et les pistes des caravanes. L'œuvre accomplie au bout de quelques années seulement est toute à la gloire du Protectorat.

Dans chacun de ces domaines, le général Lyautey a pu trouver des collaborateurs de première main, vraies figures marocaines, dont plusieurs sont déjà passés dans la légende.

Poeymirau, son premier lieutenant, grand chef, vice-proconsul a-t-on dit, à l'expression grave et volontaire, brave et amoureux du panache, sensible à la griserie de l'aventure et des batailles, est essentiellement bon et simple. Il a été le pacificateur et l'organisateur de la montagne berbère. Son image, au soleil, sur les grandes pistes, reste gravée dans la mémoire de ses soldats; ses vastes randonnées à travers l'Atlas, ses marches et ses combats multipliés de Bou Denib à Ouezzan appartiennent à l'histoire.

Delmas, collaborateur assidu déjà au moment de la marche sur Fès en 1911, est encore présent en août 1914 lorsque, dans l'angoisse de la nuit tragique, le résident, prenant toutes ses responsabilités devant le pays, décide de garder le Maroc à la France. Il devient en 1920 le chef d'état-major des troupes d'occupation. Une rude franchise, une ardente volonté, des avis toujours frappés au coin du bon sens et d'une brillante intelligence sont les marques de ce tempérament de choix. Le maréchal Lyautey en a vanté la haute valeur intellectuelle et morale : « Delmas, a-t-il dit, était ma conscience vivante, — tous le savaient, tout le corps d'occupation sentait que sa présence auprès de moi, dans ce poste de suprême confiance, était la sûre garantie contre tout déni de justice, se dressait comme un écran devant l'ombre d'une intrigue personnelle ».

Berriau enfin, dont la collaboration fut toujours plus intime et se fit dans l'union la plus étroite de cœur et d'esprit qui se puisse concevoir, fut placé à la direction politique. Il avait l'amour et l'intelligence de l'indigène; il fut « un grand manieur de politique musulmane » et, grâce à ce don, « l'agent de liaison incomparable entre le peuple et nous, la cheville ouvrière de la politique du Protectorat ». Le Maréchal a dit de Berriau qu'il l'aimait comme un frère; c'est sans doute là le plus bel hommage rendu à sa mémoire.

## CHAPITRE V.

## L'EXTENSION DE L'OCCUPATION (1912-1914).

RÉPRESSION DE L'ÉMEUTE DE FÈS DU 17 AVRIL 1912<sup>1</sup>.

Une ère nouvelle était née en 1911 de l'intervention militaire française à Fès, la capitale du nord. Le Maghzen et même les chorfa acceptaient toutefois difficilement une ingérence étrangère dans les affaires publiques; trop d'intérêts devaient être lésés par un contrôle susceptible de mettre fin à une politique d'intrigues et d'abus. De leur côté les Fassis, d'esprit indépendant et de culture raffinée, ne pouvaient admettre une pression antagoniste quelconque sur le sultan; l'annonce d'un départ possible de ce dernier les atteignait, en outre, dans leurs intérêts. Toute la population enfin souffrait de la vie rendue plus chère depuis le commencement des troubles.

A cette situation générale inquiétante s'ajoutait le fait particulier de la présence des «Asker»<sup>2</sup> cantonnés seuls dans la capitale, alors que, conformément aux ordres du gouvernement, l'entrée de la ville restait interdite aux faibles forces françaises qui restaient campées à Dar Debibagh, à plus de 2 kilomètres des murs au sud de l'enceinte<sup>3</sup>. Or l'armée chérifienne, placée sous les ordres du général Brulard, n'avait pris corps que depuis le 1<sup>er</sup> mars 1912; elle n'avait donc pas eu le temps de se plier encore à la discipline du corps d'occupation.

<sup>1</sup> Voir croquis n° 5.

<sup>2</sup> Au total, environ 3.000 hommes répartis au bordj nord (1 bataillon), au bordj sud (2 compagnies), à la kasba des Cherarda (la garde nègre, 1 bataillon et 2 escadrons) et quelques éléments en ville même et à la caserne de Tamdert.

<sup>3</sup> 2 bataillons (Philipot et Fellert), 1 batterie de 75 et 1 escadron de cavalerie.

Le 17 avril, à midi, sous le prétexte qu'ils ne peuvent accepter les décisions récentes du commandement prescrivant la création d'ordinaires et le port de la toile de tente, les Chérifiens de la kasba des Cherarda se mutinent, forcent la porte de la caserne et se répandent en ville avec leurs armes. Quelques-uns d'entre eux se rendent au palais : le sultan les reçoit sans pouvoir les calmer. Bientôt, les coups de feu commencent. Au bruit de la fusillade, aux clameurs des révoltés répondent les appels des imans et les youyous des femmes. La lie de la population se joint aux mutins : bientôt le massacre des Français et le pillage du mellah commencent. Le sultan ne prend aucune initiative, les deux pachas et l'Allef (ministre de la guerre) tentent mollement d'intervenir; les mokedems des quartiers restent passifs.

Ne pouvant plus compter sur les autorités locales, le général Brulard fait appel aux éléments dont il dispose à Dar Debibagh et se rend vers 13 heures à l'hôpital Auvert. Ce dernier est situé au centre du quartier des consulats, à proximité de la T. S. F., points vitaux de la ville, que d'ailleurs les rebelles ne songent même pas à attaquer; il devient le noyau d'une résistance hâtivement organisée avec des infirmiers et des malades disponibles (une centaine de fusils), jusqu'à l'arrivée du bataillon Philipot, qui a reçu l'ordre de se porter de Dar Debibagh sur l'hôpital par la porte de Bab el Hadid.

Le commandant Philipot rassemble en hâte son détachement. Il ne se laisse pas arrêter par les incidents de la marche et ne cherche même pas à dégager les éléments accrochés par les rebelles (une compagnie et l'arrière-garde qui seront contraints de se replier sur Dar Debibagh). Le bataillon descend par le lit très encaissé de l'oued Zitoun, afin d'éviter le feu partant des murs du mellah, progresse en toute hâte et entre, à 17 heures, réduit à un effectif de 360 hommes, dans cette ville de 100.000 âmes en pleine révolte. Il s'installe dans le quartier du consulat, où il se maintient 4 jours et 4 nuits, opposant une barrière infranchissable au flot toujours plus agressif des rebelles et poussant même, à travers le dédale des rues étroites de Fès el Bali, des patrouilles hardies qui recueillent les Européens restés isolés dans leurs maisons. Il perd au cours de ces journées 25 tués et 49 blessés.

De son côté, le détachement Fellert, renforcé par une section d'artillerie, a occupé les hauteurs de Dar Mahrez et du bordj sud, empêchant de ce poste d'observation la jonction des tribus dissidentes avec les révoltés.

Grâce au concours des autorités indigènes et du Maghzen, l'ordre est

Répression de l'émeute de Fès, 17 avril 1912.



Phot. du capitaine Chevaier, communiquée par l'Illustration.

Artillerie en action sur les hauteurs de Dar Mahrez.



Phot. de M. Hubert-Jacques, communiquée par l'Illustration.

Tirailleurs du 4<sup>e</sup> régiment sur une terrasse du quartier des légations.

entièrement rétabli le 19 avril. Les premiers éléments que le général Moinier a prélevés sur les disponibilités de Meknès et de Souk el Arba, dès le 17 avril, commencent d'ailleurs à arriver. Le commandant en chef atteint lui-même Fès le 21. Disposant à cette date de 23 compagnies, 3 escadrons, 2 batteries 1/2, il fait occuper la ville en forces, sous la protection de l'artillerie établie au Dar Mahrez, et envoie des reconnaissances sur les rassemblements qui lui sont signalés autour de Fès et sur Sefrou où la fidélité de la garnison chérifienne paraît douteuse.

### ATTAQUE DE LA VILLE PAR LES TRIBUS

(JOURNÉES DU 25 AU 28 MAI.)

Les déserteurs chérifiens se sont cependant répandus dans les tribus. Ils excitent leur convoitise en leur montrant le butin que le pillage du mellah leur a procuré; ils dévoilent la faiblesse des effectifs français qui ne leur permet pas en effet de se porter au devant des rassemblements toujours signalés sur le Sebou et évalués à 15.000 hommes.

Non inquiétées, les tribus s'organisent, prennent de l'audace et se portent en force sur Fès. Le 25 mai, elles arrivent en vue des remparts et ouvrent le feu à 22 heures.

La ville elle-même est tenue par deux bataillons (Laborderie et Philipot) du 4<sup>e</sup> tirailleurs, les bordjs nord et sud par 4 sections d'infanterie et 2 sections de 75, Dar ben Amar par le dernier bataillon (Fellert) du 4<sup>e</sup> tirailleurs, renforcé d'une compagnie du 1<sup>er</sup> tirailleurs, d'une section de 75 et d'un peloton de spahis.

À Dar Debibagh sont rassemblés deux bataillons de manœuvre (Giralt et Duhalde), un escadron et demi, trois sections d'artillerie, ainsi que la réserve du commandement comprenant 4 compagnies, 1 escadron et 2 sections de 75.

L'attaque se généralise progressivement; dès 23 heures elle intéresse tout le front est et nord-est de Fès ainsi que les hauteurs de Dar ben Amar; elle dure toute la nuit; on se bat au corps à corps dans les tranchées de Dar ben Amar; la caserne de Tamdert est perdue vers minuit; les postes de Bab Sidi bou Jida et de Bab Ghissa résistent.

Au lever du jour, un premier mouvement est entamé par le colonel Mazillier (bataillons Giralt et Duhalde) pour dégager le front est. Le bataillon Giralt, en tête, progresse rapidement et se porte par l'extérieur de l'enceinte sur l'oued Fès, tandis qu'assurant le flanc de celui-ci du côté de la ville, le bataillon Duhalde tente une attaque sur la caserne de Tamedert. Elle échoue, il faut l'intervention de l'artillerie pour obliger les rebelles à l'évacuer et permettre l'occupation de Bab Ftouh vers 5 h. 45. Dès lors, la liaison peut être établie par la cavalerie avec le détachement Fellert qui se trouve finalement dégagé.

Cependant, le poste de Bab Ghissa (un peloton du 4<sup>e</sup> tirailleurs sous les ordres du lieutenant Chardonnet) se trouve en butte au tir convergent des rebelles établis aux Mérinides, d'une part, et à la mosquée voisine de la porte, d'autre part. Un autre détachement de la valeur d'un bataillon est constitué à Dar Debibagh, sous les ordres du commandant Bernier, pour dégager tout le front nord. Protégé par le canon du bordj nord, il se porte rapidement, par l'Aguedal et la kasba des Cherarda, sur les Mérinides et dégage le poste en péril avec l'appui des reconnaissances poussées directement sur la mosquée par les troupes établies à l'intérieur de la ville. Les deux sections du 4<sup>e</sup> tirailleurs ont perdu 17 tués et 25 blessés dont leur chef, qui ne survivra que quelques jours à ses blessures. La lutte a été sévère : à la porte morts et blessés, entassés pêle-mêle, servaient de rempart aux survivants.

A la suite de ces actions, l'adversaire se retire à 10 kilomètres de la ville. Il a été très éprouvé sans doute, mais il faut s'attendre à de nouvelles attaques.

Telle est la situation angoissante que le général Lyautey trouve à son arrivée dans Fès. D'accord avec le général Moinier et après une reconnaissance au Dar ben Amar effectuée le 26 même à 16 heures, tous les efforts sont reportés à l'intérieur de l'enceinte où il s'agit de réparer les brèches et de renforcer les troupes qui tiennent les remparts sur un périmètre de 10 kilomètres. Dans ce but, le détachement Fellert et le détachement Mazillier sont repliés sur Dar Debibagh, afin de fournir les effectifs nécessaires à la défense immédiate de Fès. La ville est divisée en secteurs (Fès el Bali et Fès Djedid), eux-mêmes en sous-secteurs, dotés chacun de ses réserves propres; une réserve générale est établie à Bab Seba.

La nuit du 26 et la journée du 27 sont employées à ces mouvements. Le 28, une reconnaissance de 6 compagnies, 1 escadron et demi et 3 sections d'artillerie est envoyée sur le front nord. Elle évente à

14 heures des colonnes importantes descendant du Zalagh et marchant sur la ville.

Bientôt, l'attaque adverse débouche en masses profondes que le feu de l'artillerie ne parvient pas à arrêter. Elle est poussée à fond, franchit en certains points les murs de l'enceinte, arrive même aux abords de la maison indigène (Dar Menebbi) où le général Lyautey a établi son poste de commandement.

Les réserves de secteur interviennent, les derniers renforts sont appelés de Dar Debibagh. On peut tout craindre pour la nuit qui vient lorsque, vers 20 heures, un calme impressionnant succède au tumulte de la journée; à 22 heures, la fusillade cesse complètement. Démoralisé par la résistance vigoureuse qu'il a rencontrée et par les pertes qu'il a subies, l'adversaire, profitant de l'obscurité, abandonne la lutte. Le 29 au matin, un détachement de sortie constitué dans la nuit même rend compte que les abords de la ville sont entièrement évacués. Le contact est repris le 1<sup>er</sup> juin par le colonel Gouraud qui surprend le camp des rebelles et les disperse après le combat d'Hadjra el Kohila.

#### MAINTIEN DE LA SÉCURITÉ A FÈS ET SUR LA LIGNE D'ÉTAPES.

Si brillant qu'il ait été, ce succès n'avait pu dégager que les abords immédiats de la ville. Aussi, le général Lyautey décide-t-il « d'élargir la zone de respiration de Fès ».

A l'est, de nombreuses colonnes de sortie parcourent la rive droite du Sebou et la vallée de l'Innaouen, poussant jusqu'à l'oued Lebene, où elles réduisent peu à peu les Hayaina rebelles.

Au nord, surgit un nouvel agitateur qui se fait passer pour le rogui Bou Amara et dont le repaire est à Moulay Bouchta. Une colonne légère est formée. Placée sous les ordres du général Gouraud, elle surprend le 6 juillet, après une marche de nuit, le camp ennemi (2.000 fantassins, 200 cavaliers), et le prend d'assaut après un combat d'une heure et demie.

Fin août, le bloc constitué par les tribus hostiles de l'est et du nord est en partie désagrégé; la sécurité est complète dans un rayon de 50 kilomètres autour de Fès.

Au sud, fanatisées, les populations Aït Youssi et Aït Seghrouchen se groupent autour de Sidi Raho qui menace le poste de Sefrou, senti-

nelle perdue au milieu de groupements hostiles. Plusieurs sorties de dégagement sont effectuées en juillet par le poste lui-même, tandis que des colonnes venues de Fès à son secours assurent en même temps la tranquillité de la plaine du Saïs. Mais l'influence de Sidi Raho ne permet pas d'étendre celle de la France au delà de Sefrou.

Quoiqu'il en soit, en fin 1912, Fès se trouve à l'abri de toute insulte immédiate et dispose sur toute sa périphérie d'une zone de sécurité assez étendue; dix bataillons occupent la ville en permanence, prêts à une intervention rapide.

La ligne d'étapes qui, par Meknès, relie la capitale à Rabat est aussi fortement tenue.

Pendant le premier trimestre, en effet, le commandement a pris le soin de «nettoyer» la région du Tafoudeït en établissant un poste en plein centre du plateau, à M'Rassel, le 3 avril, de dégager de même la région de Maaziz (combat de Toudjine, le 2 mai) et celle du camp Marchand (combat de Tsili, 17 juillet). Un calme relatif a pu renaître ainsi chez les Zemmour et les Zaër.

Au sud de Meknès par contre, ni la colonne du général Dalbiez en janvier, ni l'établissement des postes d'Agouraï et d'El Hajeb n'ont suffi à contenir les populations berbères, habituées à vivre du pillage périodique de la plaine. Elles sont d'ailleurs surexcitées par la révolte de Fès et travaillées sans répit par Sidi Raho. El Hajeb, isolée sur les premières pentes du Moyen Atlas, se trouve plus directement menacée. De nombreuses colonnes sont ainsi astreintes à battre l'estrade entre Sefrou et Agouraï pendant tout l'été. Elles créent un peu de sécurité, mais sont impuissantes à asseoir l'influence française.

Les tribus de la montagne demeurent partout farouchement hostiles.

## L'OCCUPATION DE MARRAKECH PAR LA COLONNE MANGIN

(7 SEPTEMBRE 1912)<sup>1</sup>.

Une répercussion plus grave des événements de Fès est à craindre cependant, du fait de l'abdication de Moulay Hafid qui abandonne le pouvoir, le 12 août, à son frère Moulay Youssef.

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 1.



Phot. de M. Chevalier, communiquée par l'illustration.

MOULAY YOUSSEF, sultan du Maroc le 12 août 1912.  
Le général GOURAUD.  
M. MERCIER, vice-consul de France.



Phot. de M. Legey, communiquée par l'illustration.

EL HADJ THAMI GLAOUI.  
Pacha de Marrakech qui a délivré les Français prisonniers d'El Hiba.  
M. MAIGRET, consul de France.

Dès qu'elle est connue, un mouvement mahdiste se dessine dans le sud et soulève les foules. El Hiba, profitant de cette crise religieuse et politique ainsi que de la situation créée à Marrakech par la rivalité des Glaoui et des M'Tougui, se pose prétendant dans le Sous : il est le sultan libérateur.

Fils du marabout Ma el Aïnin qui avait dû être chassé de la Mauritanie puis combattu en 1910 au Tadla, il jouit comme son père, dont il a recueilli la « baraka », d'un prestige réel. Par l'apparat et les exactions des « hommes bleus » au visage voilé dont il a formé sa garde du corps, El Hiba terrorise les tribus; en revanche, il fait miroiter à leurs yeux la perspective d'un pillage de Marrakech et l'annonce aussi facile que l'a été celui de Fès. Grâce aux appuis qu'il a su trouver dans l'entourage du M'Tougui, il entre lui-même à Marrakech le 15 août et se fait proclamer sultan. Certains quartiers de la ville sont mis aussitôt au pillage; le consul de France, le commandant Verlet-Hanus et six autres Français sont faits prisonniers.

L'émotion est considérable. Elle gagne, par les Rehamna, les Doukkala, menaçant de s'étendre à la Chaouïa; elle arrive à porter le trouble jusque dans le Tadla.

Une colonne est formée sous les ordres du colonel Mangin et placée à Mechra ben Abbou sur l'Oum er Rbia, avec la mission de tranquilliser les populations soumises; elle doit se mettre en même temps en relations avec les éléments susceptibles de l'appuyer dans la région de Marrakech, sans s'engager toutefois dans une opération que ne lui permet pas la faiblesse de ses effectifs. Il se confirme d'ailleurs qu'El Hiba règne en maître et traite les Français en captifs. Il faut donc se contenter « de monter la garde et d'empêcher toute tentative vers le nord, vers Mazagan et surtout vers le Tadla ».

Le prétendant n'hésite pas en effet à envoyer des groupements importants en avant de Marrakech. Ils sont battus successivement à Ouham (25 kilomètres à l'ouest de Souk el Arba des Skhour, point avancé que la colonne Mangin a occupé le 22 août) et à Ben Guerir, le 29.

Cette défaite du khalifa d'El Hiba a atteint gravement son prestige; un groupement français de renfort est arrivé d'autre part de Mazagan; des appels enfin sont venus de Marrakech, laissant entendre que l'arrivée des Français est impatientement attendue. Le général Lyautey se rend lui-même sur les lieux, passe en revue les 5.000 hommes du colonel Mangin et donne à ce dernier le 4 septembre l'ordre de marcher sur Marrakech :

« Allez-y carrément, lui dit-il. Je mets en vous toute ma confiance pour sauver nos compatriotes, rendre appui à nos amis, châtier nos ennemis ».

Le 5, la colonne forte de 6 bataillons, 5 sections de mitrailleuses, 3 escadrons, 3 batteries, 1 section du génie, quitte Souk el Arba à 3 heures; elle est organisée en 3 échelons, un d'avant-garde, un de manœuvre, un d'escorte du convoi; ce dernier transporte 15 jours de vivres, 2.500 obus, 500.000 cartouches.

Après une marche rapide, qui reprend dès l'aurore le lendemain, elle se heurte vers 6 heures, au nord des puits de Sidi bou Othman, à une masse de 10.000 cavaliers ou fantassins marchant en ordre sur plusieurs lignes et déployés sur un front de 4 kilomètres environ.

Un carré de 1 kilomètre de côté est formé : l'avant-garde, en tirailleurs, constitue la face avant; le gros la face arrière et des détachements les flancs. L'escorte du convoi étant maintenue en réserve derrière la face avant, le convoi lui-même est rassemblé dans un repli du terrain. La colonne continue ainsi lentement sa marche, l'ordre ayant été donné de n'ouvrir le feu que sur un signal du chef.

La harka ouvre le feu la première à une distance de 1.500 mètres. L'avant-garde lui répond par le tir de ses canons, puis par ses fusils et oblige les fantassins ennemis à marquer un temps d'arrêt. Les cavaliers de la méhalla contournent alors les flancs du dispositif et attaquent l'arrière-garde française, qui est dégagée par l'intervention d'une section d'artillerie prélevée sur l'avant-garde.

La marche se poursuit dès lors par échelons et, vers 8 h. 30, la colonne arrive en vue du camp ennemi sur lequel le colonel Mangin lance aussitôt sa cavalerie. Une charge irrésistible est conduite par le capitaine Picard. Elle tue une centaine d'ennemis, dépasse le camp et n'est arrêtée qu'au pied de la montagne. Un étendard est pris par l'escadron Fortoul; 2 canons, 14 caisses d'obus, des approvisionnements et des bagages de toutes sortes sont abandonnés par la harka.

Vers midi, la colonne entière campe aux puits de Sidi bou Othman. Les pertes totales de cette journée sont de 5 tués, 23 blessés, 46 animaux; celles de l'ennemi sont évaluées par lui-même à 2.000 tués.

Pour profiter de sa victoire, malgré la fatigue des troupes, le colonel Mangin forme une colonne légère (troupes montées et 1 section de 75) qui, sous les ordres du commandant Simon, pousse au plus tôt sur Marrakech.



Phot. communiquée par l'Illustration.

En auto-mitrailleuse à Souk el Arba des Behamna, 5 septembre 1912.  
Le général LYAUTEY, résident général ; le général FRANCHET d'ESPEREY, commandant les troupes d'occupation.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Entrée de la cavalerie dans la palmeraie de Marrakech.

L'oued Tensift est atteint vers 20 heures; le commandant Simon s'y arrête, après avoir été prévenu par un émissaire d'El Hadj Thami Glaoui que tout est concerté pour la délivrance des Français captifs, au moment de son entrée attendue pour le lendemain. Le 7 septembre, les événements se déroulent comme il a été prévu; la colonne Simon s'établit au Dar Maghzen. La colonne principale arrive elle-même dans l'après-midi et s'établit au Guelliz, tandis que le consul de France, tous ses compatriotes délivrés et les notables viennent saluer le colonel Mangin.

La colonne Mangin, menée avec le plus bel esprit offensif, a livré en trois semaines 11 combats et une bataille rangée dans laquelle s'est effondré le prestige d'El Hiba. Du 5 au 6 septembre, ses 5.000 hommes et leur lourd convoi, après avoir parcouru 65 kilomètres en 30 heures, ont battu et dispersé les 10.000 hommes du prétendant. Dans un raid audacieux, le commandant Simon a délivré enfin les Français prisonniers, tandis que l'ensemble de la colonne est venu occuper Marrakech après une nouvelle marche de 30 kilomètres. Ce haut fait d'armes, ainsi que le proclame le général Lyautey dans son ordre du jour du 8 septembre, « marque une étape décisive de la pacification du Maroc ».

#### CONSOLIDATION DE L'AVANCE OBTENUE EN 1912.

La capitale du sud définitivement conquise et El Hiba repoussé à Tarroudant, les troupes concentrées dans la région de Fès et de Marrakech deviennent disponibles pour étendre progressivement l'action militaire chez les Zaër, au Tadla et dans le sud.

Après avoir assuré les communications avec la côte en occupant les ports de Mogador, Safi et Mazagan, le colonel Mangin s'efforce de pacifier toute la région comprise entre l'Oum er Rbia, la côte et l'Atlas; l'Atlas est considéré comme un rempart et un glacis à ne pas dépasser. Profitant du renouveau considérable qu'ont eu les derniers événements, les colonnes de police Mangin, Peltier et Savy parcourent le pays; elles assurent la liaison avec Mogador, où le commandant Massoutier, un moment bloqué par suite de la défection du caïd d'Anflouss, a été délivré le 26 décembre par le général Brulard venu par mer de Casablanca; elles établissent aussi une zone de sécurité à l'est de Marrakech (colonne Mangin à Demnat et à El Kelaa en décembre 1912).

Grâce à la politique de collaboration entamée avec les chefs locaux, l'action du protectorat s'étend d'ailleurs progressivement vers le sud sans que les troupes aient à intervenir : les grands caïds Glaoui, M'Tougui et Goundafi, se mettant eux-mêmes à la tête de leur contingents, franchissent le Grand Atlas, se portent le 24 mai 1913 sur Taroudant et contraignent El Hiba à s'enfuir dans le Sous. Une petite garnison française peut être établie à Agadir.

Chez les Zaër de l'est, qui tentent aussi de profiter du trouble général pour se montrer particulièrement agressifs aux alentours du camp Marchand, le colonel Blondlat livre le combat de Sidi Kacem (14 septembre 1912), fonde les postes de Merzaga, d'où il surveille l'oued Grou, et d'Aïn Zaïliga, où il se relie avec les troupes du Tadla.

Sur ce territoire opérait la colonne Gueydon de Dives. Après le violent combat de Termast (14-16 octobre 1912), le général Franchet d'Esperey, chef des troupes d'occupation, combine l'action de cette colonne avec celle du colonel Blondlat puis, ayant gagné la collaboration influente du marabout de Boujad, il fait occuper Oued Zem et y crée un poste.

En 1913, commence un important travail d'approche qui resserre d'une manière continue l'investissement du massif berbère.

Au Tadla, le colonel Mangin prend le commandement des forces concentrées face aux Aït Roboa qui, appuyés sur les Zaïan et les Aït Seri, persistent dans leur attitude hostile. Il est contraint de livrer des combats incessants autour de Kasba Tadla, de pousser même une pointe sur Beni Mellal, d'affronter enfin la montagne où il livre le violent combat de Ksiba (8 et 9 juin) contre le vieux chef berbère Moha ou Saïd, âme de la résistance des Aït Seri.

Au sud-est de Rabat, le colonel Blondlat, promu général, s'établit sur le plateau à Oulmès et à Christian, relie ces deux postes entre eux à l'oued Zem, et pacifie complètement les Zaër jusque-là irréductibles.

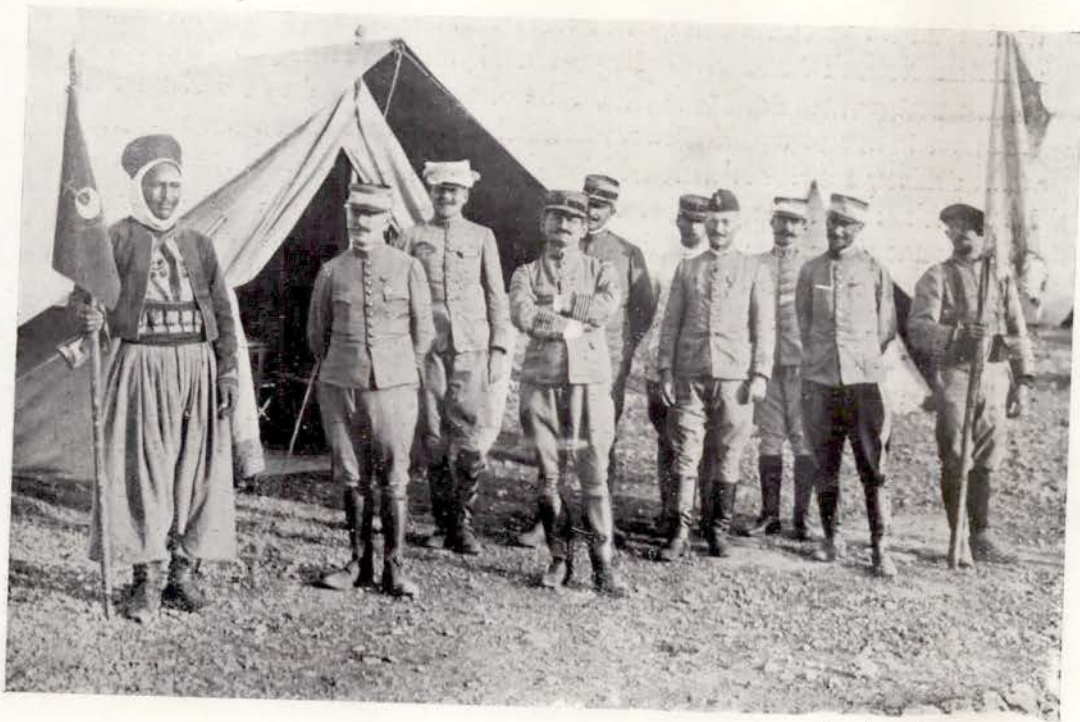
Plus à l'est, le général Henrys entreprend « sa belle campagne des Beni M'Tir », prend pied sur le revers sud du premier étage du plateau à Dar Caïd Ito, fait de ce point le centre d'une action militaire et politique incessante, qui progresse dans les vallées du Tigrigra et de l'oued Beth, assurant ses liaisons avec les postes d'Oulmès, d'Ifrane et d'Annoceur.

De ce dernier point le général Gouraud, qui s'est établi en pleine montagne, développe une action politique continue chez les Aït Seghouchen; il ouvre des relations qui s'étendent jusque vers la Moulouya.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Kasba Tadla en 1912.



Album du capitaine Durosoy.

Le colonel MANGIN au Tadla, décembre 1912.

el Arba de Tissa se trouve arrêtée, fin mars, par les manifestations agressives des Tsoul qui attaquent ses avant-gardes portées à Zrarka. Une sérieuse menace grossit en même temps sur son flanc nord, où le rogui et El Hadjami constituent sur l'Ouergha d'importants rassemblements; il faut les disperser, le 1<sup>er</sup> mai, par le combat de Dar el Hadjami pour assurer l'entière liberté d'action de la colonne chargée d'opérer chez les Tsoul.

Ces résultats acquis, le général Lyautey prend lui-même la direction des opérations. Il fait assurer la surveillance sur l'Ouergha par un poste établi à El Kelaa des Sless (1 bataillon), et du côté des Metalsa, le long de la frontière espagnole, par la constitution à Nekhila d'un groupe d'observation (9 compagnies, 1 section d'artillerie, 1 escadron); puis il fait reprendre le 10 mai l'avance en territoire Tsoul et Branès par le général Gouraud et prescrit au général Baumgarten de se porter sur Taza pour en tenir les débouchés vers l'ouest.

Conformément à ces ordres, le général Gouraud, à la tête de 9 bataillons, 4 escadrons et 4 batteries, débouche de Zrarka en trois colonnes et se porte à l'attaque du massif de Tfazza sur lequel les avions ont reconnu la veille deux camps. La résistance des Tsoul sur la contrepente du massif est soutenue par une attaque de flanc, tentée par les Riata venus à leur secours. Partout l'adversaire est refoulé et le camp est installé sur l'oued Amelil, ainsi qu'il avait été prévu.

En même temps, la prise de Taza est effectuée presque sans coup férir par la colonne Baumgarten, formée de 2 groupes et composée de 7 bataillons, 5 escadrons, 3 batteries. Partant de Msoun, son avant-garde effectue une marche de nuit rapide et surprend complètement l'adversaire. Les deux « musoirs » ne se trouvent donc plus qu'à une forte marche l'un de l'autre.

Le général Gouraud franchit cette étape en livrant le combat de la montagne des Tsoul, le 12 mai. Toujours irréductible, El Hadjami est parvenu en effet à entraîner ses partisans et à regrouper les Tsoul en leur faisant honte de leur retraite de Tfazza. Il s'est établi à 4 kilomètres de l'oued Amelil, sur les crêtes que les troupes françaises attaquent sans hésitation. Deux lignes successives de hauteurs abruptes sont enlevées en un instant. De grosses contre-attaques débouchent de la longue crête de la montagne qui domine tout le terrain, tandis que sur le flanc gauche, les Branès, venus en renfort, gênent la progression. L'assaut est donné sur la crête à midi; il parvient à l'enlever, malgré les difficultés du terrain et la ténacité de l'adversaire, au prix d'un combat acharné.

Cette nouvelle victoire a un énorme retentissement; elle décourage les partisans de la guerre et permet la jonction effective des deux Maroc, le 16 mai 1914, à Meknassa Tahtania. Le 17, le général Lyautey passe à Taza la revue des troupes des deux colonnes.

La jonction est encore purement militaire; la construction d'un «tablier solide» sur le pont qui vient d'être lancé reste à faire. Néanmoins, la réunion à Taza des troupes françaises venues de la Moyenne Moulouya et de Fès a rouvert l'ancienne route impériale, du golfe des Syrtes à l'Atlantique.

### L'occupation du pays zaïan et la prise de Khénifra (juin 1914)<sup>1</sup>.

Déarrassé de la conduite de cette action, le général Lyautey, dont la manœuvre reposait sur l'inertie hypothétique des Beni Ouarain, peut maintenant s'occuper du bloc zaïan, sur qui se porte toute son attention. Ce foyer de dissidence, interceptant la route directe de Marrakech à Fès, avait pour «raison sociale», le vieux chef Moha ou Hammou avec ses fils et ses neveux.

Le travail d'approche entrepris autour de ce bloc, dont Khénifra est le «pôle», a d'ailleurs resserré d'une manière continue l'investissement du massif berbère. Cette œuvre, préparée de longue main, s'est faite sous la direction particulière de chacun des commandants de région. Au moment où le problème devient une question exclusivement zaïan et va aboutir à une action d'ensemble, le résident général décide, suivant la doctrine qu'il a constamment développée et pratiquée, de la confier à une autorité unique chargée de la mener jusqu'au bout et d'assurer après la pénétration politique et militaire, l'organisation et l'administration du pays. Le général Henrys, déjà chargé du cercle des Beni M'Tir, reçoit la disposition du groupe mobile de la région d'Oulmès; le territoire du Tadla est placé sous son commandement, au point de vue politique et emploi des troupes.

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 7.



Phot. L. Sabatier, communiquée par l'Illustration.

Jonction des troupes du Maroc et de l'Algérie à Mknassa Tahtania le 17 mai 1914.  
Le général LYAUTEY entre les généraux GOURAUD et BAUMGARTEN.

Le général Henrys coordonne les actions convergentes de trois colonnes partant simultanément des trois bases d'opérations déjà constituées sur la périphérie du bloc zaïan : à l'ouest, la colonne Garnier-Duplessis (5 bataillons, 2 escadrons, 2 batteries) rassemblée à Graar, à 25 kilomètres à l'est de Boujad; au nord, la colonne Cros (3 bataillons et demi, 2 escadrons et demi, 1 batterie et demie), rassemblée à Fourhal, à 30 kilomètres au sud-ouest d'Oulmès; à l'est, la colonne Claudel (5 bataillons et demi, 3 escadrons, 3 batteries), rassemblée à Lias, à 30 kilomètres au sud-ouest d'Ito; cette dernière, la plus étoffée, doit faciliter le débouché des deux autres.

La marche sur Khénifra est effectuée par les seules coulées permettant de pénétrer dans le massif montagneux. A l'ouest, ce sont des pistes longeant le cours supérieur du Grou et la vallée du Ziar pour gravir le djebel Aârar; à l'est, le défilé de Titaouine qui franchit les montagnes des M'rabtin pour déboucher sur El Bordj dans la vallée de l'Oum er Rbia.

Les 10 et 11 juin, les trois colonnes progressent respectivement, par Sidi Lamine, sur Dechra Sidi Amar; par Matoursguen, sur Ziar; par Titaouine, sur El Bordj. Les deux premières avancent sans incidents. La troisième, après avoir franchi la plaine de M'Rirt, repousse quelques M'Rabtin qui tentent de l'arrêter dans de longs défilés boisés, atteint l'Oum er Rbia, le franchit en aval d'El Bordj; elle s'établit dans la soirée sur les hauteurs de la rive gauche et tient Khénifra sous le canon.

Le 12 juin, le général Henrys porte la colonne Claudel, par la rive gauche de l'Oum er Rbia, au sud de Khénifra, pour y former tête de pont et assurer le débouché des colonnes Cros et Duplessis.

Dès le départ, le combat s'engage et la colonne progresse de crête en crête, refoulant les groupes de Zaïan descendus de la montagne. Elle prend pied à six kilomètres au sud de Khénifra sur une hauteur commandant la vallée d'Adersan, tandis qu'un goum occupe Khénifra qu'il trouve abandonnée.

A neuf heures se produit un premier retour offensif de l'adversaire. L'arrivée de la colonne Cros débouchant de l'Oum er Rbia en amont de Khénifra permet de l'enrayer. Elle appuie le flanc gauche de la colonne Claudel. Une action vigoureusement menée de concert rejette les rebelles vers Adersan.

Cependant, de nombreux ennemis, venus de la région de Ksiba par l'Oum er Rbia, devenaient particulièrement menaçants, lorsque, à onze

heures, ils sont pris de flanc par la colonne Duplessis débouchant de l'Oum er Rbia en aval de Khénifra. Un combat mené par les trois colonnes refoule l'adversaire à 8 kilomètres plus au sud.

Les jours suivants sont employés à l'organisation du camp retranché de Khénifra. Des reconnaissances sont envoyées pour tenter de disperser les dissidents qui restent rassemblés sur les hauteurs dominant la ville au nord-est et assurer la sécurité de la ligne de communications vers Boujad, par la Roche Percée et par Sidi Lamine.

Les trois groupes mobiles sont provisoirement maintenus sur place, afin d'interdire aux Chleuh le passage de l'Oum er Rbia et de surveiller l'Atlas où les dissidents se sont réfugiés, aussi bien en face de Khénifra que de Kasha Tadla.

## CHAPITRE VI.

## LE MAROC PENDANT LA GRANDE GUERRE.

## LES DÉCISIONS PRISES À LA DÉCLARATION DE GUERRE.

De l'avis du résident général, au Maroc, la déclaration de guerre arrivait trois mois trop tard ou trois mois trop tôt.

«Trois mois trop tard, parce qu'avant l'occupation de Taza et de Khénifra, les troupes ne se trouvant aux prises ni avec les Riata, ni avec les Zaïan et les Chleuh, on aurait pu maintenir la situation expectante et l'occupation restreinte de cette époque. Trois mois trop tôt, parce que les résultats décisifs des campagnes si rudement menées par les généraux Gouraud et Henrys et les soumissions n'étaient escomptés que pour le commencement de l'hiver.»

Cependant, à cette heure, le soin d'assurer la défense nationale prime tout.

Le Gouvernement télégraphie au général Lyautey : «Tous vos efforts doivent tendre à ne maintenir au Maroc que le minimum indispensable. Le sort du Maroc se réglera en Lorraine.»

Le but à atteindre étant ainsi fixé, il l'invite, afin de pouvoir assurer l'envoi immédiat en France de tous les contingents métropolitains ou algériens mis à sa disposition<sup>1</sup>, à réduire l'occupation à celle des principaux

---

<sup>1</sup> Les instructions ministérielles prescrivaient l'envoi en France de la totalité des bataillons de chasseurs, zouaves, infanterie coloniale, tirailleurs algériens et tunisiens, ainsi que l'embarquement d'une partie des batteries montées, de 2 régiments de cavalerie, de 3 compagnies de mineurs, d'une compagnie de chemins de fer.

Les troupes d'occupation du Maroc seraient ainsi réduites à la valeur de 28 bataillons de légion, infanterie légère d'Afrique, sénégalais, tirailleurs marocains, goums mixtes, avec la cavalerie, 8 batteries montées, 11 de montagne.

L'envoi au Maroc de bataillons territoriaux venus de France et de bataillons sénégalais venant de Dakar était envisagé, en remplacement des unités expédiées sur le front du nord-est.

ports de la côte et, si possible, à la ligne de communications Khénifra-Meknès-Fès-Oudjda, tous les postes avancés devant être momentanément abandonnés.

Le gouvernement conclut enfin qu'il compte sur le talent du général Lyautey et sur son « patriotisme de Français et de Lorrain pour apporter le plus large concours à la défense de la patrie. »

« Il n'y avait, écrit le résident général, ni doute, ni hésitations possibles, et il ne m'est pas venu un seul instant à l'esprit de songer à marchander un homme, alors qu'il s'agissait du salut de la patrie. »

Mais une « véritable angoisse » l'étreint à la pensée d'avoir à évacuer ses marches et ses postes avancés, en admettant même que l'opération soit possible, alors qu'il est en pleine guerre lui-même sur tout le front, de Kasba Tadla à Taza, en face d'adversaires acharnés, résolu à la lutte et pour qui le moindre recul paraîtrait un aveu d'impuissance.

Convoqués, ses lieutenants confirment entièrement son sentiment. Le meilleur, le seul moyen de donner à la France le plus de troupes possible, c'est non pas de se retirer sur la côte en évacuant l'intérieur, mais, au contraire, d'évacuer la côte, de vider tout l'intérieur en poussant tout ce qui peut rester disponible à l'avant, « pour maintenir intacte l'armature extérieure ».

Cette manœuvre hardie permettra d'atteindre le but fixé par le Gouvernement, et de ne pas perdre le fruit de six années d'efforts. Seule susceptible d'empêcher un soulèvement général, elle facilitera l'envoi en France de toutes les forces disponibles.

Dans ce but, le général Lyautey s'arc-boute sur le front zaïan-berbère (de Khénifra à Tadla), qu'il considère comme la « clef de voûte » de son système et il y maintient 12 bataillons. Il expédie en France 37 bataillons, 6 batteries, 9 escadrons, soit plus qu'il ne lui était demandé. Il laisse 6 bataillons dans la région de Fès pour assurer, dans la mesure possible, la liaison avec Taza garde 1 bataillon au sud de la région de Bou Denib et 7 bataillons (dont 2 territoriaux) dans la région d'Oudjda-Taza. Il constitue ainsi quatre groupes mobiles (du Tadla, des Beni M'Tir, de Fès et de Taza) avec des forces éprouvées.

A l'abri de cette armature, pas un seul homme des troupes régulières n'est conservé ni à la côte, ni dans la Chaouïa, ni dans la vaste zone qui sépare la côte de Marrakech et du Tadla, ni dans la région de Rabat, ni dans le Gharb. Au fur et à mesure de leur arrivée, les bataillons territoriaux envoyés de France sont répartis : quelques compagnies dans les

ports, 2 bataillons à Marrakech, 1 en Chaouïa, 3 dans la région de Rabat, 1 à la garde de la voie ferrée du Gharb, 2 à Meknès et à Fès.

La présence de ces contingents n'est pas d'ailleurs sans influence sur l'esprit des populations. Les Marocains sont ainsi convaincus de la vitalité de la nation protectrice, capable, malgré les servitudes de la guerre européenne, d'envoyer encore des troupes françaises au Maroc. Mais c'est moins par les effectifs que par les forces morales, par l'opportunité et l'habileté des mesures politiques, que le résident général compte se maintenir. Il ne cesse d'employer la main-d'œuvre indigène à l'exécution des travaux publics ou de voie ferrée. « Un chantier vaut un bataillon. » Il fait fonctionner tous les rouages de l'administration, des contrôles civils et des services municipaux comme par le passé. Il impose aux établissements de crédit de rester ouverts pour que la vie économique puisse continuer. Il donne toute son attention à la perception des impôts et à leur gestion qui importe d'autant plus que le Maghzen va se trouver privé notamment de toute recette de douanes.

« Bref, dit le général Lyautey, je me suis appliqué à donner et à faire donner par tous aux Marocains, dès la première heure, l'impression que la guerre ne nous émouvait pas, que nous en attendions l'issue en toute confiance. » Suivant l'expression même du général, il s'agit de *garder le sourire*, pour laisser au peuple marocain cette impression indispensable de sécurité et de confiance.

Mais, après avoir adopté cette attitude, le chef ne peut s'empêcher d'écrire au ministre de la Guerre : « Dans le sentiment qui nous étreint tous, partagés entre l'attente anxieuse de ce qui se passe en Europe et les soucis des graves éventualités qui peuvent surgir d'un jour à l'autre et auxquelles il faut parer sans relâche, l'effort nécessaire pour maintenir l'apparence de la vie habituelle souriante et sereine, c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile et de plus dur. »

Quoi qu'il en fût, sur tous les fronts, la tâche allait être d'autant plus ardue que le Maroc se voyait privé de 40 bataillons, c'est-à-dire de la moitié de ses effectifs, au moment précis où une propagande allemande ouverte cherchait à grouper la dissidence et l'alimentait de ses subsides et de ses armes.

Dès lors, le cordon de postes bordant le pied de l'Atlas et du Rif est menacé à toute heure. Il faut, aux unités détachées dans les ouvrages où elles se trouvent isolées, une extrême énergie pour résister à la fois aux attaques et au « cafard », tandis que les colonnes doivent déployer une

activité incessante pour montrer la force et continuer leur œuvre de pacification.

### LES OPÉRATIONS DU GÉNÉRAL HENRYS

(AOÛT 1914 - MARS 1916)<sup>1</sup>.

Le couloir de Taza n'était pas suffisamment élargi, tant au nord, où il importait de surveiller les Rifains, qu'au sud, où l'attitude des Riata et des Beni Ouarain était toujours expectante. A l'ouest, le Gharb faisait face aux Djebala dont l'hostilité ne semblait pas à craindre tant que la question d'Ouezzan ne serait pas ouverte. De ce côté, le chérif Raïssouli se trouvait partagé entre le souci de plaire à l'Allemagne et celui de travailler pour le compte de l'Espagne qui utilisait ses services, en vue d'asseoir son influence dans la région de Ceuta, Tétouan, Larache et d'El Ksar.

Par contre, un agitateur à la solde de l'Allemagne, qui lui fournira abondamment armes, munitions et argent, allait surgir au nord du Rif. Abd el Malek sera un adversaire déclaré et redoutable; aidé par les agents allemands Bartels, puis Kühnel, il exercera sa pression sur les tribus mal soumises de la zone française, qui redoublent déjà leurs attaques contre Taza et contre les postes de l'Innaouen (Koudiat el Biad, Bad Merzouka).

Le front nord, limitrophe de la zone espagnole, laisse entre elle et le Maroc français une région entièrement inoccupée, où les dissidents et leurs chefs ont toute faculté de trouver un refuge et des subsides étrangers.

Au sud de Taza, l'armature est établie au pied du Moyen Atlas d'où elle n'a ni vues, ni rayonnement. Les Zaïan et les Chleuh comprennent des tribus essentiellement hostiles qui ont leurs chefs de guerre. Sous l'autorité de Moha ou Hammou, d'Ali Ammaouch et de Moha ou Saïd, ils livrent, dès le mois d'août, des assauts acharnés contre Khénifra; ils se ruent sur le détachement du commandant Blondiaux

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 7.

(2 bataillons retirés de Khénifra pour être envoyés en France), lui faisant subir des pertes sérieuses (16 tués, 50 blessés); ils multiplient entre Sidi Lamine et Khénifra les agressions contre les convois amenés de Tadla; le colonel Garnier Duplessis doit, le 19 août, se frayer un chemin à la baïonnette, au prix de 33 tués et 111 blessés.

Le bloc zaïan avait été entamé avant que la mobilisation n'ait privé le protectorat d'une partie de ses moyens. L'action politique exercée était particulièrement délicate. Une affaire mal engagée, aboutit le 13 novembre à la destruction de la colonne Laverdure à El Herri, à 13 kilomètres sud de Khénifra : la perte est de 33 officiers, plus de 600 hommes et toute l'artillerie. Tous les fruits d'une action politique patiente sont compromis, la montagne entière se dresse contre la nation protectrice. Il n'y a aucune réserve locale. Le poste de Khénifra immédiatement assiégé, défendu par le commandant Croll, est sur le point de tomber. La crise est la plus grave qu'ait encore subie l'action militaire française au Maroc.

Une riposte immédiate et énergique du général Henrys rétablit localement la situation et arrête les fâcheux effets de l'affaire; mais la garnison de Khénifra restera quatre ans bloquée derrière ses murs, péniblement ravitaillée deux fois par an par le groupe mobile du Tadla, au prix de fatigues considérables et de durs combats.

Devant cette situation d'ensemble, le résident général assure l'unité d'action sur toute la ligne de contact, en confiant au général Henrys le commandement des régions de Fès et de Meknès, puis en lui rattachant le territoire de Taza, le tout formant le *Commandement général du Nord*.

Le rôle du général Henrys est de contenir les tribus rebelles et d'empêcher la propagande allemande, qui s'exerce déjà sur les populations de la région de Taza, d'atteindre par le point faible de son armature les tribus berbères du Moyen Atlas.

Sur le front nord, une première série d'opérations, engagées en janvier 1915 pour donner de l'air à la place de Taza et pacifier les Branès, est arrêtée par les pluies. La soumission de cette tribu, achevée en juin, est sanctionnée par la construction du poste de Bab Morouj.

Cependant, sous la double influence de leurs instincts pillards et des excitations allemandes, les Djebala exercent au printemps une poussée inquiétante sur le Gharb. Un groupe mobile est constitué sur l'Ouergha, à Mechra el Bacha, avec les éléments disponibles de Fès et de Meknès, pour dégager la contrée et délivrer en même temps le camp d'Aïn Defali assiégé. La colonne Simon y parvient en peu de jours du 1<sup>er</sup> au 18 juin.

Tandis que toutes les troupes disponibles se trouvent ainsi employées aux deux extrémités du front, les Djebala, sous la conduite d'un chef énergique, Ali Ben Abdesselam, attaquent au centre, sur le moyen Ouergha et menacent Fès. Les deux groupes en action à chacune des ailes (colonnes Derigoïn et Simon) sont, dès que la situation paraît rétablie, ramenées sur le moyen Ouergha où, le 25 juin, ils dispersent le rassemblement le plus important.

A la suite de ces opérations, une certaine tranquillité règne tout le long du cours de l'Ouergha. L'interdiction de sortie des grains, ordonnée en complément de l'action dans le Gharb, semble amener à Ouezzan un revirement en faveur de la France. Par contre, une grave menace se dessine au nord de Taza, en raison de l'apparition d'Abd el Malek sur cette partie du front. Il y renait un foyer de résistance qui s'étend aux Riata et aux Beni Ouaraïn et remet en question la mainmise sur la vallée de l'Innaouen où doivent passer la grande route et le chemin de fer. Après avoir établi un point d'appui solide dans la partie basse du pays (création du poste de Matmata), le général Henrys déjoue les menées d'Abd el Malek et s'empare de son camp, le 27 janvier 1916, après le combat de Souk el Had.

Sur le front sud, une poussée continue est exercée, durant l'été 1915, sur le Guigou, de façon à dégager la région des pâturages et de la forêt de cèdres (un poste est créé à Almis); en même temps, les troupes du Tadla s'efforcent d'assurer la police de la piste Boujad-Khénifra. Les Zaïan sont momentanément rejetés au delà de l'Oum er Rbia par l'action combinée des groupes mobiles du Tadla et des Beni M'Guild. Mais au début de 1916, Sidi Raho, répondant aux encouragements qu'il reçoit des Allemands, reprend subitement l'offensive, franchit le Guigou et coupe la route entre les postes d'Annoceur et d'Almis. Les tribus zaïan, débordant de leur côté sur la rive droite de l'Oum er Rbia, prennent une attitude franchement offensive; elles menacent Sefrou au moment où le commandement cherche à garder sa liberté d'action pour parer au danger d'Abd el Malek. Le général Henrys, résolu d'en finir d'un seul coup avec Sidi Raho, engage les deux groupes mobiles de Fès et des Beni M'Guild, le 7 janvier 1916, contre les campements du marabout et les disperse. Après cette victoire, le groupe mobile des Beni M'Guild se joint à celui du Tadla afin de refouler, pour la troisième fois, les Zaïan dans leurs montagnes, le 20 janvier.

Par l'action combinée de ses groupes mobiles, par une activité de tous les jours, le général Henrys a pu, durant les dix-huit premiers mois de

guerre, non seulement repousser plusieurs agressions importantes, mais encore assurer la situation générale au Maroc par la consolidation du front nord devant le Rif et du front sud devant l'Atlas.

### LES VUES DU GÉNÉRAL LYAUTEY

#### SUR LA RÉDUCTION DU MOYEN ATLAS (NOVEMBRE 1916)<sup>1</sup>.

Lorsque le général Henrys est rappelé en France au printemps de 1916, pour exercer un commandement sur le front du nord-est, le général Lyautey prend lui-même en mains la direction générale des opérations<sup>2</sup>.

Sauf quelques modifications de détail imposées par les circonstances, il obtient la réalisation, au cours de l'été, du programme qu'il s'était fixé. Il rectifie et consolide les fronts défensifs, tant vers la zone espagnole que sur le versant nord du Moyen Atlas.

Le lieutenant-colonel Charlet assure la couverture du couloir de Taza vers le nord. La couverture de la plaine du Tadla est complétée par l'occupation de Beni Mellal au pied du Moyen Atlas. Le front du Guigou, qui forme la couverture des régions de Fès et de Meknès contre la dissidence du Moyen Atlas, est consolidé de même par la création des postes de Taghzout et d'Aïn Leuh.

A peine terminé, le poste de Taghzout, dont la garnison est composée en partie de territoriaux, est furieusement attaqué par les Aït Youssi, Aït Seghrouchen et insoumis de la montagne. Le poste encerclé, privé d'eau, résiste vaillamment. Son drapeau est criblé de balles<sup>3</sup>. Après une belle défense, Taghzout est enfin dégagé.

Tenant compte du chiffre de ses effectifs et de la situation générale, le commandant en chef diffère jusqu'à la fin de la guerre l'occupation d'Ouezzan, opération qu'il considère, en raison de la présence de Raïssouli et de la proximité de la zone espagnole, comme un véritable « engrenage ».

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 1 et 8.

<sup>2</sup> Pendant son court passage au ministère de la guerre, le général Gouraud le remplacera à la tête des troupes d'occupation du Maroc.

<sup>3</sup> Ce drapeau est actuellement déposé au musée de Batha, à Fès.

Il garde la même attitude expectante en face des Beni Ouarain, ne tenant pas à « déchaîner » une difficile opération de montagne, alors qu'il compte résoudre autrement la question. Il invite enfin le colonel Aubert, commandant la subdivision du Tadla, à éviter de « mettre en branle tous les Chleuh », car la situation actuelle de la zone insoumise lui dicte, non pas une attaque directe de ce front du massif dissident, mais une manœuvre d'enveloppement par les deux ailes.

De Sidi Ali bou Brahim, au sud-ouest, jusqu'à Taza, au nord-est, la zone de la grande dissidence s'appuie en effet sur l'Atlas. Bien que continue, elle n'apparaît pas de résistance égale; elle se divise en deux groupements principaux : l'un, au nord-est, les Beni Ouarain et les Riata, l'autre au sud-ouest, comprenant les Chleuh de Moha ou Saïd et les Zaïan, étayés en arrière par Ali Amahouch. Ces deux masses sont en liaison l'une avec l'autre par l'intermédiaire des Chleuh de Sidi Raho; mais ce trait d'union est relativement mince et fragile, tant par le caractère du chef que par la nature du terrain : cette partie du Moyen Atlas est, en effet, celle où s'ouvrent les débouchés les plus faciles sur la Moulouya.

Le résident général a comparé la zone de grande dissidence berbère du Moyen Atlas à une besace dont le centre est la partie faible. Sur le front nord de cette zone, une ligne de postes investit déjà les confins ouest du pays des Riata et des Beni Ouarain, bordé à l'est, par la dépression de la Moulouya. Au sud, les vallées de la Moulouya et de l'Oued el Abid, qui se rejoignent au seuil d'Arbala ouvrent un vaste couloir continu cernant les contreforts sud du massif.

Le général Lyautey déduit de cette image la manœuvre à faire. Pour réduire la dissidence berbère centrale du Maroc, il faut :

1° Se garder de l'aborder de front dans son massif montagneux, mais se contenter de l'y maintenir et de l'y fixer; 2° la manœuvrer et la déborder par ses deux ailes, suivant le couloir formé par les deux allées adossées; 3° la crever au milieu dans la partie faible de la besace.

La dissidence sera alors séparée en deux îlots et ses jours seront comptés, soit qu'on laisse les Beni Ouarain et les Riata « cuire dans leur jus », soit que le groupe zaïan se maintienne perché sur les crêtes des montagnes « comme sur une lame de rasoir ».

« Cette manœuvre, écrit le général Lyautey, le 29 novembre 1916, je la prépare et la poursuis depuis deux ans sans m'en laisser détourner un

instant et toutes les actions particulières concourent à acheminer vers sa réalisation ».

Il en est bien ainsi. Au Tadla, l'action entamée par le colonel Aubert prépare l'assainissement de la communication avec Khénifra et l'installation d'un poste à Rhorm el Alem; le général Cherrier, commandant la région de Fès, consolide sa position dans cette région; le colonel Poeymirau, commandant la subdivision de Meknès, pousse trois fois au sud du lac Aguelman Sidi Ali jusqu'aux débouchés de l'Atlas sur le versant de la Moulouya. Sur le revers sud de l'Atlas, le lieutenant-colonel Doury, commandant le territoire de Bou Denib, avance à la rencontre de Poeymirau. Enfin, à l'extrémité sud-ouest du Moyen Atlas, le général de Lamothe, commandant la subdivision de Marrakech, après s'être porté en 1915 sur Tanant, progresse dans le couloir qui longe le pied sud du Moyen Atlas et crée le poste d'Azilal.

Une imprudence locale vient tout compromettre. Un détachement, escortant un convoi et mal gardé, se laisse surprendre, le 4 mars 1916, dans les gorges de Kadoussa, entre Gourrama et Tazzoughert et perd 74 hommes et 3 officiers. L'incendie s'allume dans le sud pour longtemps.

Le lieutenant-colonel Doury, formant rapidement un groupe mobile de 4 bataillons, en partie fournis par l'Algérie, établit un barrage vers le nord en créant les postes de Beni Tadjit et de Rich. Il taille en pièces les harkas accourues du Tafilalet le 9 juillet à Meski sur le Ziz, le 16 novembre à El Maadid, à l'entrée de la palmeraie d'Erfoud, et assure ainsi ses arrières.

Outre des colonnes de police, destinées à raffermir l'autorité du Protectorat, malgré les mehalla d'Abd el Malek ou les groupes hostiles du Moyen Atlas, le programme d'ensemble pour 1917 prévoit la préparation active d'opérations importantes :

1° Bond du groupe mobile de Taza sur Tissaf, et achèvement de l'organisation de la ligne d'étapes Debdou, El Ateuf, Tissaf.

2° Marche vers la haute vallée de la Moulouya des troupes de Bou Denib, qui s'efforceront de ne point s'engager vers le Tafilalet.

3° Création à Bekrit, par le groupe mobile de Meknès, d'un poste à l'ouest, couvrant la route de la Moulouya contre les Zaïan, tandis que le groupe mobile de Fès créera le poste de Tazouta, dans la boucle du Guigou.

4° Fixation des Berbères sur les fronts de Beni Mellal-Khénifra, par

les forces du Tadla qui coopèrent ainsi à l'action des troupes de la région de Marrakech.

5° Dans cette dernière, en mai, au moment où la région de Meknès opérera vers Bekrit, reprise de la progression par le couloir de l'Oued el Abid, momentanément suspendue en raison d'opérations nécessaires vers Tiznit<sup>1</sup>.

Aucune date ne peut être fixée pour l'exécution de la manœuvre elle-même, car des circonstances locales ou extérieures peuvent l'influencer et des événements imprévus sont susceptibles de la contrarier.

#### LA JONCTION DES GROUPES MOBILES DE MEKNÈS ET DE BOU DENIB (JUN 1917)<sup>2</sup>. L'OUVERTURE DE L'ANCIEN TRIK EL SOLTAN.

Dès le mois de mai, la création des postes de Bekrit et de Tazouta est réalisée.

Ses deux flancs ainsi protégés, le général Poeymirau franchit au début de juin les derniers contreforts boisés du Moyen Atlas au col de Taghzeft. Il débouche dans la vallée de la Moulouya à Tamayoust, vient camper à Itzer, d'où il se porte à la rencontre du groupe mobile de Bou Denib, commandé par le lieutenant-colonel Doury.

Ce dernier, passant par Rich, a traversé la chaîne du Haut Atlas au col de Tizi N'Telremt. La jonction est établie sur la Moulouya au gué d'As-saka N'Idjdi, le 6 juin.

Pendant ce temps, le groupe mobile d'Oudjda, sous le commandement du colonel Maurial, avait atteint, par Tissaf, la moyenne Moulouya.

Ces opérations ont été exécutées sans rencontrer la moindre résistance ; le fait est dû à une préparation politique conduite sous la haute direction du général Gouraud, nommé en décembre 1916 résident général, en remplacement du général Lyautey appelé aux fonctions de ministre de la Guerre. Les troupes et leurs chefs reçoivent les félicitations du Gou-

---

<sup>1</sup> Cf. p. 86.

<sup>2</sup> Voir croquis n° 8.

vernement. Le général Lyautey estime lui-même que ce résultat, obtenu sans tirer un coup de fusil, doit être considéré comme le plus important réalisé dans l'occupation du Maroc depuis la jonction de Taza.

Le bassin de la Moulouya va être ouvert à la vie économique du Maroc. Une première transversale est établie à travers le bloc insoumis : c'est une base, encore intermittente, pour préparer l'encerclement des Beni Ouarain et des Zaïan.

Lorsque le général Lyautey reprend ses fonctions de résident général, deux objectifs militaires s'imposent :

1° Maintenir ouverte la communication Meknès-Bou Denib, ce qui nécessite le renforcement des effectifs de la colonne Doury.

2° Porter un coup sérieux à Abd el Malek, avant que ses menaces ne deviennent inquiétantes pour le couloir de Taza.

Pour atteindre le premier objectif, il fait jalonner la Moulouya par le poste d'Outat el Hadj, en avant de Tissaf, et celui d'Itzer, grand marché situé au carrefour des routes de la vallée supérieure. Il porte toute son attention sur la construction de la route de Meknès à Bou Denib, d'un tiers plus courte que celle de Bou Denib à Oran. Il fait explorer la Moulouya entre Outat el Hadj et Guercif par le colonel Maurial et parcourir les 90 kilomètres qui séparent Kasba el Maghzen d'Outat el Hadj par les groupes mobiles de Bou Denib et d'Oudjda, qui se rencontrent le 10 juillet à Missour.

Cette occupation de la vallée de la Moulouya, si importante au triple point de vue politique, militaire et économique, doit conserver plus que jamais un caractère de pénétration pacifique, car il est essentiel d'éviter tout accrochage, les possibilités et les effectifs étant de plus en plus restreints. « Les postes, écrit le général Lyautey, ne sont que de simples points d'appui à l'abri desquels les populations, prenant l'habitude de se protéger elles-mêmes, fourniront une ligne de couverture solide et continue contre leurs turbulents voisins de l'ouest », les Beni Ouarain.

Cette tribu, dont Abd el Malek s'efforce de coordonner les efforts avec les siens, constitue d'ailleurs une menace plus inquiétante encore pour le sud de Taza.

Le deuxième objectif du général Lyautey est de conjurer ce danger. Il faut une activité incessante pour empêcher la rébellion de s'étendre dans cette région. A peine les groupes mobiles de Fès et de Meknès sont-ils engagés dans une opération de police sur le Guigou, que la situation

ans la région de Taza exige brusquement la concentration de toutes les forces disponibles sur le front nord.

Les opérations sur le Guigou sont aussitôt interrompues. Le décrochage du groupe mobile de Fès le 9 juillet à Skoura, se fait dans des conditions très pénibles. Le combat est des plus durs : les troupes comptent 74 tués et 80 blessés.

Les postes du front nord sont poussés à Msila en juillet, à Belkacem en septembre, pour étayer les tribus soumises; des ouvrages sont établis sur l'Innaouen à Koreat et à Touahar, pour protéger la voie ferrée. Ces mesures de sécurité sont complétées, enfin, par des opérations de police : en septembre, le colonel Aubert dégage les travaux du chemin de fer et de la route Fès-Taza; en novembre, il installe les postes de Toumzit et Bou Guerba, en plein massif Riata, sur la crête qui domine Taza à trois kilomètres, et assure ainsi la possession des sources qui alimentaient autrefois la ville et ses jardins.

D'ailleurs, par suite des dissentiments survenus entre Abd el Malek et son tuteur germanique Bartels, la situation personnelle du chérif apparaît peu brillante à la fin de l'année 1917 et l'activité de ses partisans diminue sur le front nord.

#### SITUATION GÉNÉRALE DU MAROC À LA FIN DE LA GUERRE.

Le 11 octobre 1917, le résident général consacre la soudure des deux Maroc oriental et occidental, en passant au gué de Trik el Bab la revue des groupes mobiles Poeymirau et Doury, réunis à nouveau sur la Moulouya. Le poste de Midelt est créé; tout le parcours de la piste entre Meknès et Bou Denib est rendu carrossable; enfin le travail politique accompli au Tafilalet permet d'installer une mission à Thigmart, à côté du khalifa du sultan.

Ces résultats permettent au général Lyautey de penser que la haute Moulouya pourra désormais être « le centre de gravité » de son action ultérieure. Certes, la liaison avec le centre du Maroc reste encore précaire, en raison de l'espacement des postes et des difficultés rencontrées pour franchir l'Atlas; mais l'ouverture de la voie de pénétration Meknès-Bou Denib brise du moins les espoirs allemands de coordonner les efforts des dissidents de l'Atlas avec ceux d'Abd el Malek ou d'El Hiba. Il im-

porte donc, en premier lieu, de consolider la possession de l'axe tracé à travers l'Atlas, qui permettra à la fois de contenir le prétendant El Hiba et de faire échec à Abd el Malek.

Dans cette dernière année de la guerre, l'activité des agents de l'Allemagne est en pleine recrudescence<sup>1</sup> : elle s'exerce toujours au sud de Marrakech et au nord de la trouée de Taza, gagne même le Gharb, où elle acquiert une influence grandissante chez Raïssouli, dont l'Espagne semble de plus en plus se séparer et dont le fils est le protégé du consul d'Allemagne à Tétouan. Les prélèvements d'unités au profit du front français entraînent une réduction importante d'effectifs et l'affaiblissement des cadres<sup>2</sup> : les forces mobiles ne peuvent plus être définitivement attribuées à chaque subdivision, mais elles constituent une unique réserve de manœuvre disponible pour l'ensemble du Maroc. Le commandement se réserve d'en jouer en pesant la gravité des risques.

A l'heure où sur le front de France la dernière phase de la lutte est engagée, le général Lyautey cherche surtout à déterminer l'influence que les événements d'Europe peuvent avoir sur la situation générale au Maroc. Sa directive du 22 octobre 1918 est particulièrement significative à cet égard ; elle exploite les succès de l'armée française pour tenter « de résoudre, sans efforts et sans pertes, bien des questions où il est dès lors inutile d'user des hommes et des moyens dont nous sommes si démunis ».

### La région de Marrakech.

La politique d'économies acquiert son plein rendement dans le sud où, depuis l'intervention du colonel Mangin en 1912, les grands caïds mènent pour la France la lutte contre El Hiba que soutient l'or allemand.

<sup>1</sup> Un fait prouve indiscutablement la connivence d'Abd el Malek avec l'ennemi : le service de renseignements du Maroc apprend, par une correspondance destinée à l'agitateur et interceptée, qu'une attaque de grande envergure doit se produire sur le front français le 29 mai 1918. Le général Lyautey en informe aussitôt le Gouvernement.

<sup>2</sup> Le 1<sup>er</sup> avril 1919, le Maroc disposait au total de : 34 bataillons, dont 11 européens ; 29 escadrons, tous algériens ou tunisiens ; 20 batteries (8 de 75, 12 de 65) ; 9 compagnies du génie ; 11 escadrilles et 6 compagnies de train ; soit environ, 2.000 officiers et 75.000 hommes, dont 20.000 européens.

A cette date, les troupes marocaines comprennent 5 bataillons de tirailleurs, 5 escadrons de spahis, 5 sections d'artillerie.

A la mobilisation de 1914, le résident général ne dispose, dans le sud, que de 20 compagnies réparties à Marrakech, Agadir et Mogador; mais sur les deux versants de l'Atlas, l'appui des sept grands chefs lui est acquis.

Ces «seigneurs de l'Atlas» sont, sur le versant nord : El Hadj Thami Glaoui, pacha de Marrakech, son frère Madani Glaoui, l'ancien grand vizir de Moulay Hafid, dont le fils sera tué au service de la France, le caïd Goundafi et le caïd M'Tougui qui commandent respectivement à l'est, au sud et au sud-ouest de Marrakech. Au delà de l'Atlas, ce sont les pachas de Taroudant et de Tiznit et le chérif du Tazeroualt, qui occupent les marches avancées du Sous, en contact avec l'agitateur El Hiba. Celui-ci se pose à nouveau en prétendant dès septembre 1914. Mais grâce à l'action du pacha de Taroudant, Haïda ou Mouis, ainsi qu'à l'intervention opportune des croiseurs français sur la côte du Sous, la région est dégagée et l'insurrection momentanément réduite en février 1915.

L'Allemagne poursuit cependant son action politique et tente même, en novembre 1916, un débarquement d'armes à l'embouchure du Draa (consul Probster). Gênée par les difficultés du passage de la barre, l'expédition échoue, par suite de la surveillance des chalutiers qui obligent le sous-marin ennemi U. C. 20 à se réfugier dans l'abri de Cattaro.

Cette action donnait trop d'espoir au prétendant et à ses partisans pour qu'elle pût être laissée sans réplique. Malheureusement, la harka de Haïda ou Mouis se heurte le 7 janvier 1917 à El Hiba et subit un gros échec; son chef est tué. Ses partisans se réfugient à Tiznit, tandis que les sous-marins allemands croisent devant la côte atlantique, cherchant l'occasion favorable de débarquer armes et munitions. Il devient urgent de frapper à coup sûr et vigoureusement.

Le général de Lamothe n'hésite pas à faire appel au concours des grands caïds du sud qui lui fournissent un appoint de 1.500 cavaliers et 4.000 fantassins. A la tête d'une colonne mobile forte de 4 bataillons, 3 batteries de montagne, 3 escadrons, 10 sections de mitrailleuses, il passe l'Atlas, gagne avec l'ensemble de ses forces la plaine du Sous et atteint Tiznit le 16 mars. De là, il se porte au devant des 5 à 6.000 partisans d'El Hiba qui l'attendent à Ouïjjane dans des tranchées bien aménagées. Après un sérieux bombardement, l'attaque est lancée le 24 mars à minuit. L'ennemi est débusqué des pentes qu'il occupait, ses pertes sont importantes, le prétendant s'enfuit à Kerdous.

Le général de Lamothe juge inutile et même dangereux de l'y poursuivre, alors que les tribus du sud, accourues à l'appel d'El Hiba, restent menaçantes et attendent l'arrivée prochaine d'armes et de munitions allemandes; il rallie Tiznit, y réorganise le commandement de la région, et en donne la direction au caïd Goundafi.

Le 17 avril, la colonne mobile se porte sous Bou Naamane où deux harkas sont signalées; elle leur livre un combat acharné; les partisans d'El Hiba perdent 1.200 tués. Cette chaude affaire clot la campagne. Le 30 mai, le groupe mobile rentre à Marrakech, après être resté 105 jours en opérations à 500 kilomètres de sa base, au delà d'un massif montagneux qu'aucune colonne n'avait encore franchi.

La politique des grands commandements, étape inévitable dans ces immenses régions où, pour l'instant, il est impossible d'intervenir plus directement, se poursuit dans les turbulentes tribus du Sous. Tiznit devient le musoir de la nouvelle estacade appuyée à Agadir et à Taroudant, l'observatoire assurant à la fois des vues sur la côte, les Chleuh et les tribus indociles du Sahara.

A la fin de la guerre, malgré les agissements d'El Hiba et en dépit de la politique allemande, le calme règne dans la région du sud. On y signale toutefois une certaine effervescence causée par les événements du Tafilalet.

### Le Tafilalet.

Dans cette région, les Beraber ont toujours ignoré les lois. Les dissensions continuelles entre tribus les empêchent de faire bloc contre une infiltration prudente; mais une propagande d'excitation, inspirée par Ali Amaouch lui-même, naît au lendemain de la jonction réalisée à travers l'Atlas entre Bou Denib et Meknès.

Après la mort d'Ali Amaouch, en mai 1918, le chérif Si Moha N'Ifrouten, le Semlali, continue cette action de groupement des tribus du Reg ou du Tizimi. En juin, l'officier interprète Oustry est assassiné à Tighmart, en pleine palmeraie. C'est le signal d'un des soulèvements les plus graves qu'on ait eu à réprimer. En juillet, le Tafilalet est menacé par trois groupes hostiles qui se rassemblent : le plus important à Mecissi (à 60 kilomètres à l'ouest du Tafilalet), sous les ordres du chérif Si Moha N'Ifrouten; un autre, aux ordres du marabout d'El Haouari, sur l'oued

Ferkla, à 30 kilomètres au nord-ouest de Mecissi; le troisième au Tazarine, au centre de la tribu des Aït Atta.

Le lieutenant-colonel Doury, malgré un mauvais état sanitaire et l'écrasante chaleur de l'été dans le sud, sait obtenir des efforts extrêmes de ses troupes qui luttent continuellement et sans espoir de relève, faute de disponibilités.

Le 9 août, menacé par la harka du Ferkla, il est attaqué à la corne sud de la palmeraie du Tafilalet par la harka des Aït Atta, que mène le Chérif Si Moha N'Ifrouten. Il inflige à cette dernière des pertes importantes et s'empare de son camp, mais sa propre flanc garde de gauche (15<sup>e</sup> bataillon sénégalais, commandant Pochelu, et compagnie montée de légion Timm) est accrochée et décimée dans la palmeraie.

Le 7 septembre, il livre un nouveau combat à Tighmart. La harka du N'Ifrouten grossit sans cesse.

La situation est grave. La grippe espagnole fait fondre les effectifs, aucune réserve ne permet de combler les vides; rien, à cette époque ne permet de prévoir l'issue prochaine de la guerre, le résident général ne peut compter sur aucun renfort. Il prend la décision de se dégager de l'engrenage. Tighmart est évacuée; la question du Tafilalet sera reprise plus tard. La limite sud de l'occupation est reportée sur le piton d'Erfoud. Le poste dominant la palmeraie, visible de loin, est une preuve manifeste de la volonté de demeurer.

Le territoire de Bou Denib est rattaché à la subdivision de Meknès, mieux placée pour le ravitailler et le soutenir. Le général Poeymirau concentre à Bou Denib toutes les forces disponibles pour une action qui s'impose.

La dissidence gagne en effet. Le Semlali se fait proclamer sultan; son influence gagne le Reteb (Ziz moyen), tous les Ksour du Tizimi lui ouvrent leurs portes. Il tient le Tafilalet. Les postes d'Erfoud et de Ksar es Souk sont assiégés; ceux de la haute Moulouya, Midelt, Itzer, Ksabi sont investis. L'exemple risque de s'étendre au Tadla d'une part, au territoire algérien d'Aïn Sefra d'autre part, sans omettre les Berabers de l'oued Draa.

Le général Lyautey, résident général, commandant en chef, se trouve en présence d'un des problèmes les plus délicats qu'ait posés la pacification du Maroc: problème politique, problème militaire, problème d'état-major même. Il s'agit, n'ayant aucune force importante en réserve, de former, de concentrer et de ravitailler à l'extrémité du Maroc, en hiver,



Cliché du 37<sup>e</sup> R. A. O.

Le Tafilalet

une colonne de toutes armes, dont la ligne de communication emprunte la piste non empierrée de Fès à Taza, la voie de 60 de Taza à Oudjda, celle d'Oudjda à Oran et les 700 kilomètres de voie ferrée algérienne d'un mètre d'Oran à Béchar. Cette dernière ligne, à faible débit, est désorganisée par la guerre; mais les autorités algériennes prêteront leur concours au Maroc dans toute la mesure possible.

Les difficultés de tout ordre surmontées, le général Poeymirau est en mesure d'agir dès le 12 janvier. Il porte son groupe sur le Ziz et enlève le 15 janvier le Ksar de Meski, où il est blessé.

Les harkas sont disloquées à Amelkis le 25, puis le 31; un barrage solide est établi d'Erfoud à Ksar es Souk.

De là, le groupe mobile de Bou Denib (lieutenant-colonel Mayade), assurant la police de la région à l'ouest du Ziz, se porte au devant d'El Hadj Thami, pacha de Marrakech, qui, à la tête de 10.000 partisans, a franchi le col de Telouet pour atteindre le Dadès, puis le Todra: la liaison est établie le 29 janvier.

De son côté, le lieutenant-colonel Huré, commandant le groupe mobile de Fès, parcourt la zone orientale du Haut-Guir et effectue une tournée de police, en février, dans la région de Talsint, au nord de Bou Denib.

Les postes de la haute et de la moyenne Moulouya sont dégagés enfin, au cours de février, par le lieutenant-colonel Théveney, qui débloque successivement Rich, Ksabi, Midelt et Itzer, tandis que le général Aubert, à la tête du groupe mobile de Taza, placé en observation à Outat el Hadj, assure, par l'établissement de postes à Reggou et à Rhorgia, le flanquement de la voie projetée de Guercif à Missour.

En définitive, la protection de la région s'appuie sur la base de la Moulouya; le Haut-Guir est devenu la « plaque tournante » des opérations militaires entre Erfoud, Bou Denib et Kasha el Maghzen.

Il importe de résoudre le problème des communications qui assureront la vie de ce front. La route d'Oran à Colomb Béchar est trop longue et onéreuse; la voie de Meknès par le col de Taghzeft est fermée six mois d'hiver par les neiges; la vallée de la Moulouya, au contraire, paraît susceptible d'assurer un transit facile entre Taza, Fès et le Guir. La prolongation jusqu'à Ksabi de la ligne ferrée amorcée entre Guercif et Outat El Hadj est décidée.

Envisageant enfin la possibilité d'établir un commandement unique à cheval sur l'Algérie et le Maroc, le général Lyautey charge le général

de Lamothe de l'étude de cette question, qui ne pourra être résolue que de longues années plus tard.

### Le Tadla. Les Beni Ouarain. Le front nord.

Sur les autres fronts, en 1919, l'action politique ou militaire obtient des résultats satisfaisants.

Sur le front nord, où l'action des Espagnols entraîne des répercussions parfois inattendues, une forte ligne de points d'appui, surveillant les voies ferrées vers Fès, a été établie sur la rive gauche de l'Ouergha.

Mais un brusque mouvement de xénophobie, encouragé par la démobilisation, soulève la montagne dès les premiers jours d'avril. La situation redevient critique, au moment où le gros des forces n'est pas encore entièrement dégagé des opérations du sud.

A la suite d'une intervention politique, peut-être un peu prématurée, chez les Gueznaïa, le détachement du capitaine Macouillard est surpris le 1<sup>er</sup> avril et en partie massacré. Les survivants, commandés par les lieutenants Salomon et André, s'enferment dans la kasba d'Aïn Médiouna, où ils sont assiégés.

Le lieutenant-colonel Huré accouru, avec un groupe mobile constitué en hâte, délivre le détachement investi, après un combat très dur qui coûte à ses troupes 24 tués et 67 blessés, et plus de 200 tués à l'ennemi. Il dégage ensuite la région.

L'affaire d'Aïn Médiouna avait une signification précise : c'était un premier contact avec les Rifains; il avait été sévère.

En juillet, le général Aubert occupe Hassi Medlam et Hassi Ouenzga, couvre la ligne Taza-Oudjda, entre Msoun et El Aïoun, et pose ainsi les jalons de l'occupation définitive sur la frontière commune avec les Espagnols.

\*  
\*  
\*

Dans l'ensemble, à la fin de la guerre, le calme semble donc revenu aux confins sud du Maroc, où les mouvements d'insubordination ont été tour à tour étouffés, soit dans la région de Marrakech, soit au Tafilalet.

Le front du Tadla reste passif. Les Beni Ouarain sont encerclés dans

les contreforts nord-est du Moyen Atlas. Malgré le « coup de clairon d'Aïn Mediouna », le couloir de Taza se trouve dégagé sur une profondeur de 50 kilomètres au nord.

Le riche région du Gharb, où la colonisation s'installe déjà, a été mise à l'abri des menaces des Djebala, par la constitution d'une armature solide : postes de Mzefroun (1917), Beni Oual et Rmel (1918), préparant l'action ultérieure sur Ouezzan.

A peine établi, le protectorat de la France au Maroc venait de subir pendant quatre ans la plus sévère des crises. Grâce à la clairvoyance et à la fermeté du commandement, à l'inépuisable dévouement des exécutants, il sortait de l'épreuve victorieux et fortifié.

Le général Lyautey, qui supportait depuis six ans l'écrasante charge de résident général et de commandant en chef, avait sauvé le Maroc et maintenu intact le bloc nord-africain français, qui envoyait sur les fronts européens des effectifs sans cesse accrus. Il avait participé largement au succès final et devait trouver une juste récompense à ses éclatants services, trois ans plus tard, le 19 février 1921, dans son élévation à la dignité de Maréchal de France.

## TROISIÈME PARTIE.

### L'ÉTABLISSEMENT DE L'ORDRE (1920-1926).

En jetant le désarroi dans les services et dans les corps, la démobilisation n'avait pas permis aux troupes d'occupation du Maroc d'exploiter la victoire. Le prestige que cet événement mondial aurait dû leur procurer auprès des populations encore insoumises s'était changé en un sentiment de doute à l'égard de la puissance de la France, que matérialisait seul à leurs yeux le nombre de ses bataillons et de ses canons. En outre, la dépréciation toujours plus grande de la monnaie ne pouvait pas être sans influence, auprès d'un peuple particulièrement attentif à tout ce qui relève de la nation protectrice.

Au point où en était arrivée l'occupation, toute avance devait se heurter à la montagne, et y rencontrer des tribus guerrières et indépendantes, même vis-à-vis du Maghzen, luttant sur un terrain où la supériorité de l'armement procure peu d'avantages.

Il ne va pas en résulter un brusque revirement dans les méthodes de la pacification, mais un renouveau de l'action militaire, commandé par la nature du terrain et la qualité de l'adversaire, autant que par le souci d'en finir pour alléger les charges du pays. Au Maroc comme en France, il importe, en effet, de se remettre au travail, afin de réparer les pertes; pour cela, il faut faire régner au plus tôt l'ordre et la sécurité. L'emploi de moyens puissants va donc caractériser cette période.

Le commandement tentera de réaliser en trois années la conquête du « Maroc utile », c'est-à-dire des régions dont la possession est indispensable au développement économique du pays, ce qui exigera la réduction de la Tache de Taza, une frontière naturelle sur le Moyen Atlas, une garde sûre le long du front nord. Ce résultat sera acquis, dans son ensemble, dès 1923.

Cependant, les événements de la zone espagnole, contrarieront de plus en plus les projets et les programmes établis. Il faudra faire face au péril rifain grandissant et employer, pour le dénouement de la crise, des moyens et des effectifs qu'aucune guerre coloniale n'avait encore réclamés.

Occupation du Maroc utile.  
1920-1923.



Phot. de M. Coutanson, communiquée par l'Illustration.

Une vallée de culture des Marmoucha.



Phot. de M. Coutanson, communiquée par l'Illustration.

Les voies de communications: camion de ravitaillement sur la piste du col de Taghzeft.

## CHAPITRE VII.

## L'OCCUPATION DU MAROC UTILE (1920-1924).

## LES DIRECTIVES DU COMMANDEMENT.

Par la victoire des Alliés et les clauses du traité de paix, le Maroc est « dégagé désormais de toute hypothèque »; mais en revanche, la crise qui a suivi la démobilisation en 1919 impose au résident général l'obligation d'économiser à l'extrême ses forces sur les fronts passifs. Comme le front offensif n'est pas réduit, le général Lyautey doit procéder par attaques successives dans le temps et dans l'espace : il dispose en effet d'une masse de manœuvre trop faible pour être divisée et ne lui permettant de frapper fort qu'en un point à la fois.

Le programme de pacification pour l'année 1920 est ainsi dominé par le double souci d'économiser des effectifs réduits au strict minimum et d'être, néanmoins, en mesure d'obtenir à tous moments la décision sur un point déterminé. Le général Lyautey fait donc une distinction entre le front actif, où tout arrêt de la progression risquerait de compromettre la situation générale, et les fronts passifs, où le maintien du *statu quo* ne présente aucun inconvénient sérieux et n'exige qu'un simple renforcement des moyens défensifs existants.

Les fronts passifs sont : d'une part, le front nord qui court le long de la frontière espagnole et de l'Ouergha et, d'autre part, le front sud où des zones d'influence restent attribuées aux grands caïds, les alliés fidèles de la France.

Le front actif est jalonné par les hauteurs du Moyen Atlas qui forme la zone de la grande dissidence. Cette zone ne présente pas d'ailleurs partout le même degré de résistance à la pénétration. On y distingue toujours deux gros foyers de résistance, constitués l'un, au sud-ouest, par les Zaïan-Chleuh, l'autre au nord-est, par les Beni Ouaraïn, tandis que les popu-

lations qui les séparent, et dont le territoire est plus accessible, paraissent d'une combativité moindre.

Les opérations des années précédentes ont déjà pratiqué, dans cette partie de moindre résistance, une brèche étroite par où passe la route de Meknès à Bou Denib et qui coupe en deux la dissidence.

Une manœuvre de débordement par les ailes a été en outre amorcée le long de la Moulouya et de l'Oued el Abid, qui limitent au sud l'ensemble de la zone. Par la Moulouya, elle est déjà assez avancée et l'encercllement des Beni Ouarain théoriquement achevé; par l'Oued el Abid, elle n'est qu'ébauchée.

Le plan d'action adopté pour 1920 consiste à poursuivre l'encercllement des deux îlots Beni Ouarain et Zaïan-Chleuh, et à élargir le couloir Meknès-Bou Denib qui les isole l'un de l'autre.

Ce programme se trouve rempli dans l'ensemble au cours de l'année, tandis que, par la force des circonstances, de passif le front nord est devenu actif. L'occupation d'Ouezzan devenue nécessaire est réalisée, le 15 octobre 1920.

En 1921, le Maroc va disposer d'un effectif moyen de 85.000 hommes, soit d'un total de 53 bataillons d'infanterie, alors que, pendant la guerre, en pleine période de crise, le corps d'occupation avait été réduit à 30 bataillons en moyenne pour tenir l'ensemble du pays. Sur ces 53 bataillons, 32 peuvent être employés dans les opérations actives et, compte tenu de la nécessité de ménager aux troupes un repos nécessaire, une masse de 20 à 22 bataillons pourra être appliquée aux points jugés utiles<sup>1</sup>.

L'idée se fait jour, dès lors, d'un plan général d'action visant à réaliser la pacification du Maroc en trois années, afin d'arriver à la fin de 1923 à une « situation militaire stabilisée » qui permettra l'occupation aux moindres frais et avec des moyens progressivement réduits.

Le résident général considère en effet « comme un devoir de conscience impératif » d'alléger au plus tôt les charges financières du pays.

Dans ses « directives pour 1921 » datées du 31 décembre 1920, le commandant en chef fait ressortir les raisons qui déterminent le choix

---

<sup>1</sup> La région de Taza dispose de 15 bataillons, Fès de 6, Meknès de 12, Bou Denib de 3 et demi, Tadla de 9, Marrakech de 6, Casablanca de 1 et Rabat d'un demi. Chaque région a en moyenne le tiers de ses unités en ligne, les deux autres tiers disponibles.

arrêté par lui des zones d'opérations futures, en vue de se rapprocher dans la plus large mesure du but ainsi fixé. Elles sont de trois ordres différents :

Au point de vue militaire, l'opération doit correspondre à une augmentation de la sécurité générale en même temps qu'à des économies d'effectifs consécutives; au point de vue politique, l'opération doit être «mûre», c'est-à-dire porter sur des tribus déjà travaillées et dont l'organisation est parfaitement connue; au point de vue économique, «il y a évidemment intérêt à occuper le plus tôt possible les régions riches et qui représentent à coup sûr des possibilités au point de vue agricole, industriel ou minier, et à ajourner la pacification des régions désertiques ou déshéritées».

Le front sud de Marrakech ainsi que le front nord du Maroc doivent rester passifs comme en 1920.

Au sujet du premier, le résident général écrit : «Nous ne voulons à aucun prix intervenir directement au sud du Grand Atlas et l'ouverture éventuelle au commerce d'Agadir ne doit nous entraîner dans aucun engrenage... Dans le territoire de Bou Denib notre seul but est le maintien du *statu quo* aux moindres frais».

En ce qui concerne le front nord, il serait désirable, à son sens, que l'occupation récente d'Ouezzan «ne nous occasionne aucun engrenage et que nous nous bornions à consolider nos positions sans être amenés à intervenir militairement chez les tribus du nord de l'Ouergha». Mais, *éventuellement*, une action pourra être déclanchée chez les Beni Zeroual pour garantir les droits du Protectorat sur cette tribu.

En revanche, deux périodes d'opérations sont à envisager sur le front actif : de fin mars à fin juillet et de fin août à fin octobre, avec un temps de repos en août. Elles visent à «effacer de la carte du Maroc les deux grandes taches dissidentes appelées communément *bloc Beni Ouarain*<sup>1</sup> et *bloc Zaïan* ou du moins n'en laisser que des traces faciles à faire disparaître».

En fait, deux «imprévus» surgissent au cours de la campagne 1921 et menacent de peser sérieusement sur les opérations prévues : le retour

---

<sup>1</sup> C'est le contour du noyau insoumis Beni Ouarain, Marmoucha, etc., qui délimite sur la carte des progrès de la pacification, ce que, dans la terminologie même officielle, on appellera désormais au Maroc la «Tache de Taza».

offensif de l'adversaire dans la région d'Ouezzan et les graves événements survenus dans le Rif, où le contre-coup du succès d'Abd el Krim à Anoual est à envisager. Le front d'Ouezzan redevient front actif ; comme corollaire, un déplacement important de forces s'impose, ainsi que le maintien sur le front nord de détachements d'observation prélevés sur les forces du front actif.

Sans se laisser détourner de son programme général de pacification, le commandant en chef obtient l'adhésion du Gouvernement pour faire exercer, en 1922, par des bataillons prélevés sur la division d'Oran, la surveillance complémentaire imposée par les événements de la zone espagnole et du Rif. Il estime qu'il faut décharger la région de Taza du soin de la surveillance de son front nord et de la protection de la voie ferrée d'Algérie, afin qu'elle puisse se consacrer entièrement à ses opérations dans le Moyen Atlas.

Ces dernières sont à exécuter en première urgence. « Ce n'est que plus tard, écrit le maréchal Lyautey le 16 décembre 1921, qu'on réglera la question du front nord en y arrêtant définitivement notre frontière toujours très imprécise » ; il faudra préalablement procéder à une délimitation avec les Espagnols, à moins que, d'ici là, les événements de la zone voisine ne modifient les conditions de la situation. Estimant que la plupart de ces conditions sont extérieures, le résident général décide que, pour le moment, « il n'y a là qu'à voir venir ».

Quant à la région du sud, sa même directive prescrit de « déterminer la formule qui, sans effort militaire, par une utilisation rationnelle et ordonnée des contingents indigènes, par des organisations politiques, nous assurera la maîtrise de l'extrême sud, du Tafilalet au Sous et à Agadir ».

Le Maréchal confirme ses intructions antérieures en les précisant : il discerne dans le Maroc : « d'une part, *celles des zones dissidentes dont la réduction est indispensable* pour le développement économique normal du Maroc et pour sa sécurité », et les englobe dans le terme *le Maroc utile* ; « et d'autre part, *celles des zones dissidentes dont on peut ajourner l'occupation, sinon sine die, du moins à très longue échéance, soit qu'elles soient appelées à se résoudre d'elles-mêmes, soit qu'elles n'aient pas de valeur propre* ».

Son objectif est, en somme, de « limiter l'effort et hâter l'échéance de la réduction des effectifs et, par conséquence, des charges que s'impose la Métropole ».

Dans l'application, le maréchal Lyautey estime que l'occupation du

« Maroc utile » doit se limiter au Moyen Atlas, dont il vise à tenir le versant sud qui regarde la haute Moulouya et l'Oued el Abid. Dans ce but, il envisage la création de deux solides verrous : l'un en amont d'Azerzou, l'autre en amont d'Ouaouizert. Ainsi, le front de protection sud du Maroc central se présentera sous la forme d'une courtine suivant la crête sud du Moyen Atlas, courtine qui sera flanquée de deux bastions, l'un sur la haute Moulouya, l'autre sur l'Oued el Abid.

Le général Daugan, commandant la subdivision de Marrakech, est chargé de réduire la zone Ouaouizert, Ahansal; le général Poeymirau, commandant la subdivision de Meknès, reçoit la mission de soumettre toute la région des Beni M'Guild, Ichkern, Aït Ishak ainsi que la bordure nord de la région Chleuh; le général Aubert, commandant la subdivision de Taza, est chargé de réduire la zone est du Moyen Atlas.

L'avance réalisée à Ouaouizert, à Ksiba et chez les Aït Ishak atteint intégralement les objectifs assignés; par contre, la résistance des Marmoucha et des Aït Youssi retarde la progression du général Aubert et ne lui permet d'obtenir que des résultats incomplets.

Aux yeux du maréchal Lyautey, une opération prime désormais toutes les autres, la réduction définitive de la Tache de Taza. Certes, son attention est toujours attirée sur la situation au nord de l'Ouergha, où les agissements d'Abd el Malek semblent trouver dans le Rif un appui sérieux; une opération militaire sera peut-être nécessaire et, en tout cas, s'il est possible de l'éviter, une grande activité politique est indispensable pour faire reconnaître aux tribus fortement travaillées leur obédience au sultan. « Il nous sera probablement impossible, dit-il, de continuer à rester passifs » devant la situation nouvelle qui apparaît sur les confins de la zone espagnole. Mais il estime que la réduction de la Tache de Taza doit être considérée comme l'objectif essentiel à réaliser en 1923 et qu'il faut y appliquer le maximum de moyens. « L'essentiel, dit-il, est que cette opération soit abordée en première ligne, menée à fond et bien résolue. De cela seul dépendront les disponibilités de moyens et les possibilités de temps qui permettront de faire rendre à la campagne de 1923 le maximum pour réaliser dans les meilleures conditions la *situation de stabilisation* à laquelle elle doit aboutir ».

Le Maroc dispose encore de 51 bataillons, mais le commandement envisage la remise progressive de 12 bataillons, 4 escadrons, 3 batteries, ainsi que de certains éléments (train et services), à la disposition du ministre de la Guerre, alors que l'armée du Rhin est contrainte

d'étendre son occupation à la Ruhr et qu'il faut prévoir l'obligation probable d'avoir à envoyer des renforts importants sur un autre théâtre d'opérations extérieures, le Levant.

Malheureusement, les groupes mobiles de Fès, de Taza et de Meknès, opérant sous la haute direction du général Poeymirau dans une région très difficile, se heurtent à une dissidence toujours plus opiniâtre, tandis que sur le front nord se discernent des indices de plus en plus inquiétants. Cependant, le maréchal Lyautey a différé l'opération éventuelle prévue sur le front de l'Ouergha, pour éviter tout mouvement pouvant gêner les négociations engagées au sujet de Tanger et pour réserver la totalité des moyens nécessaires à l'achèvement de l'opération d'ensemble de la Tache de Taza.

Il estime pourtant que le programme de pacification a été réalisé dans son ensemble, car les limites du « Maroc utile » étant à peu près atteintes, il a pu consentir à une réduction très sérieuse de ses effectifs<sup>1</sup> et procéder enfin, par l'arrêté du 11 décembre 1923, à une nouvelle organisation territoriale plus souple et mieux adaptée à la situation nouvelle, puisqu'elle réduit le nombre des grands commandements.

Il ne s'agit plus d'envisager pour 1924, comme pour les années précédentes, un vaste plan de campagne d'ensemble, mais de déterminer les opérations de police qui s'imposent encore.

La plus urgente est un établissement effectif sur la rive nord de l'Ouergha. Les glacis nord de cette rivière abritent des populations qui ont toujours été troublées quelque peu par les interventions d'Abd el Malek et, depuis qu'un chef rifain est entré en scène, la situation s'aggrave. « Il vise incontestablement, dit le maréchal Lyautey, à les annexer au groupement rifain autonome qu'il constitue... Il n'est donc que temps, ajoute-t-il, et grand temps, d'y prendre pied et de faire rentrer dans l'obédience du sultan une zone riche et fertile et des populations traditionnellement clientes de Fès, si nous ne voulons pas les voir nous échapper et constituer, à très faible distance de Fès, les avancées d'un groupement indépendant dont il est superflu de signaler le péril pour l'avenir ».

---

<sup>1</sup> En dehors des forces employées à l'occupation des différents fronts, les réserves mobiles du commandant en chef sont ramenées à un maximum de 8 ou 9 bataillons.

Les opérations à mener éventuellement dans la Tache de Taza ou contre les enclaves et les saillants qui subsistent sur les autres fronts passent au second plan et peuvent attendre. Ces enclaves doivent rester «chloroformées», sous la condition absolue qu'on ne les «gratte» pas inutilement; ce n'est qu'en fonction des moyens disponibles qu'il conviendra par la suite de les résoudre, une à une.

Ces vues du maréchal Lyautey qui dénonce le péril rifain sont exposées dans les directives générales pour 1924, en date du 4 mars de la même année.

Il y ajoute les considérations suivantes :

«Ce qui domine d'ailleurs toute conception d'opérations en 1924, c'est que la réduction des effectifs, en ne laissant plus qu'une disponibilité de 8 à 9 bataillons, ne nous permet plus d'envisager qu'une seule opération à la fois. C'est pourquoi, à la différence des années précédentes, où l'on pouvait opérer simultanément sur plusieurs théâtres, il est parfaitement superflu d'envisager d'avance telle ou telle opération, avant d'avoir liquidé complètement la première de celles qui s'imposent».

La répartition des troupes est modifiée en conséquence. En dehors des unités affectées à la garde des fronts, il n'y a plus de réserve de région pour la constitution de groupes mobiles particuliers, mais des troupes de réserve générale, dont les éléments se trouvent stationnés pour des nécessités d'installation dans les diverses régions. Elles sont exclusivement aux mains du commandant en chef qui se réserve de les appliquer successivement aux opérations qu'il décide.

Bien qu'il ait été entendu, après accord verbal avec le ministre de la Guerre que, si les forces supplémentaires étaient nécessaires pour une opération donnée, elles seraient temporairement fournies par le XIX<sup>e</sup> corps, la situation du Maroc au point de vue de ses effectifs s'aggrave encore à partir du 25 juillet 1924, par suite de la libération de la classe, du renvoi de bataillons d'Algérie et du départ d'un bataillon marocain pour l'armée du Rhin.

## LE FRONT SUD.

### LA TACHE DE TAZA<sup>1</sup>.

Aussitôt après l'entrée des Français à Fès, la question des Beni Ouarain s'était posée. Ces guerriers auraient, a-t-on dit, fini par entrer eux-mêmes dans la ville s'ils n'y avaient pas été devancés. Leurs menaces contre les abords de la capitale ne se comptaient plus. Lors de la construction de la route de Fès à Taza par la vallée de l'Innaouen, en 1917, la sécurité n'avait pu être obtenue qu'après un refoulement des tribus Ghiata dans leurs repaires montagneux et l'établissement de quelques postes le long de la route même. Ce n'était là que des mesures de sécurité locales. En janvier 1920, les troupes avaient subi un échec sérieux à Bou Knadel, à quelques kilomètres de la route.

Pour ne pas laisser compromettre la communication si importante Maroc-Algérie, le résident général confie au général Aubert, commandant la subdivision de Taza, le soin de régler la question des Beni Ouarain de l'ouest.

A la tête d'un groupement de 10 bataillons (tous indigènes), de 5 escadrons et de 5 batteries, renforcé de 5 chars, de 20 à 25 avions, auquel viennent se joindre 4 à 5 pelotons de goumiers et un contingent de 5 à 600 partisans, le général Aubert reporte, par trois opérations successives, les avant-postes à 20 kilomètres en moyenne au sud de la route, sur la ligne Bou Knadel, El Tnine, Kef el Tebbal, Bab Ahzar. L'adversaire cède après avoir causé aux troupes françaises des pertes s'élevant à 120 tués et 200 blessés.

Le général Aubert occupe Bou Rached le 17 avril, et progresse de Teniet el Hadjel sur Béchiine le 19 juin, resserrant ainsi le blocus

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 9.

des Beni Ouarain de l'est. L'investissement du bloc insoumis, préparé d'autre part par la construction de la voie ferrée stratégique Guercif-Outat el Hadj, devient plus étroit.

La question prend donc plus d'ampleur : s'il s'agit bien toujours d'assurer la protection de la route Fès-Taza, on ne doit plus se borner à la section ouest voisine de Fès, mais envisager une sécurité étendue aussi à la section est, au delà de Taza.

Le maréchal Lyautey, venu sur place étudier les conditions du problème, décide, le 31 décembre 1920, d'en finir avec les Beni Ouarain par une campagne menée à fond sur tout le front.

« C'est évidemment, dit-il, la plus grosse question qui reste à résoudre au Maroc et dont la solution est rendue particulièrement difficile par les difficultés du terrain, un des plus tourmentés du Moyen Atlas, et par les qualités guerrières des populations que nul joug n'a jamais courbées ». Toutefois, on peut espérer que le problème restera circonscrit au massif montagneux limité au sud par les grandes crêtes du Moyen Atlas; il n'y a guère d'ailleurs à craindre de voir toutes les fractions faire bloc, on peut, au contraire, espérer les atteindre et les battre les unes après les autres; enfin, la manœuvre d'encercllement préconisée depuis 1916 reste toujours possible et promet les meilleurs résultats.

Le programme de 1921 envisage cependant la continuation de la progression pied à pied, en prenant pour base la ligne Fès-Taza. Cette attaque frontale, poussée directement du nord au sud, a l'inconvénient de risquer d'être très lente, d'exiger de gros effectifs, d'entraîner une usure importante pour une progression faible; mais elle a l'avantage d'obtenir le résultat inappréciable d'assurer définitivement la sécurité au sud de la voie de communication Fès-Taza.

Pour réaliser un programme aussi chargé, le groupement du général Aubert est porté à 15 bataillons (dont 5 européens), 5 escadrons, 5 batteries, 5 chars, 20 à 25 avions, 6 pelotons de goumiers et un contingent moyen de 600 partisans.

Son idée générale de manœuvre était de constituer deux groupements de combat, l'un dans l'est, l'autre dans l'ouest, assez forts pour pouvoir agir indépendamment en marchant à la rencontre l'un de l'autre par les vallées, opposées par le sommet, des affluents du Melloulou et de l'oued Zloul. Mais il fallut, par la suite, réduire l'effectif de ces deux groupes autonomes, plusieurs bataillons étant de formation récente et

les événements d'Ouezzan obligeant à distraire deux des bataillons que la subdivision de Fès devait fournir.

Les opérations entamées au début d'avril par le groupe mobile de l'est, s'étendent à partir du 20, à l'ouest, en direction des positions de Kesarat Khémis qui sont brillamment enlevées. Le groupe mobile de l'ouest, partant ensuite d'El Menzel, remonte le Zloul par son versant nord; il traverse des contreforts rocheux et des ravins abrupts, marche par bonds d'une dizaine de kilomètres et fait sa jonction, le 9 juin, à Souk el Arba des Beni Bou Zert, avec le groupe mobile de l'est.

Ainsi, les Beni Ouaraïn ont été réduits en moins de trois mois, après onze combats dont quelques uns très durs, à travers un pays de montagnes que beaucoup croyaient impraticables aux troupes régulières. Ces dernières ont perdu au feu 63 tués, dont 2 officiers, et 104 blessés, dont 6 officiers. Elles ont entamé ou même achevé la construction de 32 ouvrages, aménagé 45 kilomètres de pistes carrossables et posé autant de lignes téléphoniques.

La période des opérations terminée, 5 bataillons sur 15 sont immédiatement ramenés à l'arrière. A partir du 1<sup>er</sup> juillet, 7 bataillons sont maintenus sur place et le service organisé de façon que les unités roulent entre elles pour avoir, pendant l'été, une période de service et une période de repos. Une fois les constructions et installations diverses achevées, 4 bataillons seulement sont maintenus pour l'hiver sur le nouveau front organisé.

Ces brillants résultats doivent être exploités et développés en 1922. Les directives générales en date du 14 décembre 1921 prescrivent d'occuper au printemps les territoires situés entre la haute vallée du Guigou au nord-ouest, les contreforts de Bou Iblane à l'est, la vallée de la Moulouya au sud-est, la route impériale d'Aghbalou Larbi à Talialit par le col de Taghzeft à l'ouest. A la progression méthodique abordant le massif du nord au sud, succéderont des mouvements coordonnés et convergents, des effets de masse qui augmenteront la rapidité de l'avance et disloqueront les blocs dissidents.

Deux groupes de manœuvre sont formés :

L'un, sous les ordres directs du général Aubert (10 bataillons, 4 escadrons, 4 batteries de 65, une escadrille, auxquels seront adjoints un goum à cheval et 4 pelotons maghzen), opérera au sud. Il est chargé, en partant de la Moulouya, d'atteindre le front Enjil-Azinous-Almis des Marmoucha, de s'y créer une nouvelle base, prêt à continuer, soit vers le nord



*Phot. communiquée par l'Illustration.*

Jonction des groupes Cambay et du Guiny aux gorges de Recifa,  
le 20 mai 1923.

par la vallée de la Seghrina, soit vers le nord-ouest en direction générale d'Almis du Guigou pour tendre la main au groupe du nord et réduire définitivement les Aït Seghouchen.

L'autre, (6 bataillons, 1 escadron, 3 batteries et demie, 2 escadrilles, auxquels s'ajouteront 3 goums et 4 pelotons maghzen), opérera dans le nord, aux ordres du général Decherf. Il a la mission, en partant de la région de Sefrou-Tazouta, de réduire tout d'abord le pays Beni Alaham, puis, remontant le Guigou, de prendre possession de la région de Skoura et de se tenir prêt, ensuite, à concourir à l'encerclement des Aït Seghouchen avec le groupe de manœuvre du sud.

Les opérations préliminaires sont effectuées sans encombre, au nord et au sud, au début d'avril ; le groupe mobile du général Aubert se porte à 120 kilomètres de sa base de départ et pénètre de 65 kilomètres en pays insoumis ; celui du général Decherf pacifie les Beni Alaham et atteint la Kelaa.

De là, le général Aubert effectue à travers le pays des Aït Youssi la jonction avec le cercle de la Haute Moulouya, tandis que le général Decherf maîtrise le point de Skoura, où les circonstances n'avaient pas permis de rester en juillet 1917 et où l'on n'avait pu retourner depuis.

La jonction des deux groupes mobiles ne peut pourtant pas être réalisée. Au nord, un bataillon de légion subit, le 6 mai, des pertes sensibles au passage du Tizi Adni, col situé à quelques kilomètres au sud du confluent de la Seghrina et du Guigou ; il paraît impossible de s'aventurer dans les gorges et les hautes montagnes à travers lesquelles la Seghrina se creuse un passage.

Au sud, de graves événements arrêtent la manœuvre projetée. Le groupe mobile devait, en partant d'Enjil, descendre la haute Seghrina par la large vallée de Tabainout et d'Issouka, afin de chasser peu à peu les Aït Seghouchen des flancs sud-est du Tichchoukt pour les acculer finalement dans les vallées profondes qui, à l'est d'Issouka conduisent aux hauts plateaux du Meskedal et du Bou Iblane. Mais, le 6 mai, un détachement de travailleurs est surpris sur la piste entre Azinous et Almîs des Marmoucha au pied du Tizi N'Teida ; il éprouve de très lourdes pertes et, le 12, l'opération de repréailles exécutée sur le même point donne lieu à un pénible combat d'arrière-garde.

Cet acharnement de l'adversaire montre qu'il n'est pas prudent d'allonger la ligne d'étapes dans la direction d'Issouka. Les troupes sont d'ailleurs en marche depuis le 3 janvier ; elles ont besoin de repos et ont perdu

au feu 239 tués dont 5 officiers et 264 blessés dont 6 officiers. Il faut tenir compte enfin des difficultés du terrain autant que de la qualité de l'adversaire. Sur la proposition du général Aubert, le maréchal Lyautey décide l'arrêt de ces opérations pour 1922. Elles seront reprises en 1923, avec le maximum de moyens.

Afin d'assurer « de la façon la plus nette » l'unité de commandement, le maréchal Lyautey charge le général Poeymirau de la direction de l'ensemble des opérations et place sous son autorité, au point de vue militaire, les régions de Fès et de Taza.

Un total de 20 bataillons, 7 escadrons, 16 batteries, 6 escadrilles, des goums, des moghazenis et des partisans, est rassemblé par les régions de Meknès, Fès et Taza, aux ordres respectifs du général Théveney, des colonels Cambay et Freydenberg.

Une vue d'ensemble montre que le massif du Tichchoukt est infranchissable, sauf au col de Tigoulmamine qui fait communiquer El Mers et Skourá. L'ancien Trik el Soltan d'Almis de Guigou à Enjil le contourne à l'ouest. L'ancienne piste maghzen de Fès-Tazouta-Almis des Marmoucha le contourne à l'est. Mais les plateaux de la rive droite de la Seghrina ne paraissent praticables en remontant vers le nord que jusqu'à Issouka.

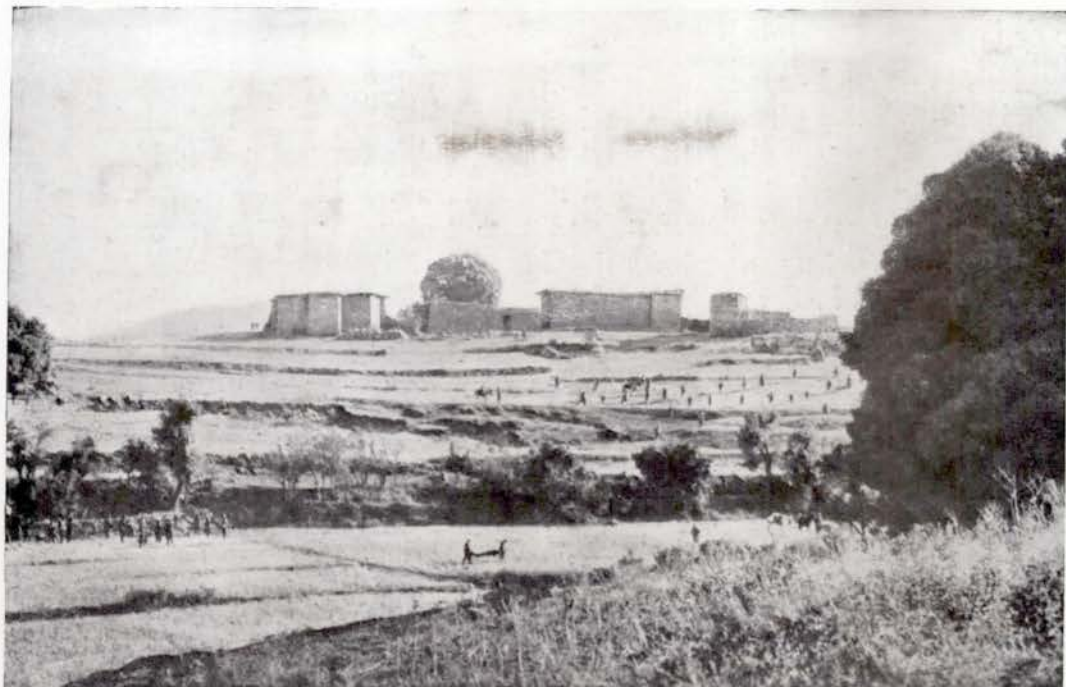
Le général Poeymirau, tenant compte des conditions spéciales créées par le terrain, décide que l'opération sera exécutée en plusieurs phases.

La première consistera à nettoyer le quadrilatère Almis du Guigou-Timhadit-Aghbalou Larbi-Enjil, afin de dégager définitivement la route du col de Taghzeft et d'ouvrir ainsi une nouvelle communication entre Fès et la Moulouya par l'ancien Trik el Soltan.

Concentrés respectivement à Almis du Guigou et dans la région de Souigneur, les groupes Cambay et Théveney effectuent leur liaison vers Recifa-Boulmane le 20 mai, après le combat violent de Bou Arfa, où le groupe du sud perd 38 tués et 89 blessés.

En juin, la deuxième phase de l'offensive doit porter les deux groupes sur les points importants d'Issouka, dans la vallée de la Seghrina, et d'El Mers, centre économique et religieux des Aït Seghouchen, tandis que, intervenant à ce moment, le groupe de Taza abordera lui-même la région de Skoura, afin de retenir ainsi devant lui une partie des contingents dissidents du nord du Tichchoukt.

Après avoir occupé le 9 juin le plateau du Bou Khamouj, où il livre un combat acharné (66 tués, 5 disparus, 159 blessés), le groupe d'opérations du sud occupe El Mers le 24 juin, malgré l'opiniâtreté de la défense et



Phot. communiquée par l'Illustration.

Attaque d'Aït Bazza (plateau d'Imouzzer), juillet 1923.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Le camp du général Poymirau aux cascades après la réunion des colonnes Freydenberg, du Guiny et Cambay.

les nouvelles pertes sévères qu'il subit (61 tués, 151 blessés). Le colonel Freydenberg règle en même temps la question des Idrassen, au nord-est du Tichchoukt et monte, le 26 au matin, à l'assaut du plateau de Tadout qu'il enlève au prix de 33 tués et 102 blessés.

A la fin de juin, la deuxième phase des opérations est terminée. La troisième, qui doit assurer la liaison des forces du nord avec celles du sud, à travers le bled Beni Alaham sur la rive droite de la Seghrina, est préparée dès juillet par l'occupation de la région d'Amam Itilla et du plateau d'Imouzzer.

Cette jonction est réalisée le 17 août, aux environs des kasba des Aït el Mane que dominent les contreforts du djebel Idlan, à la suite d'une série de progressions combinées exécutées par les deux groupes mobiles, malgré la résistance acharnée de l'ennemi et les difficultés du terrain; ces bonds successifs coûtent au groupe du sud 48 tués et 93 blessés, au groupe du nord 19 tués et 110 blessés.

Les résultats acquis sont consolidés par la suite. Le groupement de Taza qui, dans ses opérations préliminaires, a déjà progressé en avril dans la vallée des Beni bou Nsor, puis réduit en mai les fractions insoumises occupant les hautes vallées du nœud de Tankrarant ainsi que l'îlot Beni bou Zert, relie son avance à ces points. En octobre, le groupe du sud assure une liaison effective avec Almis des Marmoucha par le Tizi N' Taïda, puis, entre Almis et Outat el Hadj.

Les opérations de 1923, si elles n'ont pu, faute de temps, régler définitivement la question de la Tache de Taza, en ont du moins puissamment préparé la solution. Par l'importance des effectifs engagés et des moyens mis en œuvre, le nombre de combats livrés, l'effort qu'elles ont demandé aux troupes, dont certaines, comme le groupe mobile de Taza, sont restées en colonne de fin février à fin octobre, elles comptent parmi les plus importantes qui se soient déroulées au Maroc avant les événements de 1925-1926.

En résumé, il ne reste plus désormais en la possession des dissidents de la Tache de Taza que les sommets ou les hautes vallées de la montagne, région couverte de neige pendant la plus grande partie de l'année. Les deux grands groupements Marmoucha et Aït Seghouchen sont séparés et les troupes du Protectorat installées sur l'axe général Fès, Seghrina, Missouri, en plein cœur du massif montagneux.

LE FRONT DU MOYEN ATLAS<sup>1</sup>.

C'est sur le front Tadla-Zaïan qu'est ouverte la série des opérations de 1920 par les troupes de la région de Meknès et du territoire de Tadla.

Par suite de la soumission récente d'Ou el Aidi, neveu et ancien khalifa du vieux caïd Moha ou Hammou, la question zaïan paraît mûre. Elle passe au premier plan, si l'on veut profiter de cette circonstance favorable, mais peut-être fugitive.

Le 16 avril, le groupe mobile de Meknès parti de Mrirt occupe, après un combat où l'artillerie et l'aviation combinent leur action, la position de Taka Ichian, obtenant ainsi des vues sur un très large secteur de l'Oum er Rbia.

Le 2 mai, l'adversaire est surpris par la rapidité des mouvements du groupe mobile de Tadla, qui a pris pour objectif et occupé la zaouïa des Aït Ishak.

Dès lors, Khénifra est définitivement débloquée. L'installation des postes de Taka Ichian, El Bordj et Oued Amassin au nord, de Tadjemout et d'Aït Ishak au sud, assure la mainmise complète sur toutes les fractions transhumant sur la rive droite de l'Oum er Rbia.

Il paraît cependant nécessaire de marquer un temps d'arrêt dans la vallée, afin d'y recueillir les résultats politiques escomptés.

En revanche, la « hernie » de Bekrit, plus à l'est, est particulièrement gênante. Le quadrilatère compris entre Taka Ichian, Aïn Leuh, Timhadit et Bekrit procure un refuge aux dissidents. Il importe de le leur interdire. Le résident général prescrit de réduire cette poche.

Après les combats des 26 et 30 juin 1921 qui permettent de jalonner la ligne d'étapes de Timhadit à Bekrit par la ligne des postes de Tazemaght, Djebel Hayan et Ras Tarcha, le général Poeymirau concentre deux groupes mobiles prélevés sur les subdivisions de Meknès, de Fès et du territoire de Tadla : l'un à Bekrit, aux ordres du général Théveney (8 bataillons, 6 batteries, 3 escadrons, 1 escadrille), l'autre à Taka Ichian

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 10.



Album du lieutenant Brun.

Le général Poeymirau; Hassan et Amaroq,  
fils du Zaïani, qui viennent de faire leur soumission à Khénifra, le 14 juin 1920.

(6 bataillons, 4 batteries, 3 escadrons, 1 escadrille, ainsi qu'un important contingent de goumiers et de partisans Zaïan et Beni M'Guild), placé sous le commandement du colonel Freydenberg.

Le 4 septembre, le groupe de l'est attaque et occupe successivement dans la journée les djebels Ajgou et Ahroun, perdant 13 tués et 49 blessés; le groupe de l'ouest progresse plus facilement sur le djebel Tazemassat, tandis que les partisans s'établissent sur le plateau de Tizza. La jonction des deux groupes s'effectue sans incident notable le lendemain. Le poste de Bekrit est débloqué et toute la poche insoumise, qui remontait jusqu'aux lisières même d'Azrou, est réduite.

Ces résultats sont complétés par l'installation des postes de Mesghouchene et Ouaoumana, qui porte un coup sérieux aux tribus Ichkern et Aït Ishak et étend la zone d'influence au delà de l'Oum er Rbia.

A l'ouest, dans la région du Tadla, la situation politique restant troublée sur les confins de Beni Mellal, un poste est créé à Sidi Yahia.

Ainsi s'ébauche peu à peu la manœuvre qui doit permettre l'établissement du front sur le versant sud du Moyen Atlas, face aux sources de la Moulouya et au fossé de l'Oued el Abid.

Un travail politique a été entrepris dans ce but. Le programme de 1922 en exploite les premiers résultats, grâce auxquels se trouve ruinée déjà en partie, tant chez les Zaïan que chez les Chleuh, l'influence des vieux chefs toujours irréductibles, comme Moha ou Hammou. Ses fils, Hassan, Amaroq, Bou Azza et Baadi se sont soumis officiellement à Khénifra le 4 juin 1920.

Sans chercher à remonter la Moulouya et l'Oued el Abid jusqu'à leurs sources, le Maréchal envisage l'établissement de deux solides verrous, vers Arbala d'une part, au pied du Sgat d'autre part (Ouaouizert). L'occupation d'Ouaouizert permettra de reconnaître et d'exploiter les forces hydrauliques de l'Oued el Abid, de tenir à la fois le marché commun des Chleuh du sud et des Chleuh du nord, sur la route la meilleure du Tadla au Dadès. Les massifs forestiers de la plaine d'Alemsid, que commande Arbala, constituent «le véritable château d'eau du Maroc».

L'établissement du verrou est comporte l'emploi de 15 bataillons, 7 escadrons, 10 batteries, 7 goums, prélevés sur les disponibilités de l'ensemble des subdivisions territoriales.

Trois groupes de manœuvre sont formés sous les ordres du général Poeymirau :

L'un, à Rhorm el Alem, commandé par le colonel Freydenberg; l'autre,

au nord de Bou Draa, aux ordres du général Théveney; le dernier, aux Aït Mouli, sous ceux du colonel de Chambrun.

Le général Poeymirau compte réaliser, par une action convergente de ces groupes, une série de jonctions par les cols du Moyen Atlas, entre l'Oumer Rbia et la Moulouya.

Après avoir assuré son flanc droit par la prise de Ksiba, le 9 avril, le groupe Freydenberg se rassemble aux Aït Ishak, d'où il marche sur Kebbab le 12 mai. Après avoir dégagé de même la transversale Bekrit-Itzer, les groupes de l'est marchent sur Azerzou.

Ces derniers atteignent par bonds successifs Sidi Tiar, Aghbalou N'Serdane, Azerzou; ils s'installent à Bou Guedjij le 23 mai, tandis que la colonne Freydenberg, infligeant aux Ichkern une défaite sanglante, progresse sur Tighessaline, Tinteghaline et Kebbab; une première liaison est effectuée entre les deux groupes, le 26, par le Tizi Maachou.

En juin, les deux colonnes se déplaçant parallèlement vers l'ouest sur les versants nord et sud du Moyen Atlas atteignent respectivement Tasfilalet et Taouenza. Une deuxième transversale est réalisée entre Tinteghaline et la plaine d'Alemsid. La masse des dissidents restés irréductibles se réfugie dans les hautes vallées de l'Ansegmir, de Tounfit et de Sidi Yahia ou Youssef sur le revers nord du Grand Atlas.

L'établissement symétrique du verrou ouest, par l'occupation d'Ouaouizert et de la zaouïa d'Ahansal, est confié au général Daugan, commandant la région de Marrakech. Ce dernier combine l'action convergente des groupes mobiles Freydenberg (Tadla) et Naugès (Marrakech) rassemblés à Sidi Yahia et Azilal, ainsi que la marche de la harka du pacha El Hadj Thami Glaoui, chargée d'appuyer par la droite (sud) la progression en direction d'Ahansal.

Malgré la résistance acharnée des tribus que tente de grouper le Ahansali, en dépit des difficultés du terrain, les troupes s'emparent par surprise du Tizi Gh'Nim et des hauteurs d'Igherm. Venant simultanément du nord et du sud, elles occupent, le 26 septembre, Ouaouizert.

Au cours des années suivantes, d'Alemsid à Ouaouizert, les troupes et les forces supplétives dissocient lentement le bloc insoumis Aït Seni qui les sépare encore de la « courtine » de l'Oued el Abid, frontière naturelle du Tadla.

## LA RÉGION DU SUD.

Au delà de l'Atlas, le Tafilalet, le Ferkla, le Todra et le Dadès, comme le Draa et le Sous, échappent encore à l'action directe du Protectorat et restent le domaine des grands caïds.

Leur influence y est combattue par des agitateurs toujours nouveaux qu'il faut réduire les armes à la main, notamment Merebbi Rebbo, un des fils de Ma el Aïnin qui réussit à entraîner les tribus insoumises de l'Anti-Atlas et à les faire passer, en 1924 pour la première fois, à l'attaque des harka du pacha de Taroudant.

Partout où les grands caïds ne peuvent exercer directement leur influence, ils s'emploient à maintenir les causes de division entre les tribus insoumises et assurent ainsi la sécurité de leur zone. Toutefois, certaines fractions supportent mal un régime très différent de celui auquel sont soumises les tribus maghzen. En avril 1924, dans la région d'Azilal, des députations demandent la protection française; l'arrêté du 10 juin de la même année vise à y établir un certain contrôle.

Les autorités du Protectorat pourront ainsi exercer une action plus efficace sur les populations et sur leurs chefs; elles seront à même de les orienter, peu à peu, vers la pratique d'une gestion de plus en plus inspirée des principes et des méthodes de la France.

## LE FRONT NORD.

Toujours passif, le front nord est occupé en deçà de la frontière que le traité signé le 29 novembre 1912 avec l'Espagne attribue à la France. Cette frontière théorique a pu être nettement définie à l'ouest sur le Loukkos; au nord de l'Ouergha, la zone d'influence française a été très imparfaitement précisée, tandis que la région de la basse Moulouya et du Guerraouaou reste contestée.

Sur cette dernière partie du front, où les troupes françaises sont en contact avec les gardes espagnoles, la couverture est poussée plus au nord

et réorganisée sans difficultés, par la création en avril 1920, des postes de Si Mahrouf et de Guerraouaou. Le long de l'Ouergha, la ligne des ouvrages est maintenue par contre au sud de la rivière, dont le passage a été disputé en 1919 (combat de Médiouna entre le haut Ouergha et le haut Lebene). Dans la région enfin qui s'étend entre le Loukkos au nord, le Sebou et l'Ouergha au sud, les postes restent toujours en bordure de la région d'Ouezzan, dans la plaine du Gharb.

Partout, les troupes gardent une attitude défensive. Le commandement cherche à n'apporter aucun trouble dans les relations de la France et de l'Espagne, tout en s'efforçant de contrecarrer l'influence d'Abd el Malek, toujours actif au milieu des tribus qui bordent l'Ouergha, et d'arrêter les entreprises des montagnards du Djebel soumis à l'autorité de Raïssouli. La maréchal Lyautey se réserve ainsi la faculté d'effectuer à son heure l'occupation définitive de ces régions, qui appartiennent à la zone d'influence française.

#### L'OCCUPATION D'OUZZAN (2 OCTOBRE 1920)<sup>1</sup>.

Cependant, l'avance des Espagnols qui s'approchent lentement de Chechaouene en partant de Tetouan et d'El Ksar rend les Djebala de plus en plus turbulents. Une opération militaire est décidée en mars 1920 pour occuper Ouezzan et obtenir la soumission des cinq grandes tribus qui en dépendent (Mestara, Mesguilda, Setta, Rhouna, Ghezaoua).

La direction en est confiée au général Poeymirau, sous les ordres duquel sont placées des forces importantes (12 bataillons, 6 escadrons, 4 goums, 6 batteries et demie, 6 escadrilles, 1 section d'auto-mitrailleuses, 1 section de chars). Le général forme deux groupes mobiles, commandés respectivement par les colonels Colombat et Trestournel.

Dans une première phase, les colonnes partant d'Aïn Defali soumettent, en septembre, les tribus de la périphérie (Beni Mestara de l'Outa et Beni Mesguilda), en occupant le massif d'Issoual et Teroual. Dans une seconde,

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 11.

elles se portent sur Ouezzan qu'elles atteignent le 2 octobre. Le chérif Moulay Tayeb, accompagné des étendards des confréries religieuses de la ville, vient au devant du général Poeymirau.

Fondée aux VII<sup>e</sup> siècle par Moulay Abdallah, dont les origines remontent à Moulay Idriss, Ouezzan paraît être, en même temps que le tombeau d'un descendant du prophète, le lieu saint entouré d'un territoire sacré (*le horm*), le foyer d'une des principales écoles mystiques du monde musulman. Cette ville de 20.000 âmes est au surplus le centre commercial le plus important du Gharb, où viennent s'approvisionner aussi bien les tribus de la plaine que les montagnards du Djebel. Ses habitants, aspirant à la fois au respect de leurs traditions et à la tranquillité de leurs marchés, marquent la satisfaction qu'ils éprouvent à voir rétablir la paix dans cette région sans cesse troublée.

Les opérations chez les Djebala, terminées en six semaines, n'ont coûté que des pertes légères. Les troupes maintenues dans le pays sont, par la suite, réduites et échelonnées jusqu'au Loukkos et constituent une ligne de postes espacés : Teroual, Issoual, Brikcha, Oulad Allal, Rihana. Ces trois derniers, établis au bord du Loukkos, sont en liaison intime avec les postes espagnols.

Les communications avec l'arrière sont assurées par de simples pistes impraticables pendant la saison des pluies, alors que la soumission des Beni Mestara est incomplète. Il va falloir effectuer de dures campagnes en 1921 et en 1922 pour redresser la situation, débloquer et ravitailler à plusieurs reprises les postes d'Issoual et de Teroual, qui, sitôt les colonnes parties, se trouveront à nouveau entourés et menacés.

Sur tout le front nord, la situation s'aggrave à partir du mois d'août 1921, par suite des agissements d'Abd el Krim, proclamé sultan et placé à la tête du nouvel «état indépendant du Rif».

La politique inaugurée par les Espagnols, en accord avec Raïssouli, s'efforce de combattre l'influence grandissante d'Abd el Krim; elle a des conséquences fâcheuses dans la zone française : un courant menace de drainer vers les souks de la région de Chechaouene le commerce qui tendait à reprendre le chemin d'Ouezzan. Dans la région du haut Ouergha et en bordure du Rif, Abd el Malek intrigue toujours, soit qu'il agisse sous l'influence espagnole, soit qu'il cherche à entrer en relations avec les Rifains ; on peut constater les progrès d'influences étrangères dans les tribus limitrophes de la zone française, qui paraissent fortement

sollicitées d'avoir à fournir des contingents et de l'argent pour la guerre sainte.

Signalant le danger naissant, le colonel Colombat, commandant le cercle d'Ouezzan, demande, en juin 1922, qu'il soit apporté une amélioration à la situation matérielle du secteur. Les convois navettes ne suffisent pas, en effet, à apporter un soulagement réel aux fractions isolées dans les postes de la périphérie et journellement en lutte avec les insoumis.

De son côté, le général Maurial établit, le 14 novembre 1922, un plan où il envisage le cas d'une irruption rifaine dans la zone dépendant du Protectorat. Il fait ressortir la nécessité de barrer immédiatement la route du haut Ouergha, cette rivière prenant naissance aux mêmes sommets montagneux que les trois vallées de l'oued Ighermaous, de l'oued N'Kor et de l'oued Ghis, voies d'accès que les Rifains remonteraient sans doute pour déboucher sur le front nord. Cette opération permettrait en même temps de prendre pied chez les tribus « qui boivent à l'Ouergha » et d'empêcher ainsi le recul de l'influence politique de la France.

Les opérations de 1923 visent en conséquence à assurer l'épaulement du poste d'Issoual vers l'ouest et à rectifier le front d'Ouezzan<sup>1</sup>; la soumission des dernières fractions Beni Mesguilda sera obtenue en occupant, à 6 kilomètres au nord-est de Teroual, la position d'Aïn bou Aïssa.

La première partie du programme est réalisée en septembre. Le colonel Colombat, occupe les principaux villages de la poche dissidente, au prix de pertes minimales et construit des postes à l'ouest d'Issoual, dont le ravitaillement en tout temps est désormais assuré; après avoir terminé l'organisation défensive du pays, il s'emploie à assurer la protection d'Ouezzan même, contre les entreprises des montagnards dissidents.

Le mois suivant, l'occupation en avant de Teroual, d'Aïn bou Aïssa et d'Haddarine porte le front jusqu'à la coupure de l'oued Aoudiar et fournit un précieux appui à l'action politique chez les Beni Zeroual.

<sup>1</sup> Le front entre Ouezzan et Issoual formait une poche jalonnée par les postes de Bou Srour, Sidi Redouane et Ougrar.

Plan  
Maurial  
14 nov. 22

rectification  
1923

LA CAMPAGNE DE 1924 SUR LE FRONT DE L'OUERGHA<sup>1</sup>.

Les tribus riveraines de l'Ouergha attirent particulièrement l'attention du commandement. Les directives de 1924 prescrivent de concentrer tous les efforts sur cette partie du front.

Adoptant le plan Maurial, le maréchal Lyautey décide d'occuper par surprise le débouché d'Aïn Aïcha, pour remonter le cours de l'Ouergha et «coiffer» rapidement les hauteurs qui en barrent l'accès, car il faut s'attendre à une résistance des tribus Mezziat, Rioua et Senhadja. Le flanc droit ainsi épaulé, le gros des forces sera porté sur la rive droite de l'oued Sahela dans le but d'occuper successivement les hauteurs des Mezraoua et des Jaïa.

Au point de vue militaire, le succès repose sur la surprise (les passages sur l'Ouergha ne seront aménagés qu'au dernier moment) et la rapidité des mouvements (installation d'une base à Aïn Aïcha et réfection de la piste venant de Fès par Tissa).

Au point de vue politique, il s'agit de profiter de la situation nouvelle créée en avril le long de l'Ouergha où, après sept combats et un mois de lutte, les Beni Zeroual ont repoussé les attaques des troupes rifaines dans cette zone d'influence dévolue à la France par les traités.

Le groupe d'opérations, placé sous les ordres du général de Chambrun est constitué avec des unités venues de Taza, de Fès, de Meknès, d'Ouezzan et même des villes de la côte ou d'Algérie; il comprend 11 bataillons, 1 compagnie montée, 2 goums et un fort maghzen, 3 escadrons, 12 batteries, 5 escadrilles. Il est partagé en 2 colonnes, sous le commandement respectif des colonels Cambay et Colombat.

Ces dernières se mettent en marche le 27 mai et atteignent sans coup férir le plateau de Sker et l'éperon de Moulay Aïn Djenane; elles se fractionnent les jours suivants en nombreux détachements et occupent tous les points où doivent s'élever les ouvrages de l'organisation défensive arrêtée par le commandement.

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 12 et n° 15.

Cependant, la réaction des Rifains se déclanche sur les deux rives de l'Ouergha : par une action de force très violente sur le poste de Si M'Hamed où, les 6 et 8 juin, le bataillon Stefani repousse toutes les attaques en infligeant de lourdes pertes à l'adversaire; sous la forme plus habile de l'action politique, en face du système fortifié de Sker, où les M'Tioua font défection.

Conformément au programme prévu, l'occupation est néanmoins étendue. A cet effet, un mouvement de glissement vers l'ouest est exécuté sans incidents : le 14 juin, par la colonne Colombat, qui occupe la hauteur d'Aïn Leuh et Kelaa des Mezraoua; le 4 juillet, par la colonne Cambay, qui se porte chez les Jaïa, au Souk el Khemis des Beni M'Hamed, sur la rive gauche de l'oued Amzez. Une organisation défensive est immédiatement entreprise pour couvrir solidement la tête de pont d'Aïn Aïcha. La colonne Colombat occupe enfin le 15 juillet la totalité du bled Jaïa en s'installant sur la ligne des hauteurs jalonnée par le col de Bab Cherraka et le massif de Taleghza.

Au début de juillet, le Maréchal commandant en chef, après avoir inspecté le nouveau front, donne l'ordre de le raccorder à l'ancien front dans le voisinage de l'Ourtzagh et de Bab Mizab. Le général de Chambrun est invité en même temps à reprendre les opérations sur la Tache de Taza; le groupe mobile du colonel Cambay est dissous le 4 juillet.

Des éléments de la colonne Colombat quittaient à leur tour dans ce but le front de l'Ouergha, lorsque se déclanche contre les Haoura, fraction septentrionale des Hayaïna, l'offensive d'une forte harka rifaine.

Bien qu'appuyés par le canon et les mitrailleuses de Bab Mizab, les partisans ne peuvent soutenir le choc. Ils abandonnent la kasba maghzen de Djenane Medjbeur, ouvrant ainsi la route de Tissa, alors que le colonel Colombat a le gros de ses forces à 50 kilomètres à l'ouest du point menacé.

Ramenant en toute hâte les unités employées sur les crêtes à la construction des nouveaux ouvrages, le colonel Colombat rassemble sa colonne au Souk el Khemis des Jaïa, d'où il se porte par Aïn Aïcha sur Aïn Matouf, après avoir couvert près de 50 kilomètres en 12 heures, par une chaleur torride. Il livre le 25 juillet le combat de Bou Halima et force l'adversaire à refluer en désordre dans la direction de Bab el Arba. La situation se trouve ainsi entièrement rétablie aux confins Hayaïna.

Cette alerte provoque toutefois la constitution de deux groupes d'obser-

rebourch  
gore des  
Rif.

vation. Le groupe de l'Ouergha, aux ordres du colonel Colombat, est chargé de la surveillance entre le territoire d'Ouezzan et la trouée incluse de l'oued Lebene. Le groupe nord de Taza remplit le même rôle du Lebene à la Moulouya. Il est sous les ordres du colonel Cambay dont les troupes ont été remises en ligne, les événements ayant définitivement écarté, pour 1924, l'opération de la Tache de Taza. Le front se trouve ainsi étayé, depuis le M'Soun jusqu'à Kelaa des Sless.

Cependant, la situation s'aggrave aux deux ailes par suite de l'échec des chefs indigènes engagés dans la lutte contre les mehallas rifaines : à l'est, en effet, Abd el Malek a été tué le 9 août; à l'ouest, le front espagnol du Laho commence à s'effondrer et la position des Beni Zeroual et du chérif Derkaoui devient critique.

Le colonel Cambay est obligé, en conséquence, d'intervenir le 5 septembre pour délivrer les défenseurs d'Hassi Ouenzga, puis il organise le djebel Bou Kelaa et le djebel Bibane. Le front du Loukkos est renforcé en octobre par un vaste système défensif fermé, établi dans le saillant Rihana, Ouled Allal, Brikcha.

Ainsi, au moment où la campagne de 1924 est terminée, les opérations entreprises ont permis de pacifier et d'occuper une zone très riche, peuplée de près de 50.000 indigènes qui ont fait retour au Maghzen. En outre, tout le front qui, sur 400 kilomètres, s'étend d'Ouezzan à Taourirt a pu être équipé et renforcé: un solide bastion a été créé au nord d'Ouezzan; au nord de Fès, une barrière de postes a été établie de Mediouna à M'Jara; au nord de Taza, les passages obligés, rares et difficiles, ont été barrés en montagne, entre le Lebene et le M'Soun; à l'est, enfin, le désert sans eau des Beni Bou Yahy, couvert par les ouvrages d'Hassi Medlam et d'Hassi Ouenzga, a été placé sous la surveillance des éléments mobiles de la région de Guercif.

+ Abd e  
Malek

## CHAPITRE VIII.

### LA CRISE RIFAINE.

---

#### LES PRODRONES.

Depuis 1920, le maréchal Lyautey avait méthodiquement suivi son programme, agréé par le Gouvernement. La pacification du « Maroc utile » avançait; cependant, à la fin de l'été 1923, sa réalisation n'était pas achevée.

Dans la Tache de Taza, d'irréductibles dissidents étaient étroitement encerclés dans les flots montagneux du Tichehoukt et du Djebel bou Iblane. Dans le Moyen Atlas, la zone dissidente du haut Oued el Abid était intacte. Au sud du Grand Atlas, la pacification progressait grâce à la loyale collaboration des grands caïds. Dans la région du Tafilalet, régnait le calme et, l'été, les routes menant vers Fès étaient sillonnées de Filaliens<sup>1</sup> qui venaient s'embaucher comme moissonneurs.

Jusqu'à cette époque, le front nord avait été considéré comme un front passif. Le maréchal Lyautey, dont, au surplus, les troupes disponibles étaient fort utilement occupées ailleurs, avait toujours hésité à franchir l'Ouergha, bien que les tribus riveraines l'en eussent sollicité à plusieurs reprises

Il avait pour cela de solides raisons.

La frontière nord du Maroc attribué à la France par le traité franco-espagnol de 1912, était toute théorique, n'ayant pas été délimitée sur le terrain même.

Sauf aux extrêmes limites est et ouest, les progrès de l'occupation avaient été arrêtés bien au sud de cette frontière, car le Maréchal ne voulait s'y porter qu'en plein accord avec les Espagnols, en liaison intime

---

<sup>1</sup> Habitants du Tafilalet.

avec eux, de façon à éviter ultérieurement toute contestation et toute rétrocession de terrain de part ou d'autre. Les effectifs dont il disposait ne lui permettaient d'ailleurs pas de réaliser cette occupation de frontière; car, en admettant même qu'elle eût été exécutée pacifiquement, l'équipement de ce nouveau front aurait nécessité un grand nombre de bataillons.

Nul ne pouvait prévoir le repli stratégique espagnol de 1924. Pourtant, pendant l'hiver de 1923, toute l'attention du maréchal Lyautey était concentrée sur le front nord: depuis deux ans il ne perdait pas de vue les agissements du rifain Abd el Krim.

### ABD EL KRIM.

Fils du caïd d'Ajdir, Abd el Krim, <sup>cadi</sup><sup>1</sup> à Melilla, est révoqué et emprisonné en 1919 par les autorités espagnoles.

Blessé dans un orgueil, dont il a donné, depuis, toute la mesure, il part en dissidence, rejoint sa tribu d'origine, l'une des plus puissantes du Rif, les Beni Ouriaghel, met toute son énergie à lui communiquer la haine dont il est animé contre les Espagnols et constitue le noyau de son organisation. Cette tribu lui fournit la plupart des chefs subalternes avec lesquels il établit son autorité sur les autres groupes et lui assure le recrutement de ses réguliers. Elle lui restera fidèle jusqu'au dernier moment.

Ayant été employé aux bureaux des affaires indigènes du général Sylvestre, Abd el Krim est très au courant de la situation militaire des Espagnols, de leurs méthodes d'administration et de leur politique marocaine.

En 1921, il les attaque par surprise et leur inflige la sévère défaite d'Anoual, qui lui procure un matériel de guerre considérable. Auréolé du prestige que lui confère cette retentissante victoire, il devient le maître incontesté du Rif. Dès ce moment, son ambition démesurée, aidée par une intelligence et une volonté peu communes, va se donner libre cours.

Il a déjà solidement groupé sous son autorité les douze tribus autoch-

---

<sup>1</sup> Juge musulman.

tones du Rif. Jusqu'alors, malgré plusieurs incursions des méhallas chérifiennes, ces rudes montagnards de pure race berbère n'avaient jamais été définitivement soumis à l'autorité du sultan et vivaient dans une complète anarchie.

A l'ouest et au sud, le Rif est entouré par les Djebala. Ces tribus sont également d'origine berbère; mais depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, elles se sont fortement arabisées, au cours des passages des armées sarrasines qui ont traversé la région pour aller envahir l'Espagne.

Elles comprennent trois groupements distincts : les Ghomara, au nord, bordant la côte méditerranéenne; les Djebala de l'ouest, qui habitent la montagne entre Tétouan et Chéchaouene; les Djebala du sud, entre la grande chaîne du Rif et l'Ouergha.

Dès 1923, les tribus Ghomara, très guerrières, se placent sans difficulté sous l'autorité du «sultan du Rif»; mais les Djebala, qui habitent un pays fertile et vivent au contact des Européens, ne lui manifestent aucune sympathie.

En 1924, Abd el Krim lance ses troupes rifaines et ghomara contre les Espagnols, puis pénètre chez les Djebala, défait complètement leur principal chef Raïssouli et, soit au nom de la guerre sainte, soit par la force, les entraîne sous sa bannière. Les soulèvements successifs des tribus, l'isolement de leurs postes, obligent les Espagnols à un repli général sur Tétouan et sur la région de Méléilla. Toute la partie centrale de la zone française se trouve ainsi découverte.

\*  
\*\*

Depuis 1922, Abd el Krim cherchait à entrer en pourparlers avec les autorités françaises. Il adressa d'abord au général commandant la région de Fès deux émissaires, par le truchement desquels il demandait la reconnaissance du gouvernement rifain et la conclusion d'un accord commercial franco-rifain.

Les officiers de renseignements, ayant fort bien reçu et écouté les envoyés d'Abd el Krim, leur répondirent que la France ne pouvait intervenir au Maroc qu'en conformité des traités conclus avec le sultan, souverain du Maroc, d'une part, avec l'Espagne, d'autre part; que le sultan étant le chef suprême de tous les Marocains, c'était à lui seul que toute requête

pour parler  
Abd el Krim -  
RC -

d'ordre politique ou religieux devait être adressée; que tous les souks <sup>1</sup> de la zone française étant ouverts à tous les Marocains, la nécessité d'un accord économique spécial n'apparaissait pas.

Peu après le retour de ses émissaires, Abd el Krim, accompagné d'un millier de guerriers rifains, pénètre dans la zone française. Semant la terreur sur son passage, il traverse les tribus Marnissa et Senhadja et vient camper au nord de l'Ouergha, en face des postes créés sur la rive droite de cet oued.

Là, il rencontre Abd el Malek, dont l'influence est grande auprès de ces tribus. Ils convoquent les notables de la contrée. Abd el Krim fait étalage de ses succès sur les Espagnols, affirme avec éclat son amitié pour les Français, mais laisse entendre qu'il va obtenir de la France l'évacuation de tous les postes qu'elle a installés au nord de l'Ouergha. De son côté, Abd el Malek, dont la duplicité s'est déjà exercée envers l'Espagne, s'engage secrètement à soulever les tribus djebala de la zone française.

En 1923, Abd el Krim écrit à plusieurs reprises au maréchal Lyautey et envoie plusieurs émissaires à Fès.

Toutes ces demandes tendent au même but : reconnaissance par la France de son autorité sur le Rif et les Djebala; abandon par elle de tous les territoires au nord de l'Ouergha.

Abd el Krim ne cesse de protester de son désir de vivre en bonne intelligence avec la France, mais prend un ton qui s'élève de jour en jour et devient nettement comminatoire à la fin de 1924. Son arrogance à l'égard des autorités du Protectorat français grandit au fur et à mesure des succès que le repli des Espagnols lui assure. Sa propagande s'intensifie. Son frère, Si Mohamed Abd el Krim qui, en 1922, était venu à Paris et avait tenté d'entrer directement en relations avec le ministre des Affaires étrangères, est spécialement chargé de l'action politique. Il use d'arguments que lui suggèrent la lecture des journaux et divers conseillers venus du dehors, proclame le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et entend libérer le Maroc de la tutelle européenne. «D'Agadir à Ajdir», telle est sa formule. La saisie de tracts et de lettres révélant le passage de ses émissaires donne des preuves irréfutables de son action subversive à l'intérieur du Maroc français.

---

<sup>1</sup> Marchés indigènes.

Enfin, Abd el Krim attaque les Beni Zéroual, importante tribu vivant en majorité dans la zone française du Maroc et soumise à l'autorité du chérif Derkaoui, sincère ami de la France

A la suite de ces agissements, le maréchal Lyautey décide d'entreprendre l'organisation de la frontière du nord de part et d'autre de l'Ouergha, en vue de couvrir Fès, la grande capitale religieuse. La campagne de 1924 est la conséquence de cette décision.

### LE REPLI STRATÉGIQUE ESPAGNOL.

Fin 1924, la situation s'est sérieusement aggravée dans le nord du Maroc.

Les Espagnols ont effectué leur repli stratégique; Chéchaouene est évacuée, le front français est entièrement découvert. Abd el Krim se fait arrogant, il menace. Aux émissaires venus le trouver, il déclare « qu'il ne peut permettre aux Français de prendre pied chez les tribus du nord de l'Ouergha; que si les Français continuent à l'ignorer, il sera dans l'obligation de faire parler la poudre. Qu'il faut que les Français traitent avec les Rifains comme avec une puissance ».

Sa pression sur les tribus djebala augmente et sa propagande est maintenant ouvertement dirigée contre la France.

Dans ses déclarations, qu'il fait largement répandre, il soutient que « La France n'a en Afrique du Nord qu'une solidité de façade; qu'elle ne tient le Maroc qu'avec des Musulmans, des nègres et des Allemands, et se garde bien d'employer des soldats français dans ses troupes d'occupation ».

### LE RAPPORT DU MARÉCHAL LYAUTEY.

Dans le rapport qu'il adresse au Gouvernement le 20 décembre 1924, le maréchal Lyautey expose le danger qui menace le nord du Maroc français.

Après avoir rappelé ses précédents rapports, dans lesquels il avait signalé les difficultés que pourraient créer au Protectorat les événements de la zone espagnole et l'activité croissante d'Abd el Krim, le Maréchal précise la dangereuse situation dans laquelle il se trouve et propose les moyens nécessaires pour la rétablir.

Il écrit notamment :

« Je tiens avant tout à insister sur ce que, établies à la date du 20 décembre 1924, ces conclusions et ces propositions répondent à la situation telle qu'elle m'apparaît, du moins à cette date du 20 décembre, et pourraient ne plus répondre à tout ce que comportera la situation demain, après-demain. Nous sommes en face de réalités vivantes qui évoluent chaque jour. Qu'on ne soit donc pas surpris si la suite des événements, qu'on ne peut prévoir avec certitude, m'amène un de ces jours à des conclusions, à des propositions différentes, soit que la situation s'aggrave, soit qu'elle s'atténue. C'est l'évidence même ; mais il peut ne pas être inutile de la préciser. Je prends, comme c'est mon devoir, toutes les responsabilités de ce que j'expose et de ce que je demande, mais mes responsabilités de demain peuvent ne pas être celles d'aujourd'hui. »

Il expose ce qu'il ne faut pas faire, ce qu'il faut faire :

« Ne pas mettre les pieds dans le Rif ; c'est un guépier. On ne s'y est jamais engagé sans le payer cher ; il n'y a qu'à y perdre, rien à y gagner.

« S'abstenir de toute provocation à l'égard d'Abd el Krim ; exercer avant tout une action politique aussi intense que possible.

« Ensuite, une action effective appuyant cette action politique par l'occupation progressive de tous les points et limites utiles dans la zone qui nous est reconnue par le traité. »

La sincère politique de paix de la France a comme corollaire la compression des effectifs de l'armée. En conséquence, le Maréchal, qui a déjà dû consentir à la diminution des troupes d'occupation du Maroc, passées de 95.000 à 64.500 hommes, réduit le plus possible l'évaluation des renforts nécessaires pour l'exécution du nouveau programme. Il se borne à demander immédiatement, pour « tenir le coup » jusqu'en avril : 5 bataillons, dont le régiment d'infanterie coloniale du Maroc ; à partir du 1<sup>er</sup> avril : 4 bataillons, 2 escadrons, 3 batteries, 1 compagnie et demie de génie, 2 escadrilles. C'est là un minimum imposé par la situation du jour.

Le Maréchal termine son rapport par une conclusion prévoyante : « Il est très possible qu'il faille des moyens plus importants devant une situation qui s'aggraverait. Qu'on soit simplement assuré que je ne perdrai pas

64.500 h  
20.12.24  
9 bataillon

un jour de vue les difficultés qu'il y a pour la France en ce moment à donner des troupes et de l'argent, et que je ferai toujours tout pour limiter les demandes au minimum absolument indispensable.»

\*  
\*\*

Dès le début de 1925, les renforts demandés arrivent au Maroc.

Le front français présente, sur la rive droite de l'Ouergha, l'organisation montée pendant la campagne de 1924.

En raison de l'insuffisance des effectifs, l'ossature en a été constituée par une ligne de postes échelonnés sur des emplacements judicieusement choisis. Elle a plutôt une valeur politique que militaire.

L'hiver va se passer dans le calme pour les garnisons. Les pluies, détrempant le sol argileux des pistes, interdisent toute activité militaire et les postes, ravitaillés pour toute cette période, ne sont inquiétés que rarement et par quelques rôdeurs.

Du côté rifain, surgit un équipement destiné surtout à frapper l'imagination des tribus du Rif et de l'Ouergha.

Abd el Krim travaille. Il organise le commandement dans les tribus ralliées à sa cause, enrôle des réguliers qu'il instruit et entraîne, fait construire des pistes, des ponts, des lignes téléphoniques, des organisations défensives, et manifeste une fois de plus sa puissance en réprimant avec une cruauté extrême et, dans le but évident d'impressionner les autres tribus, le soulèvement des Khmès, tribu djebala révoltée par les exactions de ses agents.

La capture de son vieil ennemi Raïssouli, le 31 janvier 1925, permet à Abd el Krim d'asseoir son autorité sur tout le bloc rifain-djebala.

Il intensifie sa propagande chez les Beni Zéroual de la zone française à tel point que le maréchal Lyautey, appréhendant une action de force du chef rifain sur les tribus du chérif Derkaoui et voulant tenter d'arrêter Abd el Krim dans cette voie, lui envoie un émissaire pour bien lui faire connaître ses intentions et la position prise par la France vis à vis de ces tribus. L'envoyé revient n'apportant d'Abd el Krim qu'une réponse dilatoire au sujet des Beni Zéroual, mais de nouvelles demandes nettement agressives et presque insolantes concernant la reconnaissance de son gouvernement et de ses droits sur les tribus de la zone française.

*noouvel envoi  
en mai  
ou avant*



Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.

Un poste du front nord, au moment de l'agression rifaine.  
Ammez au centre du pays Beni Zeroual.

L'AGRESSION<sup>1</sup>.

Brusquement, le 12 avril 1925, Abd el Krim attaque les Beni Zeroual. 3.000 guerriers rifains et djebala, formant trois colonnes, envahissent la tribu qui, surprise et débordée, ne se défend que faiblement.

En cinq jours, tout le territoire Beni Zeroual est occupé par l'ennemi; le chérif Derkaoui, après avoir tenté de contre-attaquer avec l'aide d'un goum, doit s'enfuir et se réfugier dans les lignes françaises. Sa zaouïa et la plupart de ses villages sont incendiés, de nombreux otages sont prélevés sur ses sujets qui, encadrés par des réguliers rifains, sont contraints à prendre les armes contre la France.

Le 18 avril, malgré l'action énergique de l'aviation, l'ennemi atteint les postes avancés. La chute rapide des Beni Zeroual a produit une impression profonde sur les tribus voisines jusqu'alors soumises. Le 25, les Beni Ouriaguel, les Jaïa, les Senhadja, les Rioua, les Mezraoua, les Meziat, une partie des Sless et des Hayaina passent à l'ennemi qui dispose ainsi de 20.000 fusils.

Au nord de l'Ouergha, les postes sont assiégés; un détachement de pontonniers, qui manœuvrait en bateau sur la rivière, est assailli par surprise, puis l'ennemi, passant sur la rive gauche au sud de l'Ourtzagh, attaque et encercle un bataillon au Djebel Messaoud.

Ainsi se dessine une menace sur Fès, où Abd el Krim a déclaré qu'il se ferait proclamer sultan du Maroc.

La campagne du Rif est commencée. Il faut distinguer deux phases dans son développement :

*La première période* : d'avril à juillet 1925, dans laquelle les troupes organiques du Maroc, hâtivement renforcées, vont mener, avec des moyens insuffisants, une lutte épique contre un ennemi très supérieur en nombre.

*La deuxième période* : du début d'août 1925 à la fin de juin 1926, au cours de laquelle, grâce aux puissants renforts envoyés par la métropole, les troupes d'opérations rétabliront une situation fort compromise pour passer ensuite à une offensive victorieuse.

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 13 et n° 15.

## PREMIÈRE PÉRIODE.

PÉRIODE HÉROÏQUE (AVRIL 1925-AOÛT 1925).

## I. — TENTATIVES DE CONCILIATION, LA SITUATION DE DÉPART.

Le 18 avril, huit jours après l'envahissement des Beni Zeroual, le maréchal Lyautey, bien qu'ouvertement attaqué, avait tenté une dernière fois d'arrêter Abd el Krim sur la voie dans laquelle il s'engageait. Il lui avait fait écrire par un de ses émissaires qui venait d'arriver du Rif, porteur de l'assurance des bonnes intentions du chef rifain à l'égard de la France.

La réponse d'Abd el Krim, datée du 4 mai, est rédigée en ces termes :

« Nous répondons ci-après, de la façon la plus explicite, car nous ne voulons pas être avarés d'explications, aux questions qui nous ont été présentées par votre intermédiaire. Voici notre réponse :

« Au sujet des Beni Zeroual, de ce qui s'est passé dans cette tribu et des coups de feu échangés dans cette région. Tout cela a été conçu et exécuté d'après notre ordre. Non pas, comme on pourrait le croire, sans réflexion et sans but. Il y avait à notre attitude des raisons et des motifs. Nous n'avons agi que lorsque la mesure a débordé, à cause des agissements réitérés à notre égard des autorités de la zone placée sous le commandement du maréchal Lyautey et du peu d'empressement qu'elles mettaient à faire respecter nos droits. C'est pour ces raisons que la bonne entente et la cordialité n'ont pu s'établir au moment voulu. Nous n'avons rien ignoré de ce qui se passait, et les journaux du monde entier, qui ont fait allusion à nos paroles et à nos actes (à vous comme à nous), sont témoins que le droit est pour nous. Nous désirons vivre en paix et en parfait accord avec le gouvernement français, poursuivre nos relations amicales et vivre en bon voisinage. Nous espérons plus encore : le voir nous aider à obtenir le succès, appuyer nos revendications et reconnaître nos droits avant tout autre gouvernement.

lettre  
4 mai

« Ceci n'était pas suffisant, le gouvernement français a saisi de force de nombreux objets qui devaient nous parvenir et qu'il détient encore. L'amitié, le désir d'être bon, apparaissent dans les affaires de faible importance mais surtout dans les grandes occasions.

« Nous n'avons pas attaché une grande importance à cela et nous nous sommes armés de patience jusqu'au jour où nous avons été à bout.

« L'an dernier, la France est allée chez les Senhadja que ses troupes ont occupés par surprise ; elle a opéré de même pour les Jaïa et une partie des Beni Zeroual alors qu'aucun fait n'autorisait son avance dans ces contrées.

« Nous nous opposerons toujours formellement à la mainmise d'un gouvernement quelconque sur ces territoires et nous ne tolérerons pas que nos frères qui doivent être placés sous notre surveillance se voient dirigés par d'autres que nous, étant donné que, seuls, et pour de nombreuses raisons, nous avons le droit d'occuper ces territoires et d'améliorer le sort de leurs habitants avant tout autre gouvernement.

« Après l'occupation arbitraire et contrainte des territoires dont il est parlé plus haut, nous avons estimé que cette façon d'agir éloignait l'amitié, troublait la paix et la bonne entente. Atteints dans notre honneur, nous avons agi en conséquence en appliquant le proverbe : « œil pour œil, dent pour dent » ; nous avons fait ce que nous commandaient les circonstances.

« Au sujet de l'envoi chez vous d'un représentant, pour discuter et dissiper le malentendu, un gouvernement n'a pas à adresser cette demande à un autre gouvernement établi dans les mêmes conditions et formes. Si la France veut échanger des vues avec nous et désire des explications de notre part, qu'elle procède et agisse selon les usages, puisqu'elle a affaire à un gouvernement libre dans toute l'acception du mot ; qu'elle agisse, en résumé, avec nous comme avec les autres peuples. Dans ces conditions, nous sommes prêts à entrer en pourparlers avec elle à l'heure et au lieu qu'elle désirera.

« Ce qui précède est ce que je crois nécessaire de répondre pour l'instant à votre lettre. C'est franchement et sincèrement ce que nous avons à vous dire.

« C'est là, d'ailleurs, notre façon habituelle d'agir ».

Signé : Mohamed ben ABD EL KRIM EL KHATABI.

### La situation militaire en avril 1925.

41 bataillons  
64.000 h

Au début de 1925, le maréchal commandant en chef les troupes d'occupation ne disposait, pour l'ensemble du Maroc, que de 41 bataillons, 16 escadrons, 16 batteries, 10 compagnies de génie, 10 escadrilles, 4 compagnies du train des équipages (2 hippomobiles, 2 automobiles), soit 64.000 hommes.

La garde sur les deux fronts du sud, l'encercllement de la Tache de Taza et de l'Oued el Abid, l'armature intérieure, retenaient la majeure partie de ces troupes. 8 bataillons seulement étaient appliqués au front nord, 6 bataillons occupant les postes et 2 bataillons étant placés en réserve à la disposition du général commandant la région de Fès. Il ne restait comme réserve générale que 9 bataillons disponibles.

Fin 1924, à la demande du maréchal Lyautey, le ministre de la Guerre avait décidé de renforcer, dès le début de janvier 1925, les troupes d'occupation du Maroc de 5 bataillons (le régiment d'infanterie coloniale du Maroc et 2 bataillons d'Algérie), puis, de mettre à la disposition du Maréchal, au mois d'avril suivant, 4 nouveaux bataillons, 3 batteries de 65, 2 escadrons, 2 escadrilles, 1 demi-compagnie de sapeurs télégraphistes prélevés sur l'Algérie.

Le 18 avril, les réserves disponibles pour répondre à l'agression rifaine ne comprennent encore que 16 bataillons, 5 escadrons et 11 batteries. Dès le 7 avril, les renforts d'Algérie-Tunisie avaient été demandés d'urgence en prévision de graves événements. Par suite d'une crise ministérielle, un retard s'était produit dans la mise en route de ces troupes. Elles sont pourtant à pied d'œuvre le 30 avril et 20 bataillons, 7 escadrons, 15 batteries, 9 escadrilles, vont pouvoir faire face à l'invasion, forte déjà de plus de 20.000 guerriers.

Cette invasion avait à ce moment débordé la ligne des postes, directement au nord de Fès.

Les moyens militaires ne permettant pas l'établissement d'un barrage inviolable, l'organisation de la frontière nord était surtout politique. En

pareil cas, la tribu soumise est garante de la sécurité du front. Le poste, surmonté des couleurs françaises, maintient l'influence de la nation protectrice; il est, pour la tribu soumise, un point d'appui effectif autant que moral, puisqu'il peut agir à quelque distance par ses armes automatiques et par son canon.

Les postes du front nord étaient du modèle de ceux employés avec succès sur les autres fronts marocains. Ils avaient même été renforcés, en prévision de l'emploi par les Rifains d'une artillerie rudimentaire. Les murs d'enceinte étaient en maçonnerie épaisse, des tranchées avaient été creusées. L'eau était à portée. Un poste doit, en effet, avoir de l'eau à proximité immédiate; c'est une des conditions primordiales qui préside au choix de son emplacement. La réalisation de cette servitude impérieuse n'avait pas toujours permis aux postes d'une même région de se flanquer réciproquement, comme il eût été désirable, par la mitrailleuse et le canon. La garnison du poste était, suivant son importance, de 15 à 60 hommes.

Dans leur ensemble, ces postes échelonnés le long de la frontière constituaient un système de valeur médiocre au point de vue défensif, s'ils n'étaient pas étayés, en arrière, par des réserves jouant le rôle d'une couverture mobile. Lorsque, à défaut de cette couverture, les postes ne purent arrêter l'invasion, au moins la retardèrent et la dissocièrent-ils, fournissant à leurs garnisons, dont la résistance fut souvent héroïque, l'occasion d'écrire quelques-unes des plus belles pages de la campagne 1925-1926.

Les troupes françaises, qui vont avoir à supporter le premier choc d'un ennemi très supérieur en nombre, sont les troupes organiques du Maroc, renforcées de solides unités d'Algérie-Tunisie. Elles sont pour la plupart en opérations depuis plusieurs années. Ce sont des troupes éprouvées, aguerries et entraînées par les dures campagnes des années précédentes contre les Berbères du Moyen et du Grand Atlas. Elles ont à leur tête des chefs en qui elles ont confiance, les ayant vus à l'œuvre. Les soldats de toutes armes et de toutes races se connaissent bien pour avoir souvent combattu et peiné côte à côte. La liaison morale est parfaite.

L'unité de manœuvre est le groupe mobile constitué, en général, par 6 à 8 bataillons, 1 ou 2 escadrons, 3 batteries, un goum, une ambulance et tous les services nécessaires à sa vie en campagne.

C'est une formation souple, manœuvrière, ardente, au milieu de laquelle vit son chef, un général ou colonel, qui lui communique son impulsion

personnelle. Elle a donné ses preuves depuis que le général Lyautey en a fait, au Maroc, l'instrument de son action militaire. Mais le groupe mobile, qui répond parfaitement à la conduite d'une action isolée sur un point déterminé, se trouvera bientôt submergé par l'attaque ennemie déferlant sur un front de plusieurs centaines de kilomètres.

Abd el Krim a lancé à l'attaque les combattants des tribus rifaines et djebala, guerriers remarquables, dont la qualité maîtresse est la mobilité. Ses émissaires ont travaillé les tribus soumises, noué des intelligences dans tout le Maroc. Il a acquis une grande expérience de la guerre; il dispose de conseillers techniques venus de l'étranger et de moniteurs européens parmi lesquels Klems, déserteur de la Légion étrangère. Des achats à l'étranger et les prises effectuées sur les Espagnols lui ont procuré un matériel nombreux et moderne. Il n'a pu, néanmoins, organiser et entretenir une artillerie même élémentaire; mais il utilisera les canons des postes français dont il pourra s'emparer. Il n'épuisera jamais, malgré un emploi intensif, toutes les munitions dont il dispose.

En dehors des ressources matérielles qu'il tire d'Europe, Abd el Krim reçoit, même de France, un appui moral et des encouragements qui sont d'un gros poids dans son attitude. Il sait que le désaccord règne entre les partis politiques français au sujet de la conduite à tenir au Maroc. Il connaît les difficultés de toute sorte créées à la France par la situation d'après-guerre. Il compte sur ces facteurs pour limiter les velléités de réaction contre son offensive. Les conversations qui ne cesseront pas d'être poursuivies avec lui seront, d'ailleurs, bien faites pour le confirmer dans ce sentiment.

Sa tactique sera d'abord l'infiltration; puis il tentera le déborde-  
ment.

Pour l'infiltration, Abd el Krim procédera toujours de la même manière. Ses émissaires arrivent au cœur d'une tribu soumise ou ralliée; ils font valoir les succès incessants de leur maître; ils représentent la grandeur du but qu'il s'est assigné, c'est-à-dire la conquête de tout le Maroc, au nom de l'Islam, pour en chasser les étrangers, détruire la souveraineté du sultan, qui leur est inféodé, et créer ainsi une ère de liberté et de prospérité.

A l'appui de ces arguments, surviennent des groupes de réguliers rifains qui s'installent dans les principaux villages, prélèvent brutalement des otages, de l'argent et des récoltes, pillent, brûlent et s'imposent par la

infiltration  
déborder



Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.

Une des routes de l'invasion rifaine en pays Senhadja  
La haute vallée de l'Ouergha ; au fond, la plaine de Fès.



Album du capitaine Darosoy.

Le colonel de CHAMBRUN en colonne en 1922.  
Nommé général au mois de décembre 1923, il commandait la région de Fès en 1925, lors de l'invasion rifaine.

terreur. Des tribus cèdent en peu de jours ; d'autres résistent, espérant un secours que la faiblesse des moyens ne permet pas toujours de leur apporter à temps.

Ces tribus de soumission récente sont armées et se trouvent pressées chaque jour plus instamment par la question du parti à prendre. Les postes avancés se trouvent, avant toute hostilité, entourés de fusils qui peuvent ou les attaquer ou les protéger, suivant que les tribus croient ou non à la supériorité d'Abd el Krim. Un raisonnement prévaut le plus souvent : la résistance à Abd el Krim serait suivie de représailles féroces et amènerait la ruine ; par contre, le ralliement au chef rifain ne fait pas courir grand risque si les Français sont vainqueurs, en raison de leur générosité connue.

La dissidence gagne de proche en proche, submerge les postes, envahit tout le nord du Maroc.

Quinze jours après le début de l'agression rifaine, les groupes mobiles opèrent en plein pays ennemi ; ils vont victorieusement partout où ils veulent, mais rencontrent l'adversaire partout. Ils combattent pour dégager, ravitailler ou replier les postes, doivent encore combattre pour se ravitailler, pour vivre au bivouac, pour évacuer leurs blessés. La bataille sans répit est la caractéristique de cette première période.

## II. — LES OPÉRATIONS SUR L'OUERGHA.

Le maréchal Lyautey, dès le début de cette affaire, avait mis toutes ses troupes disponibles à la disposition du général de Chambrun, commandant la région de Fès. Celui-ci, secondé par le colonel Heusch, chef d'état-major du Maréchal, aura à assurer la lourde responsabilité de la défense de tout le front nord avec des effectifs insuffisants. Il saura, avec sang-froid et clairvoyance, endiguer le premier et le plus violent effort d'Abd el Krim.

Il importait en premier lieu de couvrir Fès, dont l'importance dans cette campagne présente une analogie avec celle de Paris pendant la grande guerre et, en même temps, de conserver les communications avec l'Algérie, c'est-à-dire la route et la voie ferrée Fès-Oudjda.

Le général de Chambrun discerne clairement les directions d'attaques

ennemies. L'une emprunte le traditionnel couloir d'invasion des Berbères du nord vers Fès : le cours supérieur de l'Ouergha, la plaine d'Aïn Aïcha, Tissa; l'autre, partant des Beni Zeroual, a pour objectif Fès el Bali. C'est sur l'Ouergha que l'on combattra.

En effet, sur la rive nord, s'élève une région montagneuse dominée par les postes qui, en certains cas, pourront servir de points d'appui. Sur la rive sud, au contraire, le terrain s'abaisse progressivement jusqu'à la plaine de Fès et ne présente plus qu'un seul obstacle important, le Sébou.

Le général de Chambrun, laissant trois bataillons au colonel Cambay qui commande à Taza, forme, en couverture de Fès, deux groupements de manœuvre : l'un à Fès el Bali, sous les ordres du général Colombat, l'autre à Aïn Aïcha, sous les ordres du colonel Freydenberg.

### Opérations du groupe mobile Colombat.

Le 25 avril, le colonel Noguès, adjoint au général Colombat, a rassemblé à Aïn Aïcha 3 bataillons, 3 batteries et 1 escadron. Le lendemain, longeant l'Ouergha, il va bivouaquer aux Ouled Ali et y récupère un quatrième bataillon.

Le 27, il dégage le poste de Bou Toumeur et replie le poste de renseignements établi à cet endroit.

Le 28, suivi par des groupes ennemis qui incendient les villages derrière son arrière-garde, il rejoint le général Colombat à Kelaa des Sless. Immédiatement le détachement se porte sur le Djebel Messaoud pour y dégager le bataillon Combes du 15<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens. Encerclé depuis une semaine, harcelé sans répit, ce bataillon, heureusement secouru par l'aviation, luttait courageusement. Les vivres des hommes y étaient presque épuisés; depuis trois jours, les mulets privés de nourriture mangeaient la matelassure de leurs bâts; les munitions allaient manquer; les pertes étaient sévères.

Le bataillon est facilement dégagé et ramené; mais, au retour sur Kelaa des Sless, l'arrière-garde du groupement, violemment attaquée, doit, pour se dégager, livrer un combat sérieux.

Dans le même temps, un bataillon du régiment d'infanterie coloniale du Maroc, se rendant d'Aïn Aïcha à Tissa, est assailli dans un défilé à

60 kilomètres de Fès et se dégage non sans peine. Le 30 avril, le détachement Noguès, se rendant de Kelaa des Sless à Fès el Bali où se concentre le groupe mobile Colombat, doit combattre pour s'ouvrir la route. L'insurrection a donc nettement franchi l'Ouergha. Les groupes mobiles vont avoir à manœuvrer en plein pays ennemi.

Dès le début des opérations, la question de l'évacuation des postes s'était posée. Ceux qui tenaient les pays Beni Ouriaguel et Jaïa étaient assiégés, mais ils contenaient l'ennemi, et avaient, par leur action, permis la concentration des groupes mobiles.

Le maréchal Lyautey, envisageant l'établissement de deux bases d'opérations à Tafrant et Taounat, décida la conservation de certains postes et le repli des autres.

Parmi ceux dont le maintien s'imposait étaient le groupe de Tafrant : Bibane, Aoudour, Achirkane, Beni Derkoul. Le général Colombat décida de dégager ces postes et de les ravitailler. Quelques-uns manquaient déjà de bois. Les garnisons ne pouvant sortir, même pour atteindre la source, souvent très proche pourtant, les avions devaient chaque jour leur jeter des barres de glace.

Le 1<sup>er</sup> mai, le groupe Colombat se porte sur Tafrant où restait un poste de renseignements.

Tafrant est un petit plateau dominant le centre d'une plaine bordée au sud par l'Ouergha. Au nord, s'élèvent en demi-cercle, de l'est à l'ouest, le massif du Bibane et les mouvements de terrain que commandent les postes d'Aoudour, Achirkane et Beni Derkoul.

Le 2 mai, le général Colombat engage le combat pour ravitailler le poste de l'Aoudour.

Le colonel Noguès, avec 3 bataillons, escalade cet important escarpement et, après un engagement de deux heures, bouscule l'ennemi, repousse une forte contre-attaque sur son flanc gauche, puis dégage et ravitaille le poste.

Le retour de la colonne n'est pas inquiété par l'ennemi, fortement éprouvé. Le général Colombat, profitant de son désarroi, envoie le colonel Callais avec 2 bataillons ravitailler l'Achirkane.

Cette journée avait coûté des pertes notables, particulièrement en officiers.

2 bases  
Tafrant  
Taounat

Le 3, le groupe mobile se porte sur Beni Derkoul, qu'il atteint sans avoir rencontré de sérieuse résistance. Le poste a déjà bien souffert de privations. L'inaction de l'ennemi est mise à profit pour ravitailler la garnison.

Il restait à dégager les postes du Bibane.

La région est l'habitat principal des Beni Ouriaguel, tribu de l'Ouergha. L'année précédente, elle avait reçu les Français en libérateurs. Entraînée par le caïd Abdesselem, devenu subitement leur ennemi acharné, elle s'était déclarée la première pour Abd el Krim.

Le Bibane, s'étalant sous la forme d'un fer à cheval ouvert vers l'ouest, est un imposant massif très compartimenté. La branche nord est formée par une étroite bande rocheuse; toute la dépression centrale et la branche sud constituent un immense verger, coupé de murs et de haies de cactus ou d'aloès, particulièrement propice à la défense. Au sommet de la courbe du fer à cheval, s'élevait le poste du Bibane, soutenu par le petit poste de Dar Remik, placé sur la branche rocheuse du nord.

Depuis dix jours, les guerriers Beni Ouriaguel, renforcés de nombreux Beni Zeroual et Rifains, travaillaient en hâte à l'organisation défensive du Bibane. Des tranchées étaient creusées, les maisons étaient crénelées, et, pour interdire l'action des auto-mitrailleuses, les pistes étaient coupées ou barrées.

Le 4 mai, à 5 heures, le groupe mobile quitte Tafrant et marche sur le Bibane, qu'il doit aborder par l'extrémité de sa branche sud.

L'avant-garde est arrivée à 1.200 mètres des premières pentes, lorsque, subitement, une vive fusillade crépite sur les crêtes. Il y a là 2.000 fusils, et l'aviation signale l'afflux d'importants renforts ennemis. Le général Colombat ne dispose que de 3 batteries de montagne, dont les munitions n'ont pas été complétées. Son groupe mobile a subi des pertes avant même d'être engagé. Il se résigne à regagner Tafrant.

Ce repli est considéré par l'ennemi comme un grand succès. Abd el Krim déclare le Bibane imprenable, il assure le caïd Abdesselem de tout son appui, lui envoie des renforts, et fait pousser activement, sous la direction de ses moniteurs, l'organisation défensive du massif.

Le général Colombat ne dispose toujours que de ses faibles moyens, pour secourir les deux postes qui luttent sans relâche.

Laisant momentanément à l'aviation, sur laquelle il sait pouvoir compter, le soin de soutenir leur défense, le général procède lui-même à la reconnaissance d'un cheminement d'attaque possible. Escorté d'un

4 mai  
Bibane

simple goum, fréquemment sous les balles, il parcourt pendant 3 jours tout le pourtour du Bibane et décide finalement de l'attaquer par le sud, en partant de Fès el Bali.

Pendant l'exécution de ces reconnaissances, le colonel Noguès parcourt la tribu des Beni Mesguilda, pour l'empêcher de passer à l'ennemi.

Le général Colombat, ayant obtenu un renfort de 4 bataillons, 3 batteries, un groupe d'autos-mitrailleuses et un important ravitaillement en munitions, décide d'attaquer le 13 mai.

Le 12, il fait bombarder par l'artillerie et l'aviation les organisations ennemies qui n'avaient pu être abordées 8 jours avant, afin de laisser croire à l'adversaire que l'attaque sera encore tentée de ce côté.

A minuit, le groupe mobile, laissant son camp tout monté à la garde de quelques fractions, quitte Tafrant dans le plus grand silence, gagne Fès el Bali où les renforts le grossissent, s'articule face à son objectif et, au petit jour, prononce son attaque.

Le Bibane est également gardé de ce côté.

Les deux bataillons d'avant-garde se heurtent de suite à des tranchées occupées, les enlèvent à la baïonnette et, poursuivant l'ennemi, occupent les premières crêtes.

Le gros des forces adverses, qui était disposé face à Tafrant, accourt en hâte; 4 bataillons, sous les ordres du colonel Michelin, se portent au-devant de lui et le repoussent après trois heures d'un dur combat. Avec les deux bataillons d'avant-garde, le colonel Noguès escalade la grande crête et atteint à midi le poste du Bibane, tenu par le sergent Bernez-Cambot et ses tirailleurs du 5<sup>e</sup> sénégalais.

L'ennemi, surpris et battu, est en fuite, le poste de Dar Remik est dégagé sans combat; le groupe mobile bivouaque sans être inquiété au sommet du Bibane.

Dans la soirée, les blessés sont évacués sur Fès el Bali, car aucun repos n'est permis au groupe mobile. Sans bagages, sans tentes, ne disposant que de quatre jours de vivres, il doit immédiatement repartir. A l'est, en effet, les postes de Mghala, de l'Aoulaï et de l'Ourtzagh, assaillis depuis plus de 20 jours, ne tiennent que par un miracle d'énergie.

Laissant au Bibane deux bataillons sous les ordres du colonel Féral, le général Colombat se porte le 14 en direction de l'Aoulaï.

Deux colonnes sont formées. Le colonel Callais qui commande la pre-

3 mai  
14 mai  
5 h 20 - 15 m  
Bibane  
et  
miniphine

mière atteint Mghala après un court combat. Il fait sauter le poste et en replie la garnison; mais, après cinq heures d'efforts, son canon tiré à bras sur des pistes muletières doit être abandonné dans la nuit.

Pendant ce temps, la colonne Noguès livre combat sur l'Ourtzagh. Le poste était tombé la veille. La petite garnison du 5<sup>e</sup> tirailleurs sénégalais, commandée par le sergent Joandet, avait lutté jusqu'à la mort. Les corps des défenseurs avaient été mutilés, puis traînés et brûlés par les Rifains bien en vue du poste de l'Aoulaï, qui luttait toujours sous l'énergique commandement du capitaine Duboin.

Après une nuit passée au bivouac sur l'Ourtzagh, le général Colombat lance, le 15 au matin, le colonel Callais et quatre bataillons au secours de l'Aoulaï: le poste principal, seul, tient encore, le blockhaus ayant cédé quelques jours plus tôt.

L'ennemi, sentant que le poste ne peut plus lui résister longtemps, s'oppose de toutes ses forces à la progression du détachement. Il dispose des mitrailleuses prises au blockhaus. Mais les tirailleurs et les légionnaires, rendus furieux par les atrocités qu'ils viennent de constater, bousculent tout sur leur passage et, en quelques heures, atteignent le poste; ils y trouvent les défenseurs exténués par vingt deux jours de combat acharné.

Pendant que l'on prépare la destruction de cet ouvrage, un avion apparaît, survole le poste et y laisse tomber un petit paquet de croix de guerre envoyées par le général de Chambrun. Le colonel Callais peut, sur place, décorer les survivants de la garnison.

Le même jour, pendant le dégagement de l'Aoulaï, un bataillon sénégalais, parti à la recherche du canon abandonné la veille, était attaqué par un ennemi nombreux, subissait de lourdes pertes et ne pouvait se décrocher qu'avec l'aide d'un autre bataillon envoyé en toute hâte à son secours.

Le 16, le groupe mobile, ayant épuisé ses vivres, revient à Kelaa des Sless. Ce mouvement donne lieu à un nouveau combat, l'ennemi s'accrochant à l'arrière-garde jusqu'à ce que celle-ci ait traversé l'Ouergha.

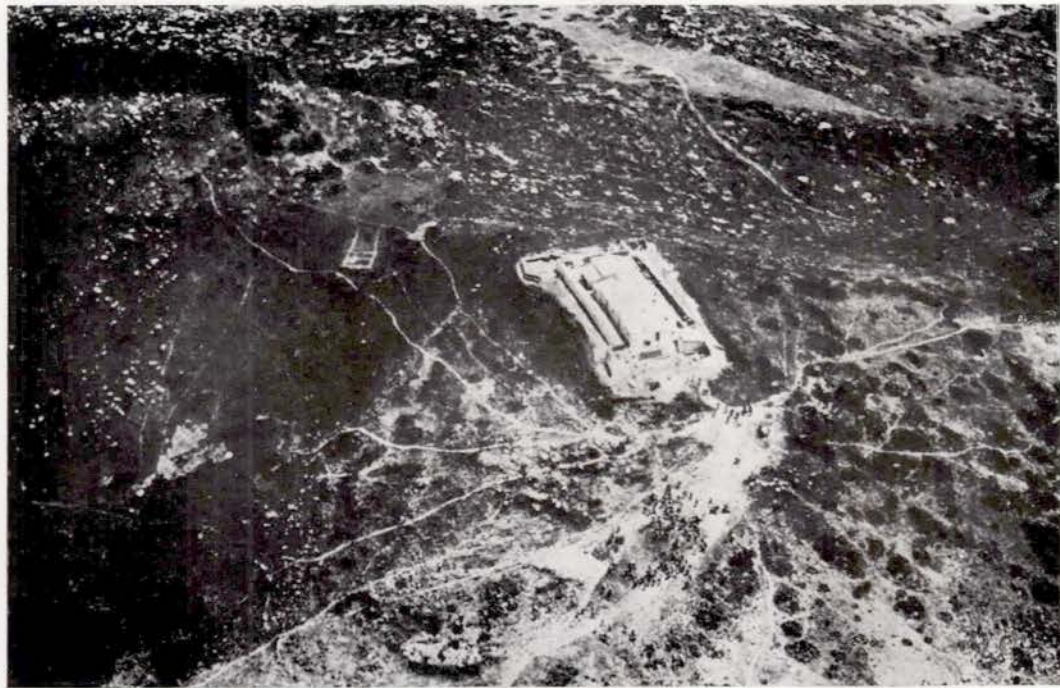
Ainsi, en quatre jours, le groupe Colombat a dû livrer six combats violents.

La situation s'était éclaircie du côté du Bibane; mais elle s'aggravait au nord de Taounat, où s'était concentré le groupe Freydenberg. La défection des tribus aidant, la poussée ennemie devenait dangereuse; elle



Phot. communiquée par l'Illustration.

Vue prise du poste de Teroual.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Le poste du Bihane est débloqué par le général Colombat, le 23 mai 1925.

devait être enrayée sans délai. Le colonel Callais et deux de ses bataillons de tirailleurs marocains sont enlevés au groupe Colombat afin de renforcer le groupe Freydenberg.

A peine revenu à Tafrant, avec les quatre bataillons qui lui restent, le général Colombat doit songer à remonter sur le Bibane pour y ravitailler le détachement Féral et compléter les approvisionnements du poste. Il choisit cette fois un troisième point d'attaque, intermédiaire entre les deux précédents.

L'opération a lieu le 19 mai. Elle est tout d'abord retardée par un épais brouillard; à 9 h. 30 seulement, les quatre bataillons abordent les vergers. La défense ennemie est acharnée. Une fusillade intense, partant de tous les murs organisés, de toutes les haies, doublées de tranchées, accueille l'avant-garde. Sur la gauche, la résistance ennemie s'appuie sur Beni Kissane, douar du caïd Abdesselem; cette partie de la position constitue une véritable forteresse. Le colonel Noguès, commandant la colonne, place son escadron et un bataillon face à Beni Kissane tandis que les trois autres bataillons, soutenus par l'artillerie, progressent méthodiquement. Il se produit alors une série de combats poussés jusqu'au corps à corps. L'ennemi cède. L'arrivée du détachement Féral, qui s'est porté au devant de la colonne, achève la défaite des dissidents, qui s'enfuient en abandonnant leurs morts. Le convoi de ravitaillement peut passer. Le retour sur Tafrant s'effectue sans difficulté.

Les pertes ont été sérieuses; mais le Bibane va nécessiter un nouveau combat encore plus coûteux.

Le colonel Féral a reçu la mission de replier le poste de Dar Remik et d'organiser puissamment le poste du Bibane, pour lui permettre de résister à des attaques même appuyées d'artillerie. Il fait entourer le poste de tranchées profondes, le couvre par un deuxième réseau de fils de fer et y construit des abris solides.

Sa mission terminée le 24, il attend les troupes qui doivent le recueillir.

Pour tout renfort, le général Colombat a reçu un bataillon de légion. C'est donc avec cinq bataillons qu'il va entreprendre, pour la troisième fois en douze jours, la difficile ascension.

L'aviation signale le renforcement de l'ennemi et de son organisation défensive. Des renseignements sûrs annoncent qu'Abd el Krim a ordonné l'attaque générale du détachement Féral. Aucune hésitation n'est permise; il faut remonter au Bibane dès le 25 mai.

L'action de l'artillerie est soigneusement organisée par le colonel Noguès,

19 mai, B  
encore!

qui attaquera avec quatre bataillons tandis que le bataillon de légion nouvellement arrivé formera, entre le Bibane et Fès el Bali, un couloir de sécurité pour l'évacuation rapide des blessés.

Le cheminement d'attaque choisi est celui du 19 mai. Le 25 mai à 6 heures, le groupe mobile est sur sa base de départ. Il se porte en avant après dix minutes de préparation d'artillerie. Dès son débouché, l'attaque est accueillie par une fusillade nourrie. Malgré des pertes sévères, les tirailleurs des deux bataillons d'avant-garde foncent et devançant l'horaire prévu. En arrivant sur le premier objectif, leur élan est brisé par le barrage de leur artillerie, qui leur cause des pertes. L'ennemi en bénéficie. Le bataillon de gauche est arrêté devant un glacis infranchissable sous le feu; le bataillon de droite est cloué sur place, à quelques mètres d'une série de tranchées abritées derrière d'impénétrables haies de cactus.

Le colonel Noguès tente alors de déborder par la gauche la résistance ennemie. Mais le bataillon qui a reçu cette mission ne peut progresser à travers une zone très boisée et barrée d'organisations défensives solidement occupées.

Après une nouvelle préparation d'artillerie, une compagnie de légion est lancée à l'assaut des tranchées qui arrêtent le bataillon de droite. Il y a cent mètres à parcourir pour aborder l'ennemi; mais des haies impénétrables éparpillent l'assaut. En quelques minutes, la compagnie perd le tiers de son effectif, dont ses trois officiers. Un sergent-major rallie les survivants.

Malgré ces pertes, on ne peut songer qu'à avancer. Le général Colombat engage le bataillon de légion qu'il avait laissé pour protéger l'évacuation des blessés. Ce bataillon, progressant à la droite du groupe mobile, vient par un large mouvement débordant attaquer à revers les tranchées ennemies.

Deux tentatives échouent. Le chef de bataillon Deslandes réunit alors ses officiers, forme avec eux une première vague d'assaut, se met à leur tête et, clairons sonnans, tout le bataillon se lance à l'attaque. L'ennemi fléchit enfin; l'assaut devient général, les tirailleurs nettoient à la baïonnette des tranchées profondes d'où les occupants n'ont pu s'enfuir, les Rifains laissent des centaines de cadavres sur le terrain.

Le groupe Féral et le poste du Bibane sont enfin dégagés.

La garnison du poste est portée à 60 hommes. C'est un commandement d'officier; le général Colombat l'explique lui-même au sergent Bernez-

25 mai  
11  
1 cartage

Cambot; puis, lisant sur le visage de l'énergique colonial que le renouvellement de sa mission est la plus belle récompense à lui accorder, il lui laisse le commandement du poste.

Le groupe mobile, emmenant avec lui le détachement Féral, se replie immédiatement sur Tafrant, sans cesser de combattre un ennemi qui s'acharne sur lui jusqu'à la nuit.

Dans cette journée, les unités du groupe mobile Colombat avaient repoussé des effectifs ennemis quatre fois supérieurs aux leurs; cette seule affaire avait coûté 120 tués et 400 blessés.

### Opérations du groupe mobile Freydenberg.

Le 2 mai, le groupe Freydenberg, comprenant 6 bataillons, 2 escadrons, 4 batteries, un peloton d'auto-mitrailleuses de cavalerie, est rassemblé à Tissa. Dès le lendemain, il a un premier engagement pour se porter sur l'Ouergha à Aïn Aïcha.

La dissidence est générale au nord de la rivière. Les tribus Jaïa, M'Tioua, Senhadja, nombreuses et guerrières, assiègent tous les postes de première et deuxième lignes.

Le premier objectif du colonel Freydenberg est la forte position de Taounat, longue crête boisée aux pentes abruptes qui domine toute la plaine d'Aïn Aïcha. Au centre, le poste de renseignements, flanqué d'un poste militaire, est depuis plusieurs jours attaqué sans répit et complètement encerclé par 4 à 5.000 dissidents, renforcés d'un important contingent de réguliers rifains.

Aucune manœuvre n'est possible. Les troupes doivent traverser trois kilomètres de plaine et aborder l'ennemi de front.

Malgré la modicité des moyens, il est indispensable d'étendre l'attaque à toute la position. De part et d'autre, de profonds ravins offrent à l'ennemi des cheminements faciles pour sa manœuvre classique de débordement. Les Rifains sont embusqués dans des tranchées ou derrière d'épaisses haies de cactus, entre le poste et le groupe mobile, rendant ainsi particulièrement délicate l'action de l'artillerie.

Taounat  
4 mai

Le groupe mobile quitte Aïn Aïcha à 7 heures, couvert à gauche par ses escadrons. Après une préparation d'artillerie, il aborde les premières pentes. La résistance ennemie s'annonce opiniâtre. Légionnaires, coloniaux, tirailleurs sénégalais et algériens, rencontrent, à chaque pas de leur escalade, des tranchées où l'ennemi s'accroche. Le peloton d'auto mitrailleuses Kohler appuie la progression sur la piste qui mène aux postes. Bientôt, à l'avant-garde, le bataillon de légion Cazaban est arrêté par le feu; un parti ennemi cherche à déborder la droite en s'installant sur la Gara des Meziat, que la faiblesse des effectifs n'a pas permis d'occuper, tandis qu'une forte contre-attaque, cheminant par les ravins et les hautes orges, aborde le flanc gauche. Il s'en faut de 2.000 mètres à peine que le cercle soit refermé. Des balles tombent dans le convoi. La situation est grave.

Le colonel Freydenberg fait alors appel au groupe des partisans Beni M'Tir et Beni M'Guild, conduits par leurs officiers de renseignements. Quelques uns, pour arriver du Moyen Atlas, viennent de parcourir plus de 250 kilomètres en trois jours. D'Aïn Aïcha, où quelques heures d'indispensable repos leur avaient été accordées, ils accourent en un galop de 7 kilomètres, tombent sur le flanc de la contre-attaque et dispersent complètement l'ennemi. La situation est dégagée de ce côté.

Pendant ce temps, le commandant de la colonne, se portant de sa personne en première ligne, entraîne le bataillon d'avant-garde. Après dix heures d'une lutte sans répit, le groupe entre à Taounat et dégage la garnison encerclée.

C'est une belle victoire. Les pertes sont sévères, mais hors de proportion avec celles de l'ennemi, qui abandonne plus de cent cadavres et de nombreuses armes.

Cependant, pas plus que le général Colombat, le colonel Freydenberg ne peut donner de répit à ses troupes. Les postes au nord de Taounat demandent des secours immédiats.

Le 5 mai, le groupe mobile se porte sur la kasba des Oulad bou Soltane, aménagée en blockhaus. Après un vif engagement, elle est évacuée et détruite.

Le lendemain 6 mai, la colonne livre un nouveau combat sur les rochers de Bab Ouender, pour y ravitailler en eau le poste étroitement investi. Les bataillons, venus de leurs garnisons à marches forcées, et qui ont eu à mener deux durs combats, paraissent à bout de souffle; la piste d'accès est interdite par le tir de l'ennemi. Les rochers sont escaladés

partisans  
M AT 1

ravitaillement  
postes  
isolés

et la crête est prise d'assaut; mais le plateau est fortement tenu; le poste ne peut être atteint, malgré des efforts surhumains.

Le groupe mobile revient camper à quelques kilomètres en arrière sur le plateau de la Gara des Méziat. L'ennemi l'a suivi et, jusqu'au lendemain matin, harcèle sans répit le bivouac. Au jour, le colonel Freydenberg reprend l'offensive et le met en fuite. Un détachement du groupe mobile, profitant de l'occasion, fonce sur Bab Ouender, atteint le poste et, malgré une violente contre-attaque ennemie, ravitaille la garnison.

Après une journée de repos, le groupe du colonel Freydenberg se porte le 9 mai sur Médiouna; il ravitaille au passage le poste d'Aïn Matouf, dégagé la veille par des partisans.

Le bureau de renseignements de Médiouna, situé au pied de la montagne des Senhadja, est, ainsi que le poste qui le protège, en butte depuis le début des hostilités à d'incessantes attaques ennemies.

Un nouveau combat s'engage; les dissidents sont refoulés et le poste ravitaillé. Mais, au moment où le capitaine Resplandy, grièvement blessé, veut se faire transporter au poste militaire délivré, un de ses mokhrazenis l'assassine, entraîne ses camarades, et livre le poste à l'ennemi. La situation interdit de tenter de le reconquérir par un combat qui serait trop osé; le groupe, harcelé par l'ennemi, regagne son bivouac de la Gara des Méziat.

Le 10 mai, il livre un nouveau combat pour ravitailler Bab Ouender en eau et en ramener les blessés.

Le 11 mai, bousculant l'ennemi qui s'oppose à sa marche, il se porte sur l'oued Sahela; le 12, il débloque et ravitaille sous le feu les postes de Mezraoua et d'Aïn Leuh.

Le 13 mai, le colonel Freydenberg reçoit la mission d'agir vers l'ouest, pour attirer à lui le plus possible des forces Jaïa et Beni Zéroual qui pourraient se porter vers le Bibane, attaqué ce jour-là par le groupe Colombat; il décide de se porter au secours des postes de Oued Amzez et de Talegza, assiégés depuis 25 jours.

Oued Amzez est situé sur un mouvement de terrain escarpé et boisé que l'ennemi a couvert d'organisations défensives.

Le contact est pris dès la sortie du bivouac de Mezraoua. L'ennemi est refoulé jusqu'aux pieds des pentes où l'aviation signale de nombreux guerriers.

Un gros village des Beni M'Hamed, accroché à la crête, à l'ouest du poste, est la clef de la manœuvre. Sous la protection de toute l'artillerie, un

bataillon aborde l'agglomération et s'en empare après un combat de rues.

Le reste du groupe prononce alors une attaque générale par l'ouest de la position; l'ennemi, pris entre deux feux, ne lâche pied que devant cette menace d'encerclement. Il s'enfuit sous un feu d'artillerie et de mousqueterie qui lui cause des pertes importantes.

Après ce succès coûteux, le colonel Freydenberg ne pouvait songer à attaquer le piton du poste de Talegza, dont il avait cependant l'intention de tenter le repli. C'était, de tout le front nord, la position la plus difficilement abordable.

Le poste et le blockhaus de Talegza dominant des pentes entièrement couvertes d'une végétation inextricable et parsemées de rochers. On ne pouvait y accéder normalement que par une piste passant par le poste de Bab Cherraka, déjà tombé aux mains de l'ennemi.

Lancer sur un tel terrain quatre ou cinq bataillons épuisés par le dur combat du matin même, eût été aller au devant d'un échec grave ou, pour le moins, risquer des pertes très sévères. Le colonel Freydenberg se résigne à donner par optique au capitaine Ancelot, commandant la compagnie de Talegza, l'ordre d'abandonner ses ouvrages et de rejoindre le groupe mobile qui, d'en bas, protégera son mouvement par un encagement des feux de son artillerie et de ses mitrailleuses.

L'ennemi, dissimulé dans des grottes ou des fourrés échappant aux vues, s'acharne sur cette proie qui lui échappe. Pendant tout leur trajet à travers bois, les tirailleurs sont assaillis à chaque pas. Le capitaine Ancelot et quelques hommes seulement peuvent être recueillis.

Le 16 mai, le colonel Freydenberg, livrant son onzième combat depuis le 3 mai, chasse l'ennemi de Bou Toumeur, recueille la garnison et fait sauter le poste après l'avoir évacué.

Malgré ces brillants succès du groupe mobile, l'ennemi restait maître de la contrée et la menace sur Fès s'accroissait. Le général de Chambrun décide de tenter un gros effort pour dégager toute la région au nord d'Aïn Aïcha.

Le groupe Freydenberg est porté à 11 bataillons par des prélèvements effectués sur le groupe Colombat; un nouveau groupe mobile, sous les ordres du colonel Cambay, est formé avec 6 des bataillons qui opéraient au nord de Taza.

L'offensive est prise le 21 mai, à l'aube.

repliement  
Talegza



Phot. communiquée par l'Illustration.

Le groupe mobile Freydenberg passe l'Ouergha pour aller débloquer le poste de Médiouna (mai 1925).



Phot. communiquée par l'Illustration.

Partisans Beni M'tir et Beni M'guild rejoignant le front de l'Ouergha.

Le groupe Freydenberg, partant de la Gara des Méziat en deux colonnes, progresse rapidement.

La gauche, avec le colonel Callais (66<sup>e</sup> Tirailleurs marocains) bouscule l'ennemi, occupe, après de durs combats, la cote 550, les villages de Dahar et de Remla, et dégage le poste de Bou Azzoun. A droite, après une lutte non moins vive, le colonel Durand chasse l'ennemi de tout le plateau de Bab Ouender. Puis les deux colonnes, conjuguant leur action, attaquent la position de Moulay Aïn Djenane, sur laquelle un poste important est encerclé depuis trois semaines. Après un sévère engagement, le poste est atteint.

Pendant ce temps, le groupe Cambay, parti d'Oued Amelil, rencontre de grosses résistances ennemies. Luttant pied à pied, il a d'abord à combattre, le 19 mai, pour enlever les hauteurs de l'ancien poste de Bab Mizab. Le 20 mai, se portant vers l'ouest, il atteint le plateau de Médiouna, d'où il peut effectuer sa liaison avec les troupes du colonel Freydenberg. Le 21 mai, il parvient, après un violent combat qui dure jusqu'à la nuit, à débloquer le poste de Médiouna, autour duquel il bivouaque.

La journée du 21 mai marquait un incontestable succès. La progression dépassait 20 kilomètres sur un front de 50 ; l'ennemi avait subi des pertes telles, que le caïd rifain commandant la région dut demander à Abd el Krim un envoi immédiat de renforts.

Malheureusement, faute de troupes, le général de Chambrun ne put exploiter ces résultats.

Sur le front nord de Taza, le détachement de couverture du lieutenant-colonel Giraud opérait dans la région de Kifane. Grâce à l'heureuse audace de son chef, il obtenait des succès quotidiens qui maintenaient la soumission des tribus de bordure (Tsoul, Branès et Gueznaïa). Toutefois, en raison de la difficulté de sa tâche, il parut nécessaire de faire collaborer à la couverture de Taza le groupe Cambay, qui fut rappelé le lendemain même de son succès de Médiouna.

Le colonel Freydenberg, privé de l'appui de ce groupe mobile, reçut l'ordre de replier tous les postes qui tenaient les pays Rioua et Senhadja.

Le 22, trois bataillons, sous les ordres du chef d'escadrons Mativet et soutenus par toute l'artillerie du groupe mobile, réussissent à évacuer et détruire les postes de Ouled Azam, Srima, Bou Adel et Si M'Hammed. Le repli du détachement est difficile : l'ennemi, accouru en voyant brûler les postes, harcèle les bataillons et cherche à les entourer. La lutte se

poursuit jusqu'à quelques centaines de mètres du bivouac, que les dissidents entourent et inquiètent jusqu'à la nuit. Le camp est dégagé par un hardi coup de main de légionnaires volontaires du bataillon Cazaban.

Le 23, après avoir évacué et détruit les postes de Bou Azzoun et Aïn Djenane, le colonel Freydenberg repart en direction de la Gara des Méziat. Il a alors à livrer un pénible combat de décrochage. L'ennemi, puissamment renforcé, aborde le groupe dès le départ et ne cesse de l'attaquer pendant dix kilomètres, sur un terrain extrêmement difficile, jusqu'à la Gara des Méziat. A droite, le détachement du colonel Durand peut évacuer Bab Ouender, tandis qu'à gauche, la colonne du lieutenant-colonel Callais, pressée par un ennemi de plus en plus nombreux, doit se dégager plusieurs fois à la baïonnette. L'aviation bombarde sans arrêt les renforts ennemis qui accourent de toutes parts et tentent de couper la ligne de repli; un escadron doit charger; la Gara des Méziat n'est atteinte qu'après de gros efforts. Grâce aux judicieuses dispositions du commandement qui, dès le 21, avait gardé des points d'appui sur sa route de retour, et grâce à leur infatigable bravoure, les troupes effectuent ce repli dans un ordre parfait et, à aucun moment, l'ennemi ne peut pénétrer dans le dispositif.

### Opérations du groupe mobile Cambay.

Le colonel Cambay, commandant le territoire de Taza, avait reçu, au début de l'invasion rifaine, la mission d'interdire à l'ennemi l'accès de la ville de Taza, point capital des communications avec l'Algérie. Il ne disposait tout d'abord que de trois bataillons, un escadron, un goum et une batterie.

Dès le mois de mars, prévoyant l'attaque imminente, il avait pris des précautions politiques et militaires pour étayer son front. Les quelques réserves dont il disposait furent portées en arrière de la ligne des postes, sur les points les plus sensibles, constituant des détachements mobiles propres à donner confiance aux tribus soumises et à s'opposer sans retard aux incursions de l'ennemi : détachement Giraud à l'est, dans la région de Dar Caïd Medboh; détachement Mège à l'ouest, au nord de l'oued Amelil.

Dans les derniers jours d'avril, l'ennemi, pénétrant chez les Branès,

multiplie ses tentatives contre les postes et les partisans. Le colonel Cambay prend délibérément l'offensive pour élargir et compléter l'organisation de la région de Kifane. Le 2 mai, sa petite colonne, partie de Dar Caïd Medboh, livre le combat de Siroua ; refoulant un ennemi trois fois plus nombreux, elle vient couronner le col, son objectif, et repousse les contre-attaques qui se succèdent jusqu'à la nuit.

Le 5 mai, les partisans Tsoul et Branès, commandés par le capitaine Mège, se portent dans la région du Haut Lebene et, pendant 24 heures, réussissent à contenir de forts contingents ennemis qui cherchaient à s'infiltrer vers le sud.

Le 8 mai, cette même opération est reprise, avec l'appui de tous les partisans et de quelques troupes disponibles. Après une journée de combats incessants, la position d'Aïn Matouf est enlevé d'assaut, le poste est ravitaillé.

L'ennemi se renforce et occupe solidement la trouée du Lebene dont la possession lui est indispensable dans sa ruée sur Fès.

Le groupe Cambay, alors porté à 6 bataillons, reçoit l'ordre de nettoyer la région, d'y ravitailler les postes, puis de venir conjuguer son action à celle du groupe Freydenberg, dans l'offensive générale que doit prendre le 21 mai le général de Chambrun.

Le 19 mai, le groupe mobile se porte en avant et atteint sans difficulté le poste de Bou Halima. De là, le colonel Cambay lance ses troupes à l'attaque de l'ancien poste de Bab Mizab, occupé par les Rifains. Les bataillons, bien appuyés par l'artillerie, infligent à l'ennemi un échec tel, que le poste de Koudiat Sedrada, pourtant situé dans une région chaotique propice à la défense, peut être facilement atteint et ravitaillé par les partisans.

Le 20, la colonne ravitaille à nouveau Aïn Matouf et, après une longue marche, rendue très pénible par la chaleur et le terrain, atteint Drader, sa base de départ pour l'opération du lendemain.

Le 21, le groupe Cambay, liant son mouvement à celui du groupe Freydenberg, doit livrer de violents combats pour dégager le poste de Médiouna, toujours encerclé, et pour atteindre le plateau qui le surplombe.

L'ennemi s'est fortement retranché; des réguliers rifains, armés de mitrailleuses, arrêtent d'abord les partisans sur les premières pentes. L'intervention de l'artillerie est nécessaire pour permettre aux troupes de prendre pied sur le plateau.

Le lendemain, le groupe mobile du colonel Cambay devait être arrêté

Kifane

dans son heureuse offensive. Il paraissait urgent de secourir les Branès, pressés par l'ennemi. Le général de Chambrun, qui, avec ses 20 bataillons, avait à faire face à l'attaque ennemie sur un front de 150 kilomètres, devait se résigner à renvoyer immédiatement cette colonne sur le M'Soun.

n'oub  
0 bataillon  
en val

### III. — LA CRISE<sup>1</sup>.

#### Création d'un commandement général du front nord.

Dans les derniers jours de mai, la menace rifaine est toujours très grave et menace de s'accroître.

L'invasion ne peut être endiguée complètement par les actions, pourtant toujours victorieuses, des petites colonnes. Elle s'étend maintenant sur tout le nord du Maroc et s'infiltré par les contrées dépourvues de troupes. La dissidence fait tache d'huile.

Le maréchal Lyautey décide alors la création d'un commandement général du front nord. Il le confie au général de division Daugan, qui aura comme adjoints les généraux de Chambrun et Billotte.

Dès sa prise de commandement, le 24 mai, le général Daugan organise le front nord en trois secteurs :

Secteur ouest : de l'Océan à l'Amzez : général Colombat;

Secteur du centre : de l'Amzez à la limite ouest du territoire de Taza : colonel Freydenberg;

Secteur est : de cette dernière limite jusqu'à la frontière algérienne : colonel Cambay.

Tous les renforts prévus sont arrivés. Le général commandant du front nord dispose de 35 bataillons<sup>2</sup>, 9 escadrons, 20 batteries et 10 escadrides.

Le général Daugan, se rendant compte de l'effort considérable que vient de fournir les troupes, cherche à faire reposer les plus éprouvées.

35 début  
juin

<sup>1</sup> Voir croquis n° 12, 13 et 15.

<sup>2</sup> Dont 10 employés dans les postes et à la garde des communications.



Album du général Daugan.

Le général HEUSCH, le maréchal LYAUTEY, le général DAUGAN.



Album du général Daugan.

A Taza, mai 1925.

Le général DAUGAN, commandant le front nord (à gauche)  
puis, de gauche à droite : général BILLOTTE, commandant RACT BRANCAZ, colonel CAMBAY.

Après avoir visité les trois groupes mobiles, il doit se résigner à ne renvoyer sur l'arrière qu'un bataillon de tirailleurs, réduit à 280 hommes et 5 officiers; encore ce bataillon, après quatre jours de repos et sans avoir eu le temps de recevoir des renforts, devra-t-il être dirigé à marches forcées sur Ouezzan dangereusement menacée.

Par ailleurs, en plein accord avec le maréchal Lyautey, le général Daugan fait le point de la situation.

Il constate que l'organisation basée sur le système des postes ne constitue plus qu'une lourde servitude : les groupes mobiles sont en quelque sorte liés à ces postes, au profit desquels toutes les troupes se dépensent depuis un mois. Il veut reprendre la liberté d'action perdue dès le début de l'invasion; à cet effet, il décide le repli de tous les postes dont le maintien n'est pas imposé par d'impérieuses raisons de politique indigène, et la création de deux solides bastions fortifiés, sur les deux axes principaux d'invasion vers Fès : Taounat et Tafrant.

Le groupement Freydenberg, luttant sans répit, attaque d'abord le piton de Mezraoua et en chasse un ennemi nombreux, après un engagement à la grenade; puis il atteint une seconde fois le poste d'Aïn Leuh et le détruit après l'avoir entièrement évacué. Cette journée lui coûte 30 tués et 150 blessés dont 5 officiers.

Le 30 mai, après de nouveaux combats, le poste d'Aïn Matouf est dégagé.

Le 31, les postes de Koudiat Sedrada et Bab Mizab sont repliés, malgré l'opposition d'une forte harka.

Le 2 juin, le colonel Freydenberg se reporte en hâte vers l'ouest où la position de Sker est assaillie sans répit.

Le poste d'Astar qui domine cette position est déjà tombé aux mains de l'ennemi. Le lendemain, Mezraoua subit le même sort. Taounat au sud de Sker est à nouveau menacé.

Le 4 juin, le groupe Freydenberg, disposant de moyens puissants d'artillerie (95, 120 l., 155 c.), prépare l'opération de repli du poste de Sker en cherchant à installer sur son flanc gauche une forte flanc-garde. Il réoccupe le piton d'Astar et les ruines du poste, mais ne peut s'emparer du village du même nom.

Le 5, par une opération vigoureuse et rapide, il atteint Sker et délivre la garnison qui était à toute extrémité, les deux blockhaus couvrant le poste principal étant tombés aux mains de l'ennemi.

La colonne regagne Taounat et aménage une importante position for-

1 bataillon  
280 hommes

tifiée sur ce mouvement de terrain, qui va être particulièrement visé par Abd el Krim, car il commande l'Ouergha et tient la route de Fès.

Les attaques de jour et de nuit, à la grenade et au couteau, se succèdent sans répit contre Taounat, pendant les premières semaines de juin. La garnison, placée sous les ordres du colonel Barbassat, assisté du chef de bataillon de Saint-Julien, résiste à tous les assauts.

Pendant ce temps, le général Colombat rayonne avec son groupe mobile autour de Tafrant, qui est également organisé en position fortifiée; il s'efforce, par des incursions répétées, d'empêcher l'importante tribu des Beni Mesguilda de passer en dissidence.

Cependant, l'ennemi s'acharne toujours sur les postes.

Attaqué de jour et de nuit depuis le 26 mai par plus de deux mille dissidents pourvus de canons et de grenades, les Sénégalais de Bernez-Cambot succombent le 5 juin, malgré l'appui de l'artillerie de Tafrant.

Beni Derkoul tombe à son tour le 14 juin. Le commandant de ce poste, le lieutenant Lapeyre, se fait sauter avec ses hommes plutôt que de se rendre.

Malgré tous les efforts, les Beni Mesguilda partent en dissidence; mais les postes de l'Aoudour et de l'Achirkane peuvent être repliés à temps.

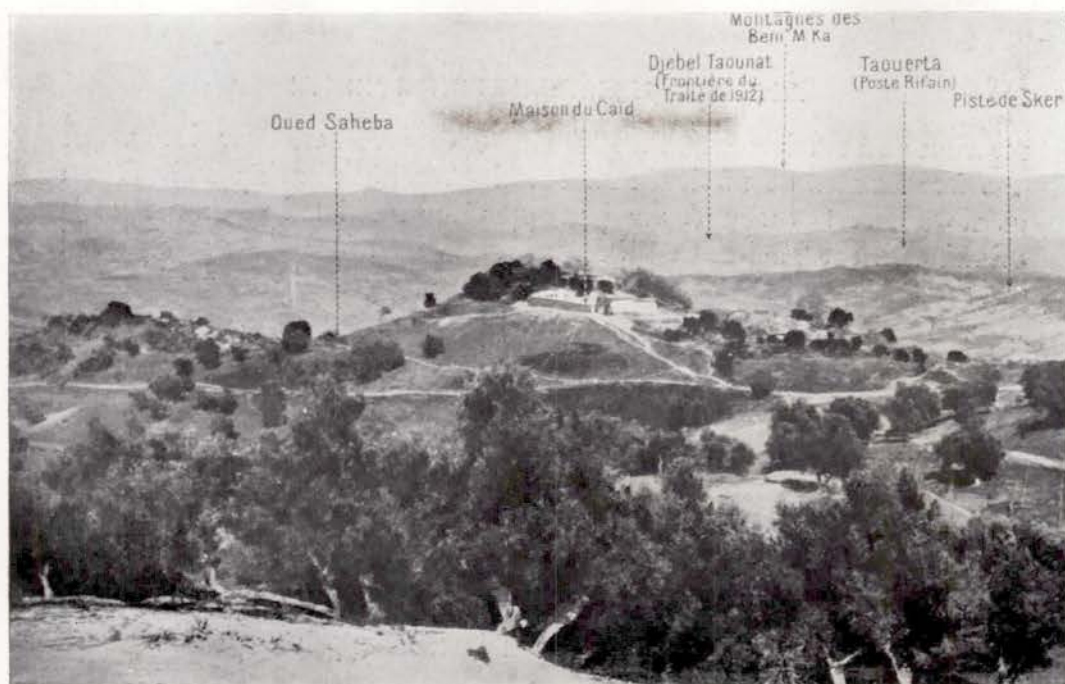
### La défense d'Ouezzan.

Devant la résistance des groupes mobiles, qui depuis plus d'un mois contiennent victorieusement ses hordes dans leur ruée vers Fès, Abd el Krim étend son action vers l'ouest: il lance, le 4 juin, une importante harka djebala sur Ouezzan, la grande cité religieuse des chorfa. La menace est grave. La petite garnison d'Ouezzan, réduite à quelques centaines d'hommes, ne peut intervenir efficacement; aussi l'importante tribu des Ghezaoua qui couvre la ville fait défection et tous les postes du Loukkos sont assiégés. L'ennemi arrive aux portes d'Ouezzan.

Le général Daugan renforce en hâte le secteur du général Colombat, qui forme un groupe mobile de 5 bataillons, deux escadrons, trois batteries, sous les ordres du colonel Defrère.

Le 3 juin, le colonel Defrère se porte au nord d'Ouezzan par l'étroite vallée où serpente, en corniche, l'unique piste qui dessert la région des

*harka djebala  
sur Ouezzan*



Phot. communiquée par l'Illustration.

Environs du poste de Taounat, 1925.



Phot. communiquée par l'Illustration.

Environs du poste de Bou Azoun, 1925.

postes du Loukkos. Au cours d'un vif engagement, il repousse l'ennemi qui lutte pied à pied. Brikcha, poste de deuxième ligne, semble pouvoir être dégagé dès le lendemain; mais le groupe mobile doit regagner en hâte Ouezzan, que les Djebala menacent dangereusement par l'ouest.

Laissant un bataillon pour interdire à l'ennemi le passage par la vallée du nord, la colonne Defrère traverse Ouezzan et vient s'installer au nord-ouest de la ville; puis, prenant hardiment l'offensive, elle bouscule la harka rifaine, débloque le poste de Zendoula et, sur les traces de l'ennemi en fuite, atteint Brikcha; le lendemain, elle occupe l'important poste d'Oulad Allal.

Les troupes sont allégées à l'extrême; elles n'ont ni tentes, ni le moindre bagage; elles couchent à la belle étoile; elles se battent chaque jour, soit vers l'avant, soit vers l'arrière, pour faire passer les convois de ravitaillement; les pertes s'accroissent; la chaleur est torride.

Le 18 juin, le poste de Beni Routen est atteint par une action rapide. Son évacuation se fait sous une fusillade nourrie. A peine le décrochage est-il commencé que les Djebala envahissent le poste, qui saute à ce moment, ensevelissant sous ses décombres une centaine de dissidents. Cet accident sème la panique chez l'adversaire, et permet au détachement de se dégager aisément.

Le 19, a lieu le repli du poste de M'Zoua, sur les bords du Loukkos.

Le bataillon qui, depuis deux heures, protège l'évacuation contre un ennemi nombreux et agressif, a l'ordre de ne se replier que sur un signal convenu. Avant l'envoi de ce signal, le chef de bataillon qui dirige l'opération voit une compagnie, commandée par le lieutenant Contamine de Latour, son seul gradé français, se replier en bon ordre, et, devant elle, malgré les balles qui pleuvent, l'officier à cheval. Le commandant courroucé se précipite au devant du subordonné qui enfreint ainsi ses ordres; il s'arrête stupéfait en voyant que l'officier a été tué et est tenu sur son cheval par un de ses vieux sergents marocains. Il sait ce que Contamine de Latour était pour ses Marocains, qu'il menait au feu depuis trois ans; aussi donne-t-il un ordre bref au sergent: «Ramène ton lieutenant là haut!» On voit alors la compagnie, toujours en bon ordre, retourner au combat, derrière son chef mort qui la commande toujours.

Le 20, le colonel Defrère essaie d'aborder Rihana, gros poste situé sur un important massif dominant le Loukkos. Il se heurte, dès les pre-

mières pentes, à un ennemi quatre fois plus nombreux et solidement retranché, et doit renoncer à un combat disproportionné.

Parti d'Ouezzan le 8, il a épuisé tous ses vivres et presque toutes ses munitions<sup>1</sup>; il est dans l'obligation de rejoindre sa base en une seule journée, ce qui nécessite son retour par la piste la plus directe, longeant une vallée fort étroite par endroits.

Le groupe mobile, alourdi par deux cents blessés, devait, en outre, ramener un convoi de camions automobiles, dont le passage avait déjà provoqué un combat quelques jours plus tôt.

Le 22 juin, la colonne quitte Oulad Allal à l'aube; elle se heurte immédiatement aux dissidents qui tiennent en force le défilé de Brikcha, barrant ainsi la seule route possible.

Les troupes harassées livrent alors un furieux combat; les munitions s'épuisent; cavaliers et fantassins chargent héroïquement; mais l'ennemi, continuellement renforcé, ne cède pas de terrain et resserre de plus en plus son étreinte. La situation semble désespérée et, déjà, le colonel Defrère n'entrevoit le salut qu'en un repli sur le poste de Brikcha. Mais le capitaine aviateur Blaise, en reconnaissance sur Brikcha, a constaté la situation angoissante du groupe mobile et est revenu en hâte donner l'alarme. Trois escadrilles interviennent dans la bataille: les bombes éclatent sur toutes les crêtes qui sont escaladées dans un dernier effort. La colonne peut franchir le défilé et regagner Ouezzan, luttant encore contre un ennemi qui s'acharne sur elle jusqu'aux portes de la ville.

Entre temps, du 18 au 28 juin, un groupe mobile constitué à Aïn Defali aux ordres du colonel Freydenberg accouru d'Aïn Aïcha, débloque et ravitaille les postes de Teroual, Bab Hoceïne, Oued Hamrine, Aïn bou Aïssa. C'est dans un de ces combats, le 18 juin, à l'Oued Hamdallah, que tombe le chef de bataillon Stefani, une des plus belles figures de l'épopée marocaine et de la grande guerre.

---

<sup>1</sup> Il restait à peine un repas pour les hommes, plus de vivres pour les animaux; un bataillon n'avait plus que 20.000 cartouches, l'artillerie à peine 100 coups par batterie.

Brikcha  
18 juin

Le Ministre de la guerre à Ouezzan.  
Juin 1925.



Album du capitaine Durosoy.

Le général Daugan, M. Laurent-Eynac, le colonel Freydenberg, M. Painlevé, le maréchal Lyautey.

### La menace sur Taza.

Le 12 juin, M. Painlevé, président du Conseil et ministre de la Guerre, vient en avion se rendre compte de la situation au Maroc. Le maréchal Lyautey, envisageant le danger qui menace l'existence même du Protectorat, demande d'importants renforts.

Ces renforts commencent à arriver à la fin de juin et le général Daugan décide de faire effort dans la région d'Ouezzan. Pour permettre la concentration des moyens à la défense des abords mêmes de la ville, il prescrit le repli de tous les postes du Loukkos. A cet effet, il constitue un groupement de 12 bataillons commandé par le colonel Niéger.

Le 2 juillet, cette forte colonne quitte Ouezzan, atteint Brikcha non sans avoir subi un sévère combat d'arrière-garde et se prépare à dégager le poste de Rihana toujours encerclé.

A ce moment, de graves nouvelles parviennent de Taza. Les importantes tribus des Tsoul et des Branès qui, faute d'effectifs, n'ont pu être suffisamment soutenues, sont envahies par les Rifains et menacent de passer à l'ennemi. Taza, découverte, est sérieusement menacée. Les seuls bataillons que le général Daugan ait pu prélever sans danger sur tout l'ensemble du champ de bataille, ont été confiés au colonel Niéger pour secourir Rihana.

Aucune hésitation n'est permise au général commandant le front nord : il faut sauver Taza, défendre les communications avec l'Algérie et interdire à Abd el Krim de venir tendre la main aux tribus dissidentes de la Tache de Taza. Ordre est donc donné au colonel Niéger d'abandonner Rihana, de rentrer à Ouezzan et de mettre en route, de toute urgence, sur Taza quatre bataillons, deux batteries et un escadron.

En donnant cet ordre, le général Daugan a fort justement écrit : « Il y va du salut du Maroc ».

Le groupe Niéger reprend donc le chemin d'Ouezzan; Rihana est abandonné à l'ennemi. Le général Félix Goureau, qui vient de prendre le commandement du secteur ouest, apprenant que les Rifains assurent les honneurs de la guerre à la compagnie de garnison, lui envoie, par T. S. F., l'ordre de se rendre. L'ennemi tint parole et la majorité des

Painlevé

prisonniers, ayant échappé au typhus, regagna les lignes françaises à la fin des hostilités.

Arrêté au nord de l'Ouergha dans son avance sur Fès, et devant Ouezzan dans sa tentative de débordement par l'ouest, Abd el Krim va tenter un violent effort par l'est, sur Taza. Il y consacra ses meilleures troupes, renforcées des Branès et des Tsoul.

Au début de juillet, la situation est angoissante. Il paraît douteux que les quelques bataillons qui défendent Taza puissent résister à un effort aussi important. Les communications avec l'Algérie semblent devoir être coupées à bref délai. Déjà l'évacuation de Taza est envisagée. Mais l'ordre est donné de garder ce point à tout prix, quitte à évacuer la population civile. La valeur des troupes et de leurs chefs permet l'exécution de cette décision.

Le général Billotte, groupant quelques bataillons de Taza et ceux qui lui arrivent de l'ouest, contre-attaque dans la région du Haut Lebene. Au nord de Taza, le lieutenant-colonel Giraud prend audacieusement l'offensive avec ses trois bataillons, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Combattant le jour, marchant la nuit, il multiplie ses attaques de détail, de l'est à l'ouest de la ville. L'élan rifain est encore une fois brisé.

A cette époque, se termine la première période de la campagne du Rif, qu'à juste titre on a appelée «la période héroïque». Pendant les deux mois de mai et juin 1925, le maréchal Lyautey avait pu, avec des moyens très réduits, arrêter le flot des harkas rifaines et tenir en échec l'ennemi le plus nombreux, le mieux organisé et le plus fortement armé qu'une nation civilisée ait jamais rencontré dans une guerre coloniale.

\* \* \*

Cependant, le déséquilibre augmentait entre les deux camps. Les renforts français étaient insuffisants pour combler les vides, la valeur matérielle et morale des troupes, toujours sur la brèche depuis plus de deux mois, baissait progressivement. Le front de l'offensive ennemie s'étendait chaque jour, à l'est et à l'ouest, par l'insurrection de nouvelles tribus; faute de réserves, il était impossible de monter une contre-offensive puissante. Du côté rifain, les effectifs s'accroissaient, l'armement s'améliorait par des prises, le moral grandissait et la propagande d'Abd el Krim à l'intérieur du Maroc faisait des progrès sérieux.

Les communications avec l'Algérie devenaient précaires. Les Branès et les Tsoul, passés en dissidence, étaient à quelques kilomètres de la route Taza-Oudjda, leur exemple était suivi par quelques fractions Ghiata, tandis que d'autres refusaient de se laisser désarmer. Du jour au lendemain, l'insurrection pouvait gagner Taza, se propager au sud de la ville, chez les Beni Ouarain du Moyen Atlas, en sorte que Fès serait attaquée non seulement par le nord, mais encore par l'est et le sud-est. Un tel danger imposait d'urgence à la France l'effort nécessaire pour le conjurer à tout prix.

Le total des effectifs engagés, pendant la période d'avril à juillet 1925, était au maximum de 50.000 hommes, comprenant : 60 bataillons, 34 batteries et 4 sections de position, 15 escadrons, 2 compagnies de chars, 3 escadrons d'auto-mitrailleuses, 6 goums, 14 escadrilles et 8 compagnies du génie.

Les pertes avaient été :

Par le feu, de 1.005 tués, 3.710 blessés et 995 disparus, soit 10 p. 100 des effectifs engagés;

Par accidents, suicides et maladies, de 478, soit 0,956 p. 100.

Ces pertes donnant une idée de l'effort demandé aux troupes, au cours de cette campagne en pays de montagne, contre un adversaire acharné.

*peu faits  
et  
pertes*

## DEUXIÈME PÉRIODE.

## LE RÉTABLISSEMENT, LA VICTOIRE

(AOÛT 1925-OCTOBRE 1926).

Le gouvernement français envoie au Maroc le maréchal Pétain, muni de pleins pouvoirs pour prendre ou proposer toutes mesures nécessaires au redressement de la situation.

Arrivé par avion le 17 juillet, le Maréchal règle les attributions respectives du résident général et du général Naulin, nommé commandant supérieur des troupes d'opérations du Maroc. Le 24 juillet, à 12 heures, le général Naulin prend le commandement du front nord.

Deux divisions, la division marocaine et la 11<sup>e</sup> division d'infanterie, étaient déjà en route pour le Maroc; le maréchal Pétain demande des renforts plus considérables.

Les premiers éléments de ces grandes unités sont acheminés dès leur arrivée, à partir du 20 juillet, sur la grande ligne de communication Oudjda, Taza, Fès. Leur apparition a pour effet de calmer l'effervescence dans les tribus voisines de la route, Ghiata et Beni Ouarain, et de rétablir la confiance. Par leur seule présence, l'insurrection était contenue.

## I. — LA STABILISATION (AOÛT-MI-SEPTEMBRE 1925).

## Situation le 24 juillet.

A la date où le général Naulin prend son commandement, les troupes en opérations sur le front nord comprennent : 60 bataillons, plus 1 compagnie montée; 34 batteries; 15 escadrons; 2 compagnies de chars; 3 escadrons d'auto-mitrailleuses de cavalerie; 6 goums; 14 esca-



Album du général Naulin.

Le général NAULIN, commandant supérieur des troupes d'opérations du Maroc  
(24 juillet 1925).



Album du capitaine Durosoy.

Liaison avec l'état-major espagnol, Arbaoua le 19 août 1925.  
Au centre : le général Naulin, le maréchal Lyautey, le général Riquelme.

drilles; 8 compagnies du génie soit, environ 50.000 hommes. Ces effectifs ont été répartis entre les trois secteurs ouest, centre, est, et une faible réserve générale. Dans chaque secteur, une partie des éléments constitue la garnison des postes. La majeure partie des moyens est employée à former des «groupes mobiles».

Ces groupements de manœuvre avaient eu au début une composition fixe. Mais, par suite de l'évolution rapide et toujours imprévue de la situation, ils avaient dû être peu à peu dissociés pour former des groupements de caractère temporaire, improvisés au gré des besoins, à l'aide des disponibilités les plus proches et des chefs trouvés sur place. Cette manière de faire, imposée par des circonstances de plus en plus critiques, présentait de nombreux inconvénients : les efforts étaient disséminés, les résultats localisés, l'impression politique passagère; le commandement éprouvait des difficultés à établir une coordination indispensable; les unités et leurs chefs ne se connaissaient pas. L'importance des pertes, la disparition des cadres, le surmenage physique et moral aggravaient encore ces inconvénients. Les procédés ainsi employés en raison des effectifs restreints du front nord, vont pouvoir être modifiés, pour une armée de 100.000 hommes opérant sur un front de 300 kilomètres.

Dès le début de juillet en effet, le Gouvernement a décidé l'envoi de renforts importants, qui comprennent pour la première fois de grandes unités constituées.

La division marocaine arrive du 22 au 24 juillet; la 11<sup>e</sup> division de marche à partir du 27 juillet; la 128<sup>e</sup> commence à débarquer le 7 août. Elles formeront une unité appelée «XIX<sup>e</sup> corps d'armée de marche.»

LE PROBLÈME qui se pose au commandement supérieur revêt un double aspect :

*Problème défensif* : rétablir la situation militaire et mettre le Maroc à l'abri de l'agression rifaine.

*Problème offensif* : atteindre ensuite l'ennemi aux points jugés les plus sensibles, de manière à le réduire aussi rapidement que possible à l'impuissance.

Concurremment, il doit être procédé à la remise en ordre des unités et à la réorganisation des armes et services, en vue de l'exercice normal d'un commandement d'armée.

### Rétablissement de la situation.

Le rétablissement de la situation comporte les mesures successives suivantes : étayer le front et limiter les progrès de la dissidence aux deux ailes; protéger le Gharb; établir une barrière entre les Tsoul-Branès et la Tache de Taza (les premiers renforts seront employés à l'accomplissement de cette tâche); ultérieurement, rétablir une position de résistance indiscutable, qui puisse servir de base de départ à des opérations offensives.

Dès la fin de juillet, il apparaît que les actions de rétablissement qui s'imposent sans retard sont :

Accrocher la position de résistance aux môles qui tiennent encore (Ouezzan, les têtes de pont de Tafrant, Taounat, Kifane); conquérir la chaîne des sofs qui, en pays Tsoul-Branès, relie les ouvrages de Kifane à Bab Taza; nettoyer la région sud de l'Ouergha, particulièrement entre Mjara et Kelaa des Sless; enfin, refouler la dissidence qui, à travers le massif du Sarsar, déborde l'armature d'Ouezzan par l'ouest.

### Répartition des moyens et réorganisation des unités.

L'arrivée des trois nouvelles divisions permet de conserver l'articulation initiale du commandement en trois secteurs, chacun d'eux étant renforcé d'une division. Ainsi, chaque secteur va devenir un groupement de deux divisions de marche, à deux brigades mixtes, les éléments supplémentaires devant constituer une 7<sup>e</sup> division en réserve générale, à la disposition du commandant supérieur.

Le caractère particulier de la guerre marocaine ne permet pas de conserver aux divisions venues de France leur organisation faite pour la guerre européenne. D'autre part, les aptitudes militaires différentes des légionnaires, tirailleurs algériens, marocains et sénégalais, obligent à un « panachage » qui a d'ailleurs été pratiqué au Maroc depuis l'origine.

*Le problème offensif.* — La saison des pluies doit commencer dans deux mois et demi. L'équipement du front et les moyens disponibles ne per-

3 secteurs  
6 div.  
100.000 h

mettent d'entreprendre qu'une seule opération, si l'on veut lui donner la puissance et la profondeur nécessaires pour obtenir un résultat suffisant avant cette période. La coopération espagnole n'étant pas encore assurée, l'opération ne peut viser les tribus de l'intérieur du Rif. L'objectif choisi est le groupe Beni Zeroual-Mtioua. La soumission de ces tribus d'une importance notoire paraît, en effet, susceptible de porter une atteinte grave au prestige d'Abd el Krim; en outre, la conquête de leur territoire donnera des possibilités ultérieures d'opérations : à l'ouest, chez les Beni Mestara, vers l'est, chez les Senadja, en ouvrant les avenues du Rif. C'est donc dans cette région que, aussitôt les moyens réunis, l'offensive sera prise avec 40 bataillons.

### Les opérations de rétablissement.

Dès leur arrivée, en fin juillet, les éléments de la division marocaine sont rapidement portés à Chbabat et à Sidi Abdallah, établissant une barrière entre les Tsoul-Branès et la Tache de Taza. Les opérations de détail engagées dans la région de l'oued Amelil (camp Desroches) n'empêchent cependant pas un parti ennemi d'atteindre le 30 juillet la voie ferrée Taza-Fès, à Sidi Bou Beker.

Les opérations du mois d'août et du début de septembre ont pour but de rétablir le front initial en ramenant dans l'ordre les tribus insurgées de chacun des secteurs d'Ouezzan, de Taza et de Fès.

*Secteur d'Ouezzan.* — Du 2 au 18 août, le colonel Freydenberg opère le dégagement d'Ouezzan (combat d'Azjen, 2 août), puis, en liaison avec les Espagnols, entreprend le nettoyage du Sarsar, important massif où s'est installé un fort parti de Rifains et de dissidents, qui pousse des raids jusqu'au sud de la route Ouezzan-Kenitra et vient incendier les installations agricoles du Gharb.

Les opérations, que la grande chaleur rend extrêmement pénibles, et où les troupes sont appuyées pour la première fois par les chars, visent à l'encercllement du Sarsar par plusieurs détachements. L'ennemi échappe à temps à l'enveloppement et évacue le massif. La jonction est faite avec les Espagnols sur le Loukkos, à Amezzou. Grâce à l'habileté des dispositions prises, la conquête du massif n'a coûté que des pertes minimes.

Dans le secteur de Fès, les opérations des groupes mobiles vers la Kelaa des Sless, Fès el Bali et Moulay Bou Chta forcent la plupart des bandes ennemies à repasser au nord de l'Ouergha. Dans le secteur de Taza, elles aboutissent à la réduction des Tsoul et des Branès.

*Secteur de Taza.* — L'opération destinée à éteindre le foyer de la dissidence qui menace la route Fès-Taza a pour objet d'obtenir la soumission des Tsoul et d'atteindre le moral ennemi en donnant une idée de la puissance que revêtiront désormais les opérations de sanctions.

Idée de manœuvre : pénétrer dans le bloc Tsoul en trois colonnes partant de la périphérie; organiser la colonne du centre avec des effectifs réduits, et les deux colonnes d'ailes aussi fortement que possible, afin de donner aux Marocains l'impression d'une menace puissante sur leurs arrières, menace à laquelle il ne résistent jamais.

L'opération est confiée au général Boichut, commandant le XIX<sup>e</sup> C. A. de marche et le secteur est, qui dispose de la 1<sup>re</sup> division, de la division marocaine, ainsi que de 12 bataillons déjà en opérations dans le secteur. Ces forces sont articulées en 3 groupements principaux :

Le groupement Dosse, partant du djebel Halfa (au nord du camp du Rocher); le groupement Simon, partant d'Oued Amelil; le groupement Noguès, partant d'El Tnine el Marnissi, sur l'oued Lebene.

Les opérations commencent le 17 août. L'ennemi, se sentant manœuvré, réagit peu.

La plus grande partie des Tsoul (2.000 familles sur 3.600) demande l'aman. La ligne de postes est portée, de la région Oued Amelil-Msila, sur la crête nord de l'oued el Ahmar à une quinzaine de kilomètres plus au nord; elle couvre ainsi largement la voie ferrée Fès-Taza et assure la protection du pays Tsoul.

Le commandant supérieur prescrit de poursuivre ces succès en pays Branès par une action à objectif limité, visant à l'occupation en fin d'opérations de la ligne générale : Bab Taza, Msila, Dar Caïd Medboh.

L'idée de manœuvre s'appuie sur les mêmes principes que pour l'opération chez les Tsoul : larges mouvements débordants et efforts convergents sur l'objectif principal, par deux attaques principales aux ailes, une attaque secondaire au centre.

L'ensemble des moyens (16 bataillons, 15 batteries, 4 escadrons, 2 compagnies de chars), aux ordres du général commandant le XIX<sup>e</sup> corps d'armée, est réparti en deux groupements : ouest (colonel Dosse); est (co-



Phot. du sergent Delsby, communiquée par l'Illustration.

Région nord de Taza, le 31 août 1925.  
L'ancien poste du Djebel Amsefi réoccupé par nos troupes le 26 août.

lonel Corap). Le 26 août, l'offensive est prise par trois colonnes qui, parties respectivement des bases de Msila, Bab Moroudj et Dar Caïd Medboh, convergent vers Bab Achbeur. La liaison entre les groupements est réalisée le 27 août; tous les objectifs sont atteints au prix de pertes légères, l'ennemi n'ayant opposé de résistance sérieuse qu'au début de l'opération. Les Branès font leur soumission.

*Secteur de Fès.* — Les succès remportés dans les secteurs d'Ouezzan et de Taza ont une répercussion profonde dans toutes les tribus et la révolte cesse de progresser au sud de l'Ouergha. Il subsiste pourtant un fort noyau de dissidents dans la boucle de la rivière commandée par le massif de l'Amergou; le nettoyage du quadrilatère Mjara, Kolléine, Fès el Bali, Moulay Bou Chta est nécessaire.

L'opération est exécutée les 2 et 3 septembre. Attaqué à la fois par l'est, par le sud et par l'ouest, l'ennemi abandonne les positions qu'il occupait depuis le mois de juillet et ne garde plus au sud de l'Ouergha que le bastion du Djebel Messaoud.

La dissidence qui, en fin juillet était à 10 kilomètres de la route Fès-Taza, est reportée fin août à 25 ou 30 kilomètres plus au nord. Au début de septembre, les trois centres vitaux du Maroc du nord, Taza, Fès et Ouezzan, sont donc mis définitivement à l'abri des tentatives rifaines.

## II. — L'OFFENSIVE CONTINUE JUSQU'À LA VICTOIRE

(MI-SEPTEMBRE 1925 - JUIN 1926).

### L'offensive en pays Beni Zeroual.

*Le plan initial.* — En l'absence d'une collaboration espagnole assurée, le commandement supérieur avait décidé de porter son effort sur les tribus Beni Zéroual et Mtioua, dont les contingents représentaient près de la moitié des forces armées par Abd el Krim.

L'instruction personnelle et secrète n° 2 du 15 août 1925 exposait les objectifs et les avantages de l'opération :

Un but politique : ébranler le prestige d'Abd el Krim en le battant à l'endroit même où il avait remporté ses premiers succès.

Un but militaire : mettre définitivement Fès à l'abri de toute menace et conquérir une base pour des opérations éventuelles en direction de Chechaouene et de Targuist.

L'exécution de la manœuvre devait comporter deux attaques simultanées partant respectivement des bases Teroual-Tafrant et de Taounat en vue de s'emparer d'une part, chez les Beni Zeroual, de la région Zaouia d'Amjot, Djebel Beni Ider, Zaouia des Ouled Ghezzer; d'autre part, de la cuvette de Sker chez les Mtioua. Entre les deux régions ainsi tenues, prenaient place des actions convergentes de nettoyage et l'occupation du centre important de Rafsaï.

C'était la conception habituelle : pénétration profonde chez l'adversaire par des manœuvres débordantes, encerclement de la région à soumettre, nettoyage par des actions convergentes.

Deux groupements sont constitués pour l'exécution de la manœuvre :

1° Chez les Beni Zeroual, le groupement Pruneau (35° division d'infanterie, 3° division de marche, 1<sup>re</sup> brigade de spahis).

2° Chez les Mtioua, le groupement Billotte (2° division de marche, 8° brigade, 9° spahis.).

Le général Hergault, commandant la 128° division d'infanterie est chargé d'assurer la sécurité du secteur ouest et des communications de la 35° division d'infanterie.

Le général Marty, commandant la division marocaine, est chargé d'assurer la sécurité du groupement centre et des communications de la 3° division de marche et du groupement Billotte.

*Modification au plan initial.* — Le maréchal Pétain, à qui le Gouvernement a confié le 12 août la direction des opérations militaires au Maroc, a conçu, dès le 14 août, un plan visant à la réduction complète de la rébellion rifaine en trois phases :

Dans l'été de 1925, une puissante action militaire franco-espagnole, destinée à conquérir des bases d'opérations à portée du Rif;

Dans l'hiver 1925-1926, une action politique ayant pour but de dissocier les tribus dissidentes;

Dans l'été de 1926, une action militaire et politique destinée à réduire définitivement la dissidence.



Phot. du commandant Tournassoud.

Le Maréchal PÉTAIN.

Sur ces bases générales, il envisage, le 27 août, des modifications au plan initial.

Dans ses conférences des 28 juillet et 21 août avec le général Primo de Rivera, le maréchal Pétain a pu obtenir la promesse d'une collaboration espagnole. Les deux chefs sont tombés d'accord pour considérer comme le nœud de la situation le pays Beni Ouriaghel, centre de la puissance d'Abd el Krim; c'est vers ce point que doivent tendre les efforts des deux armées. Les Espagnols ayant décidé un débarquement dans la baie d'Alhucemas en vue de s'emparer d'Ajdir, l'armée française orientera aussi son offensive sur cet objectif, par la région de Targuist.

Trois directions d'attaque sont possibles :

Direction Chechaouene : elle ne mène pas au centre principal de résistance d'Abd el Krim, en est très éloignée et ne permet pas l'appui des Espagnols, qui n'envisagent aucune opération sur leur front ouest.

Direction nord de Fès, vers les Beni Zeroual : elle ne permet aucune liaison avec les Espagnols, ne menace pas directement le Rif et traverse une région d'accès très difficile, barrée par la plus haute chaîne de montagnes.

Direction nord de Taza : elle offre des avantages militaires et politiques. Les Espagnols étant disposés à prendre l'offensive avec les troupes de la zone de Melilla, les efforts français pourront être liés aux leurs. L'accès du Rif est plus proche et plus facile par cette voie, qui permet d'exercer une menace directe vers le pays des Beni Ouriaghel et Ajdir. Le terrain, plus perméable, permet de prolonger les opérations pendant le début de la saison des pluies.

L'élargissement de la protection de Taza complétera la sécurité des relations avec l'Algérie; il mettra fin aux tentatives faites par l'ennemi pour soulever les tribus du nord de la ville ou se lier aux insoumis de la Tache.

Le maréchal Pétain choisit cette dernière direction.

Les trois phases qu'il a prévues vont donc pouvoir se dérouler sur cet axe :

Avant que la mauvaise saison n'arrête les troupes, divers redressements seront réalisés sur l'ensemble du front. Une action principale, partant de la région nord de Taza, contribuera à resserrer les tenailles sur le Rif, une des branches aux seuils du Msoun et du Kert, l'autre à Ajdir. Cette

offensive largement menée donnera également les bases nécessaires pour une action franco-espagnole ultérieure.

Pendant l'hiver, l'action politique élargira les avantages procurés par l'action militaire.

Enfin, dès que le temps permettra de reprendre les opérations, une attaque décisive sur le Rif, entre Targuist et Ajdir, sera menée par les armées françaises et espagnoles.

Les rectifications du front prévues pour la première phase entraînent une modification des directives données au secteur ouest. Les opérations seront limitées à la prise de possession et à l'organisation d'une ligne de défense jalonnée : pour le général Pruneau, par la région nord d'Aïn bou Aïssa, Djebel Amjot, Aoudour; pour le général Billotte, par la région Aïn Leuh, Astar, Moulay Aïn Djenane. Cette offensive aura pour but de stabiliser définitivement la situation au nord de l'Ouergha, en élargissant les deux bastions, Tafrant et Taounat; mais, elle ne devra pas retarder l'action principale en retenant des effectifs.

*Mesures d'ordre général.* — La préparation des opérations offensives conduit à l'adoption de différentes mesures. Les principales sont : la transformation des trains des unités d'infanterie et d'artillerie en les dotant de mulets leur permettant de répondre aux exigences de la guerre de montagne; la mise sur pied d'une escadrille d'avions gros porteurs pour effectuer des bombardements lointains sur les centres principaux ennemis; des avantages moraux et matériels accordés aux cadres et à la troupe; l'appel aux contingents européens pour ne pas laisser aux indigènes l'impression qu'ils sont seuls à soutenir la lutte; la levée de forces supplétives en Algérie.

*Réorganisation des unités.* — Le général commandant supérieur s'est attaché particulièrement, depuis son arrivée, à la réorganisation du commandement. Dans la « zone avant », des secteurs militaires comprenant de grandes unités constituées sont substitués aux commandements territoriaux disposant de groupes mobiles. Les noyaux de ces secteurs ont été formés par les divisions arrivant en renfort (128<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> division), puis les unités isolées sont amalgamées ensuite en grandes unités.

L'ordre général n° 5 du 1<sup>er</sup> août fixe ainsi l'organisation du commandement :

Secteur est : général Boichut. P. C. Taza.

Secteur ouest : général Pruneau. P. C. Hadkourt.

Secteur centre : général Marty. P. C. Fès.

Cette organisation est accompagnée de toute une série de mesures destinées à reconstituer les liens tactiques, en évitant l'émiettement des unités.

A la date du 10 septembre, les troupes du front nord comprennent : 104 bataillons; 25 escadrons; 51 batteries.

*Développement de l'opération du 10 au 20 septembre.* — Après avoir nettoyé la rive droite du bas Aoudiar, le groupement Pruneau se porte en avant le 11 septembre et s'empare d'Aïn bou Aïssa, Achirkane, Aoudour, Beni Derkoul. Le 12 septembre, la 35<sup>e</sup> division atteint Tabouda puis fait sa jonction avec la 3<sup>e</sup> division de marche qui a atteint la zaouïa d'Amjot. Seule, la flanc garde de la 128<sup>e</sup> division, qui opère à la gauche du groupement, est sérieusement attaquée et doit combattre pour s'emparer de Bab Hocéine et de Oued Hamrine.

A droite, le général Billotte déclanche également son attaque le 11 septembre et s'empare, malgré une vive résistance de l'ennemi, des positions d'Astar et de Sker. Le 12 septembre, ses troupes pénètrent en pays Rioua et atteignent rapidement leurs objectifs : Bou Azzoun, Moulay Aïn Djenane, Bab Ouender.

Ces brillants résultats sont complétés, le 15, par l'occupation de la position de Mezraoua et des hauteurs est de l'oued Amzez. Afin de couvrir à l'est la progression du groupement Pruneau, le Bibane est occupé le 16 septembre par la 3<sup>e</sup> division de marche.

De même, en vue d'exploiter le succès à l'est d'Aoudour, la zaouïa des Ouled Ghezzar est occupée le 19.

Les Beni bou Bane et la majorité des Ouled Kacem se soumettent, mais les Beni Ouriaguel et les Jaïa restent intraitables. Les autres fractions des Beni Zeroual sont flottantes.

Ces succès ont également leur répercussion dans les secteurs voisins; 500 familles Beni Mesguida rentrent de dissidence; l'agitation disparaît dans le pays Branès occupé. L'avance au nord de l'Ouergha affirme la sécurité des routes de Fès, consacre l'emprise du Protectorat au nord de la vallée et lui assure la possession des voies naturelles qui s'ouvrent

à l'ouest, vers Chechaouene, par l'Aoudiar et l'Aoudour ; à l'est, vers le Rif, par la haute vallée de l'Ouergha.

### Les opérations de l'est.

*L'action principale.* — La prise de possession des seuils du Rif au nord de Taza, par une offensive venue de Kifane, permettrait l'équipement d'une base pour des opérations au cœur même du Rif, contre les tribus les plus fidèles à Abd el Krim, les Beni Ouriaghel et les Beni Touzine. Elle permettrait aussi de conjuguer les efforts des Français et ceux des Espagnols débarquant à Alhucemas et de tenter une liaison avec les forces qui déboucheraient de Melilla. A la valeur stratégique d'une opération de large envergure s'ajouterait ainsi la portée morale d'une action destinée à montrer l'union intime de la France et de l'Espagne.

Dans cette intention, le maréchal Pétain prescrivit au général commandant le XIX<sup>e</sup> corps d'armée de procéder aux études nécessaires. Elles aboutirent au plan suivant :

L'opération comportera le développement de deux actions convergeant vers les seuils et la vallée de Sidi Ali Bou Rokba ; l'une, partant de la base de Dar Caïd Medboh, Kifane et utilisant les moyens de toutes armes du XIX<sup>e</sup> corps de marche ; l'autre, partant de la base Hassi Medlam, Hassi Ouenzga et confiée plus spécialement à des forces régulières et supplétives de cavalerie, étayées par de l'infanterie. Une action intermédiaire, partant de la base de Belkacem, assurera la liaison des deux actions principales par une progression en direction d'Aïn Zohra.

L'exécution de l'opération comprendra deux phases :

Une phase préliminaire, à entreprendre dès le 25 septembre, visant à élargir la base de Kifane et à conquérir la ligne Aknoul, Bab Ouizert, Ouizert.

Une phase principale comprenant l'occupation des seuils par le gros du XIX<sup>e</sup> corps de marche et la poussée des forces de cavalerie sur Syah et Sidi Ali Bou Rokba.

Le général Boichut, commandant le XIX<sup>e</sup> corps, chargé de diriger l'ensemble de l'opération, reçoit pour en assurer l'exécution : la 1<sup>re</sup> division

(12 bataillons); la 3<sup>e</sup> division (12 bataillons pour la 2<sup>e</sup> phase); la division marocaine (12 bataillons); deux compagnies de chars, une douzaine de batteries supplémentaires, la 1<sup>re</sup> brigade de spahis et une brigade de 1200 spahis auxiliaires algériens.

*Le développement de la manœuvre.* — Une attaque préliminaire sur le Kef el Kounsou, ligne de crêtes à l'est de Kifane, est faite le 25 septembre par un détachement de la brigade Dosse, mais l'attaque principale est retardée de deux jours par de violents orages et une crue importante du Msoun.

Le 29 tout est prêt.

Au centre la brigade Dosse, rassemblée sur le Kef el Kounsou, face à la vallée de l'Ouizert. A Kifane, les brigades Lagarde et Brenot devant le Kerkour et la vallée de l'oued Chaouïa. A l'ouest, le détachement de couverture Meullé-Desjardins. A droite, dans la vallée du Msoun, la brigade Guedeney, face à la vallée de l'oued Cheraa. A Belkacem, un détachement prêt à se porter sur Mesguitten.

*Elargissement de la base de Kifane (30 septembre-2 octobre).* — L'attaque est déclanchée le 30 septembre, à l'aube, avec un appui constant et précis d'artillerie. L'ennemi n'oppose qu'une courte résistance.

Le 1<sup>er</sup> octobre, les Rifains se dérobent et les objectifs de la première phase : Bab Aourchtel, Aknoul, Bab Ouizert, Bab Tamgourt, sont atteints sans difficulté.

Le 2 octobre, un violent retour offensif ennemi sur la droite est repoussé.

*La conquête des seuils.* — La deuxième phase était prévue pour le 6; mais des raids de partisans, poussés le 3 jusqu'au djebel Nador et au Tizi Ouzli, montrent que la région est entièrement vide d'éléments rifains. Aussi la progression est-elle reprise dès le 4 : à l'ouest, dans la vallée de l'oued Chaouïa, par la 1<sup>re</sup> division; à l'est, dans la vallée de l'Ouizert, par la 3<sup>e</sup> division.

Leur avance ne rencontre aucune résistance, et, le 6, la 1<sup>re</sup> division occupe le massif du Nador et du Braret, en liaison avec la 3<sup>e</sup> division qui tient le Tizi Ouzli et l'Aberkane. Une grande partie de la tribu des Gueznaïa se soumet.

*L'opération d'aile.* — La concentration des groupements de cavalerie et de la division marocaine à Belkacem et Hassi Medlam se termine le 5 octobre. Les groupes rifains se replient, et permettent ainsi aux Espagnols d'occuper sans coup férir l'ancien poste de Syah. La liaison franco-espagnole est ainsi réalisée.

La présence d'une masse importante de cavalerie provoque un important mouvement de soumission chez les Métalsa.

Devant cette situation favorable, le groupement du Jonchay se porte en avant dans la journée du 6.

Le 9 octobre, il occupe Aïn Zorah et Souk es Sebt d'Aïn Amar, en liaison avec une brigade de cavalerie espagnole.

Le 10 octobre, la brigade de spahis atteint le Kert à Sidi Ali Bou-Rokba et effectue sa liaison avec le groupement de Tizi Ouzli.

Mais les forces espagnoles restent en position d'attente et n'accompagnent pas la progression française jusqu'au Kert. Si la manœuvre française a atteint son but, la manœuvre franco-espagnole laisse, par contre, le flanc droit des troupes françaises momentanément découvert.

Les inconvénients de cette situation se manifestent bientôt : une violente réaction ennemie a lieu le 11 octobre, sur le Kert. Obligé de renoncer à rétablir un front commun franco-espagnol sur le Kert, le maréchal Pétain donne l'ordre d'établir la position de résistance sur la ligne : Tizi Ouzli, Aïn Amar, Syah.

Le 18 octobre, après un décrochage difficile au col du Bou Inoud, le groupement du Jonchay replie ses éléments sur Souk es Sebt d'Aïn Amar. Il est dissous le 20 octobre.

*Résultats de l'opération.* — Tous les Gueznaïa de la zone française et les Métalsa ont fait leur soumission. Par contre, les Beni Mahmed et les Beni Touzine, qui étaient entrés en pourparlers, ont pris une part active contre les troupes françaises, aux combats du 11 et du 18 sur le Kert. Une position de résistance solide est installée au contact du territoire rifain, sur les points culminants de l'arête montagneuse qui domine le Rif et vient se souder au front espagnol par le poste de Syah.

Par l'ampleur des résultats, les opérations menées par le XIX<sup>e</sup> corps d'armée de marche sont importantes. La position de résistance se trouve reportée à 60 kilomètres au nord de Taza et assise sur la barrière montagneuse qui sépare les versants méditerranéen et atlantique ; elle pro-

tège les importantes tribus ralliées au Maghzen : Tsoul, Branès, Gueznaïa, Métalsa, et couvre efficacement les communications avec l'Algérie.

Le nouveau front constitue une menace directe pour le cœur du Rif. La liaison avec les troupes espagnoles, réalisée en territoires Métalsa, assure les possibilités d'une collaboration effective. Les territoires Marnissa et Senhadja sont débordés par l'est.

La campagne de 1925 se termine ainsi par une indéniable victoire.

Elle est complétée par des actions de détail ayant pour but de consolider et d'améliorer, avant l'hiver, certaines parties sensibles de la ligne :

L'élargissement de la couverture d'Ouezzan, par le dégagement du poste de Bou Ganous (26 septembre) et l'installation d'une nouvelle position au nord de Zitouna, en liaison avec les troupes espagnoles (3 octobre).

Une rectification du front dans la région Bab Mizab-Haut Lebene (du 4 au 17 octobre), pour barrer à l'ennemi la vallée du Haut Lebene, et l'installation, en fin d'opérations, de la 2<sup>e</sup> division sur le front Bab Mizab, Bou Halima, Sof Railane.

La suppression de la « courtine de l'Ouergha » par la reprise du Djebel Messaoud (19 et 20 octobre) et une opération de répression vigoureuse au nord de l'Ouergha dans la région de Mghala (est du Bibane).

Les opérations proprement dites de la campagne 1925 s'achèvent vers le 20 octobre. Les pluies ne tardent pas d'ailleurs à arriver avec violence, endommageant les communications, gênant les travaux des postes. Les troupes s'installent sur les positions conquises, tandis que s'opèrent les regroupements nécessaires à la reprise des opérations au printemps 1926 et que s'effectuent les rapatriements ou les envois de renforts nécessaires au Levant.

A la fin de décembre, le front nord ne dispose plus que de 69 bataillons. cinq divisions à 12 bataillons étaient maintenues en ligne; une division, la 3<sup>e</sup> division de marche, à 6 bataillons, restait en réserve.

### Plan pour la période hivernale.

Dans son rapport au Ministre, en fin de la campagne de 1925, le maréchal Pétain expose l'utilisation qu'il préconise de la période d'hiver, en vue de la consolidation des résultats obtenus et de la préparation des opérations futures :

Stabiliser l'ensemble du front depuis le Loukkos jusqu'au seuil de Tizi Ouzli; réaliser, sur la rivière Zerakna, une liaison effective avec la zone de Melilla; organiser définitivement le front par gros centres de résistance, dont les intervalles seront battus par les feux d'artillerie et surveillés par des réserves mobiles; assurer l'habitat des troupes; développer les voies de communication.

Dans le domaine politique, exploiter les résultats militaires acquis. Prêter appui aux tribus situées en avant du front, si elles résistent à la pression rifaine; dans le cas contraire, les maintenir par la crainte de représailles. Les conduire à désirer la protection de la France.

Continuer les pourparlers avec le gouvernement espagnol, en vue d'une offensive concentrée vers le cœur du Rif, où la puissance d'Abd el Krim pourra être abattue.

*Résultats obtenus pendant la période d'hiver.* — Tandis qu'un gros effort politique est fait dans les tribus par le service des affaires indigènes, la mauvaise saison n'arrête pas complètement l'activité militaire. Appuyés par l'aviation, les groupes francs constitués sur tout le front multiplient les coups de mains; Sidi Daoud est occupé, le Haut Lebene est atteint.

A l'est d'Ouezzan, la soumission des Beni Mestara assure, en avant des poste français, une zone pacifiée de 15 kilomètres de profondeur. Dans la région de Taza, en exécution d'un plan d'ensemble, 2.000 partisans levés dans les tribus récemment soumises, encadrés par des goums et des maghzen, appuient l'action des officiers des affaires indigènes et du caïd Medboh. Les Senhadja de Ghedo, les Marnissa, les Beni Oulid et les



Phot. du lieutenant Lenoir.

Opérations des partisans appuyés par l'aviation pendant l'hiver 1925-1926.  
Occupation du village dissident de Bou Redoud.

Senhadja de Mosbah se rallient. Ces résultats importants peuvent être obtenus sans la participation des troupes régulières.

Pendant que la situation se colmate ainsi sur le front nord, une agitation locale, mais sérieuse, se développe sur le front sud, où les effectifs ont été réduits à l'extrême.

Les Aït Bouchaouen de Talsint (Haut-Guir) assassinent en octobre le lieutenant Despax, chef du bureau de Talsint; ils tentent un mouvement de dissidence, vite réprimé par une opération de police, mais qui marque l'origine des difficultés rencontrées dans le sud au cours des années suivantes.

*Effectifs engagés sur le front nord d'août à décembre 1925 et pertes subies.*

Les effectifs engagés sur le front nord d'août à décembre 1925 se montent au total à environ 100.000 hommes, à savoir : 165 bataillons, 51 batteries, 25 escadrons, 6 compagnies de chars, 3 escadrons d'automitrailleuses, 8 compagnies du génie, 14 escadrilles.

Les pertes ont été, pendant cette période :

Par le feu, de 934 tués, 2.043 blessés et 78 disparus, soit 3 % des effectifs engagés;

Par accidents, suicides, maladies, 935, soit 0,935 % des effectifs.

La proportion est bien inférieure à celles des pertes subies pendant la « période héroïque ».

**Résultats généraux des opérations de 1925.**

A la fin de juillet 1925, l'insurrection déchaînée par Abd el Krim menaçait de submerger les trois capitales du nord : Taza, Fès, Ouezzan.

Après avoir libéré Taza, dégagé Ouezzan, protégé Fès, le commandement s'est attaqué aux Beni Zeroual, masse principale des forces dissidentes en zone d'influence française. Puis, ayant reçu l'assurance du concours espagnol, il a tourné aussitôt ses efforts vers les tribus rifaines proprement dites, en territoire relevant de l'Espagne. Enfin, faisant succéder dans un rythme continu l'action politique à l'action militaire figée par

l'hiver, il a amplifié les résultats des opérations offensives en ralliant les Mestara et les tribus du haut Ouergha.

A la fin de décembre, une position de résistance puissante, étroitement soudée au front espagnol, couvre le Maroc septentrional et assure la possession des bases de départ nécessaires à la campagne offensive de 1926. En avant d'elle et au contact même des tribus rifaines, s'étend sur les deux tiers du front une vaste marche ralliée qui marque l'ascendant pris sur l'adversaire.

Meknassa, Foukania, Karia, Souk el Arba du Gharb jalonnaient la ligne atteinte par la dissidence en juillet. Cinq mois plus tard, à 60 kilomètres au nord de cette avance extrême, Tizi Ouzli, Beraber, Bou Redoud, Ouled Ghezzer, Tabouda, Djebel Terrassa marquent la limite de la zone où l'influence française s'affirme.

\* \* \*

Dès le mois d'octobre 1925, le maréchal Lyautey écrit : « Abd el Krim peut encore maintenir sous la terreur un grand nombre de tribus; il n'en a pas moins perdu largement de son prestige. Aucun des buts qu'il a proclamés n'a été atteint. Militairement, son entreprise a échoué ».

La situation étant ainsi redevenue ce qu'elle était en avril 1925 et l'importance des effectifs rendant toute nouvelle surprise impossible, le Gouvernement, sur cette assurance, accepte l'offre de démission du résident général.

Le maréchal Lyautey s'embarque à Casablanca le 10 octobre 1925, et est remplacé par M. Steeg.

### Les opérations en 1926.

Le 29 décembre 1925, le général Naulin est désigné pour exercer le commandement du XI<sup>e</sup> Corps d'armée à Alger; le 21 janvier 1926, le général Boichut prend le commandement supérieur des troupes du Maroc.



Phot. du lieutenant Lenoir.

Opérations des partisans appuyés par l'aviation pendant l'hiver 1925-1926.  
Bombardement de Bab Mahrez.

*La situation.* — Chez les tribus soumises, l'inquiétude a fait place peu à peu à un apaisement durable. Sur une large partie du front, d'ailleurs, elles ne sont plus au contact direct de la dissidence, mais couvertes par un certain nombre de tribus ralliées (Gueznaïa, Marnissa, Senhadja, Beni Oulid, une partie des Mtioua). Ces dernières sont paisibles, mais nerveuses et changeantes; la prudence conseille de les mettre définitivement du côté du Maghzen par une occupation effective de leur territoire.

De son côté, Abd el Krim n'a pas renoncé à reconquérir un prestige ébranlé par ses échecs de l'automne; en janvier, ses attaques contre Beraber chez les Marnissa et au nord de Sker chez les Mtioua le montrent décidé à s'attaquer tout d'abord aux tribus récemment ralliées. Les procédés restent les mêmes; ses harkas nombreuses, encadrées de ses fidèles Beni Ouriaghel, paraissent toujours prêtes à repartir à l'assaut du bled maghzen, mais les soumissions de l'automne ont révélé de sérieuses lézardes dans l'édifice rifain.

Du côté français, des rapatriements et des dissolutions ont eu lieu, ramenant ainsi les troupes du Maroc à : 97 bataillons; 52 batteries; 28 escadrons; 6 compagnies de chars; 17 escadrilles.

Le front absorbe : 74 bataillons; 48 batteries; 20 escadrons; 6 compagnies de chars; 13 escadrilles.

Ces troupes sont réparties en deux groupements : le groupement de Fès (général Dufieux), 128<sup>e</sup> division, 4<sup>e</sup> division de marche, 2<sup>e</sup> division de marche; le groupement de Taza (général Marty), 1<sup>re</sup> division de marche, division marocaine.

La 3<sup>e</sup> division de marche est en réserve générale.

Pour parer en partie aux servitudes imposées aux unités (services des arrières, détachements, etc.), le général commandant supérieur ne demande rien de plus que l'envoi au Maroc du renfort prévu en Algérie : 8 bataillons, 4 batteries, 2 escadrilles.

L'armature défensive du front nord est celle de fin 1925 :

A l'est, l'avancée du Nador et de Tizi Ouzli assure la possession des seuils du Rif et permet de constituer, à deux étapes du pays Beni Ouriaghel, une base offensive de première importance, soudée au front espagnol du secteur de Melilla.

Au centre, le pays Beni Zeroual, qui a farouchement résisté pendant l'hiver à toute tentative d'action politique, forme au nord de Fès, une

poche encore menaçante, mais dont les flancs offrent des bases de départ favorables pour une action de réduction.

A l'ouest, la ligne des postes donne une barrière solide, mais qui enserre trop étroitement la région d'Ouezzan.

En résumé, la situation d'ensemble du front nord paraît bonne, malgré quelques points sombres chez les Beni Zeroual et les Beni Mestara.

Sur les autres fronts du Maroc, elle se présente sous un jour moins favorable.

Profitant d'une inaction durant depuis 1924 et de la faiblesse de l'effectif des postes, l'ennemi redouble d'agressivité. Il y a presque journallement un djich ou une attaque contre quelque détachement sur le pourtour du Tichchoukt ou de la Tache de Taza.

L'échauffourée de Talsint (région de Bou Denib) et les attaques de convois de Tazarine sont les symptômes d'une agitation grandissante, que l'influence d'Abd el Krim développe et tend à unifier.

*Les éléments du plan d'opération.* — L'examen de cette situation, les résultats déjà obtenus et la tâche restant à accomplir, le fait que l'indigène s'incline seulement devant la force agissante, l'avantage qu'Abd el Krim retirerait d'une inaction prolongée, tous les arguments en un mot imposent une seule solution pour arriver au résultat final : une action offensive d'ensemble conduite avec vigueur.

Cette action doit avoir des résultats militaires et politiques tels qu'ils permettent, dès la fin de 1926, d'alléger les charges financières, sociales et morales imposées par la guerre du Maroc, sans laisser subsister les germes d'une nouvelle rébellion.

Il a été prouvé que le réveil de l'activité dissidente sur les fronts de l'Atlas et du Sud avait son origine dans la propagande d'Abd el Krim. Son effondrement supprimera la cause même de la rébellion et aura sa répercussion sur les autres fronts dissidents. La question du Rif garde donc, en 1926, son influence prépondérante sur les autres problèmes marocains. Puisqu'une action décisive est indispensable, c'est ce problème qu'il conviendra de traiter, en cherchant à dissocier le bloc des tribus du front nord.

Parmi ces tribus, l'âme de la révolte est la tribu mère d'Abd el Krim, les Beni Ouriaghel. Comme son territoire s'étend en zone espagnole, une opéra-



La baie d'Alhucemas et les environs d'Ajdir.  
Embouchure de l'Oued N'Kor et de l'Oued Ghis.

Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.

tion dans cette région ne peut se faire qu'avec l'assentiment de l'Espagne et la coopération de ses forces.

Quoique l'essai de 1925 ait été incomplet, les résultats obtenus ont montré que l'union des deux grandes puissances marocaines était la condition indispensable d'une victoire décisive. Il convient donc de fixer sans retard les modalités de la collaboration franco-espagnole.

Après avoir réglé la question d'ensemble du problème rifain, il sera indispensable de réaliser en 1926 le programme de pacification de la zone française : atteindre la frontière politique du nord, et, si les circonstances le permettent, résoudre ensuite les problèmes de pacification intérieure.

A cet effet, avant que soit précisée la coopération franco-espagnole, le général commandant supérieur décide, dans son instruction du 1<sup>er</sup> mars, de porter son effort principal d'abord à l'est, en occupant la totalité du territoire rallié dans la vallée du haut Ouergha. Il sera ainsi en mesure, après avoir réalisé la première étape de la pacification en zone française, d'appuyer immédiatement toute opération espagnole sur le territoire des Beni Ouriaghel, puis de procéder à la réduction des Beni Zeroual et au dégagement d'Ouezzan.

### La période de préparation.

*Mise au point des modalités de l'action militaire franco-espagnole.* — Un accord est signé, au cours d'une conférence tenue à Madrid le 6 février, entre le maréchal Pétain et le président du directoire espagnol. Il précise le but de l'effort commun : «atteindre le massif des Beni Ouriaghel, réduit de la puissance d'Abd el Krim» et définit ensuite les actions à mener par chacune des deux armées.

Les forces françaises doivent coopérer à la réduction par les Espagnols du pays Beni Touzine, entre les vallées du Kert et du N'Kor, puis, participer à une action d'ensemble contre le massif Beni Ouriaghel (Djebel Hammam). Les conditions de cet accord impliquent ainsi l'élargissement de la manœuvre des forces françaises au nord de la ligne des seuils.

L'entrevue du 17 mars, à Ouezzan, permet de fixer les dates et les modalités des attaques conjuguées. Elle précise ensuite la nécessité de souder

le front franco-espagnol, sur le Kert, dès le début de l'opération, et de réaliser la convergence des directions d'attaque.

L'effort principal espagnol doit s'exercer sur la face nord du massif Beni Ouriaghel, par les colonnes venant d'Ajdir, tandis que l'effort français s'exercera sur les versants sud et sud-ouest.

L'instruction du 19 mars, conséquence de ces conventions, représente le terme de la mise au point du plan de manœuvre :

La 3<sup>e</sup> division de marche, qui a été portée à l'aile droite du dispositif français, dans la région Kifane, Tizi Ouzli, Aïn Amar, aura à conquérir la base du Kert, en liaison avec les Espagnols, pendant que s'effectuera l'occupation du territoire du Haut Ouergha.

Au cours de l'attaque du Djebel Hammam, l'effort principal français sera confié à la division marocaine et à la 3<sup>e</sup> division de marche. En outre, l'entrée en ligne de la 1<sup>re</sup> division de marche est prévue, vers Beraber, à la gauche de la division marocaine.

Cette instruction cherche ainsi à réaliser, dès le début, et à conserver pendant toutes les opérations, une liaison étroite avec l'armée espagnole. Elle applique, à l'offensive prévue à l'est, trois sur six des divisions du front nord.

### Les négociations d'Oudjda.

Les préparatifs de toute sorte sont poussés dans ce sens, lorsque brusquement, l'ordre est donné aux troupes d'éviter soigneusement toute action d'artillerie ou d'aviation, sauf en cas de réplique à « une attaque caractérisée contre nos lignes. »

Ce changement radical d'attitude est motivé par l'ouverture, sur l'initiative de la France, de pourparlers avec Abd el Krim, en vue d'obtenir pacifiquement le règlement de la question du Rif.

Une trêve officieuse intervient, qui se transformera en trêve officielle le 15 avril.

Le commandement français, tout en cherchant à ne perdre aucun des avantages de la situation militaire, prend les mesures nécessaires non seulement pour éviter tout incident, mais aussi pour protéger les tribus soumises contre les entreprises d'un ennemi qui ne respecte en aucune façon la trêve convenue.



Phot. du capitaine Billot.

Préparation de l'offensive.  
Senhadja ralliés halant une A. M. C. sur un radier de l'oued Sra, mai 1926.

Dans ce but, profitant de la latitude qui lui est laissée d'effectuer tous mouvements de troupes à l'intérieur de la zone couverte par des partisans, il fait procéder à l'occupation totale de la vallée du haut Ouergha et à l'occupation partielle de la haute vallée du Kert. Ces opérations sont d'ailleurs effectuées pacifiquement, tandis que les travaux d'aménagement des communications et de bases sont activement poussés. La 1<sup>re</sup> division atteint Si Ali Ben Daoud le 19 avril, la division marocaine arrive à Boured le 23, la 2<sup>e</sup> division établit sa liaison avec la 1<sup>re</sup> division le 22. A l'extrême droite, la 3<sup>e</sup> division occupe Si Ali bou Rokba, le 24 avril.

A cette date, la totalité des territoires ralliés est ainsi couverte et les troupes régulières sont en possession des objectifs qui leur ont été fixés pour la première phase des opérations.

Pendant ce temps, les négociations d'Oudjda se transforment en laborieuses chicanes, où s'étalent au grand jour l'intransigeance, la mauvaise foi et les prétentions ridicules des émissaires d'Abd el Krim. Devant l'impossibilité d'arriver à un accord, les négociations sont rompues le 6 mai.

Les armées françaises et espagnoles reprennent leur liberté d'action.

### Les opérations du groupement de Taza.

Le cadre général de l'opération contre les Beni Ouriaghel comprend une première phase visant la conquête des bases de départ, le Kert et la ligne des hauteurs qui, du Nador à la haute vallée de l'Ouergha, permettent de déboucher soit dans la vallée du N'Kor, soit vers le seuil des Oulad Abbou (direction de Targuist), puis une deuxième phase conduisant à l'occupation de la ligne Djebel Boulma, Bou Zineb, Djebel Rokdi.

La conférence franco-espagnole d'Ouezzan envisageait en outre une action ultérieure de forces supplétives en direction de Targuist.

La durée totale prévue pour l'exécution des 3 premières phases était d'environ deux mois.

*Le dispositif initial.* — Le 7 mai, sur le front du groupement de Taza, la 3<sup>e</sup> division tient la ligne Djebel Azrou, Bou Azen, Bou Inoud (à cheval sur le Kert); la division marocaine occupe la ligne des hauteurs, depuis le Djebel Azrou jusqu'à Boured; elle est en liaison à gauche avec la 1<sup>re</sup> divi-

sion dont les éléments avancés sont sur les hauteurs de Hinza (sud de Beraber). En face, l'ennemi, à la faveur de la trêve qui dure depuis le 15 avril, s'est considérablement renforcé et a multiplié ses organisations défensives.

Sur le front du groupement de Fès, la 2<sup>e</sup> division occupe Souk el Tleta des Beni Oulid et est en liaison, dans la vallée de l'Ouergha (à Aïn Djema), avec la 1<sup>re</sup> division. A sa gauche, se trouvent la 4<sup>e</sup> division (P.C. à Fès el Bali) puis, la 128<sup>e</sup> division dans la région d'Ouezzan.

*Le développement de l'action.* — Dans la nuit du 7 au 8 mai, la 3<sup>e</sup> division, au cours d'un brillant combat, enlève le Djebel Rekbaba et une première ligne de hauteurs sur la rive gauche du Kert. Elle entre en liaison avec la colonne espagnole qui a débouché d'Azib de Midar.

Le 11 mai, l'attaque s'élargit. Faisant face à l'ouest, la 3<sup>e</sup> division conquiert le Djebel Touhount et les hauteurs du Tizerine; la division marocaine se rend maîtresse de l'importante position de l'Izkriten, après un combat opiniâtre où le 2<sup>e</sup> étranger repousse de violentes contre-attaques de l'ennemi.

Les jours suivants, la 3<sup>e</sup> division continue son rabattement vers l'ouest et atteint le Djebel Boulma tandis que les Espagnols progressent en direction du N'Kor.

Ceux-ci, qui n'ont jamais cru à la paix possible avec le rebelle, ont repris l'offensive avec trois colonnes (colonne du Kert, d'Afraou et d'Ajdir).

Les colonnes espagnoles d'Ajdir et d'Afraou progressent sans arrêt, en vue d'opérer leur liaison avec la 3<sup>e</sup> division.

Le 16 mai, la colonne d'Ajdir enlève un point important du Rif, le village de Tamasint, où prenait refuge l'agitateur chassé d'Ajdir.

La nouvelle de la victoire espagnole parvient aussitôt sur le front français. Elle produit son effet : les Rifains sentent la menace directe qui pèse sur leur pays ; ils quittent en partie les formidables positions qu'ils occupaient.

Le 19, le groupement de Taza attaque sur tout son front : l'assaut des troupes françaises jette le désarroi dans les tribus, dont beaucoup demandent l'aman et mettent bas les armes. La division marocaine, chargée de l'effort principal, atteint le Djebel bou Zineb, puis le Djebel Aghil Bendo. Ses partisans inondent la cuvette des Oulad Abbou. La 1<sup>re</sup> division

La Marche sur Targuist.



Album du Général Boichut.

Sur le djebel Aghil Bendo, le 22 mai 1926.  
 Le général MARRY, commandant le groupement de Taza; le général INOS, commandant la division marocaine.  
 Le général BOICHUT, commandant supérieur des troupes du Maroc.



Album du Général Corap.

Le colonel CORAP, commandant la 8<sup>e</sup> brigade et le colonel GIraud, commandant le 14<sup>e</sup> R. T. A.,  
 arrivent sur la coupure de l'oued Ghis, le 23 mai 1926.

s'empare des premiers contreforts du Djebel el Rokdi. La 3<sup>e</sup> division borde le N'Kor.

Le 20, la division marocaine progresse encore vers le nord-ouest; la 1<sup>re</sup> division, devant laquelle la résistance faiblit, occupe le Djebel el Rokdi; la 3<sup>e</sup> division franchit le N'Kor.

Les objectifs fixés pour la 2<sup>e</sup> phase sont atteints dès ce jour.

*La phase décisive (20-23 mai).* — La débâcle de l'ennemi se précipitant, la troisième partie de la manœuvre est entamée sans délai. Le général Boichut prend la décision d'exploiter immédiatement la situation et d'appuyer par la cavalerie régulière le mouvement des partisans en direction de Targuist, opération prévue pour plus tard. S'étant porté de sa personne sur les hauteurs d'où l'on découvre la riche plaine de Targuist, il donne l'ordre au groupement de Taza «de continuer la progression en direction de la capitale d'Abd el Krim pour y appuyer les partisans et la cavalerie de soutien».

La marche sur l'objectif principal Targuist ne fait cependant pas négliger l'autre partie de la manœuvre; toutes les mesures sont prises pour que la progression de la 3<sup>e</sup> division vers le Djebel Hammam se poursuive sans arrêt, en liaison intime avec les Espagnols.

En tête de la division marocaine marche un «groupe d'exploitation», comprenant de nombreux partisans indigènes, plusieurs goums, des escadrons de spahis et la 8<sup>e</sup> brigade mixte de marche. Le colonel Corap qui commande cet ensemble est, en outre, à titre de commandant du cercle de Taza nord, chargé de l'action politique sur le front.

Le 23 mai, dans la matinée, les partisans encadrés par les goums franchissent l'oued Ghis. Tandis que les autres tribus parlementent et font leur soumission, les Targuist ont un vif engagement avec les troupes supplétives qui viennent occuper la mahakma et les mechta avoisinantes. En apprenant ce combat, le colonel Corap, qui est arrivé avec ses troupes régulières à l'oued Ghis, prend l'initiative de doubler l'étape prévue et de se porter avec elles sur les hauteurs des Beni Mesdaoui, d'où il sera en mesure de soutenir les partisans.

Dans la nuit du 23 au 24, Abd el Krim réunit quelques groupes de réguliers et tente une dernière attaque. Il est repoussé par les forces supplétives et se réfugie auprès du chérif de la zaouïa de Snada.

C'est la fin : le 24 mai, la 3<sup>e</sup> division occupe le Djebel Hammam. Les tribus rifaines abandonnent le chef vaincu, viennent faire leur soumission

ou envoient des délégués au poste de commandement de la 8<sup>e</sup> brigade, pour demander l'aman. Le colonel Corap fait savoir à Abd el Krim qu'il ne trouvera son salut que dans la capitulation.

Cependant, de l'arrière, arrive l'ordre de ne franchir l'oued Ghis sous aucun prétexte. Le commandant du groupe d'exploitation répond que cette coupure est largement dépassée depuis la veille et que la situation ne permet pas de reculer. Le général Ibos, commandant la division marocaine le rejoint le soir et approuve toutes les dispositions prises.

Le 25, au matin, le chérif de la zaouïa de Snada se présente aux avant-postes; il apporte la soumission de sa tribu et déclare qu'Abd el Krim, réfugié chez lui, fait demander l'aman.

Le colonel Corap dépêche à Snada, sous la sauvegarde du chérif, trois officiers ayant pour mission de régler les conditions de la reddition du vaincu. Ils arrivent à Snada dans la soirée et remettent cette lettre à Abd el Krim :

« A Sidi Mohamed ben Abd el Krim. — « Salut de la part du colonel Corap, commandant les troupes françaises à Targuist.

« Nous avons reçu le chérif Sidi Hamido el Ouazzani qui est venu de votre part ce matin nous demander si vous pouviez vous présenter à nous avec l'aman.

« Nous avons reçu sa visite avec plaisir, car nous ne désirons que ce retour à la paix. Vous savez que la France est généreuse et accueille avec honneur ses ennemis quand ils sont loyaux. Mais votre demande ne peut être accueillie que si vous venez sans délai. Dans ces conditions vous n'aurez rien à craindre pour votre personne, ni pour votre famille, en venant sous la protection du chérif. Nous vous demandons de donner immédiatement des ordres pour la libération des prisonniers français et espagnols, dès que vous serez en route pour venir. Quant à votre famille, si vous avez pour elle des craintes, nous nous engageons à la faire respecter et à la protéger.

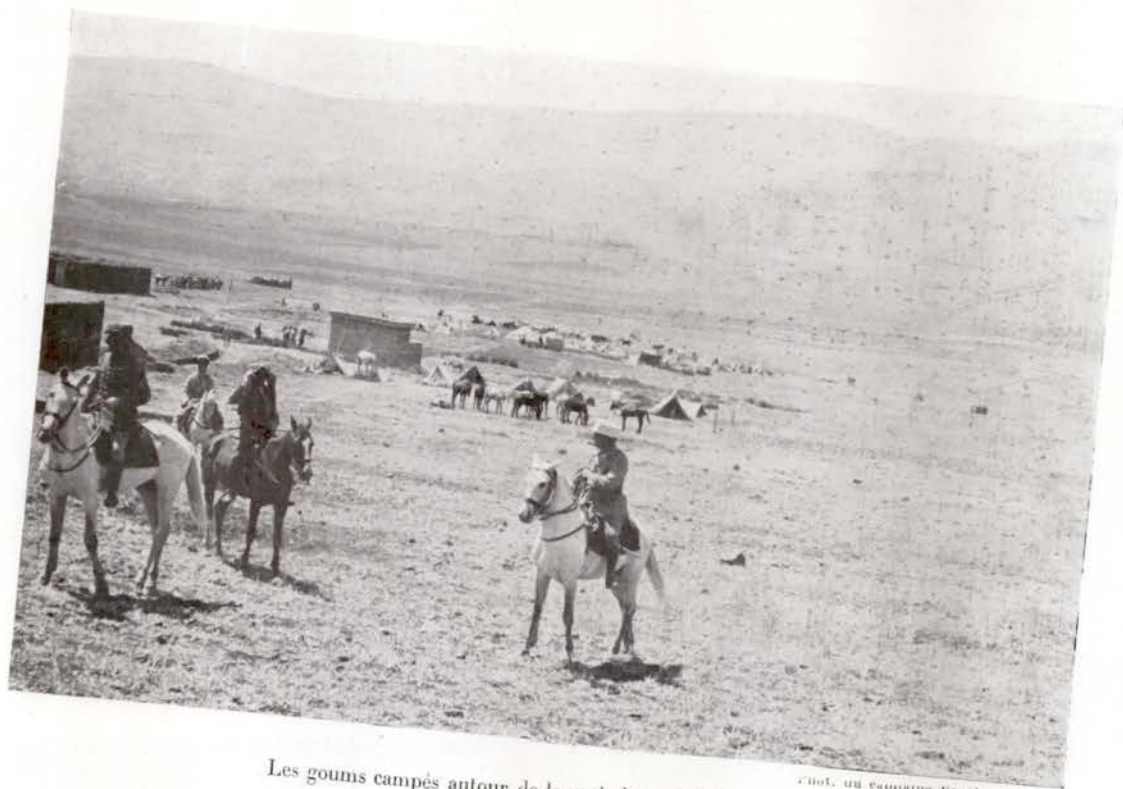
« Vous n'ignorez pas que les conditions qui vous seront faites seront d'autant meilleures que votre décision sera rapide. »

Le caïd Haddou, qui a la charge des captifs d'Abd el Krim, se présente ensuite au poste de commandement. Depuis plusieurs mois, il est en relations suivies avec des agents officieux du résident général, notamment MM. Parent et Montagne, qui se sont consacrés au ravitaillement en vivres, en médicaments et en effets des prisonniers français et espagnols, leur prodiguant des soins et travaillant à obtenir leur échange ou leur libération.



Le colonel Corap au bivouac de Tazoughert, le 24 mai 1926.

Album du General Corap.



Les goums campés autour de la mahakma de Targuist.

Photo. au Capitaine Durot.

Haddou déclare qu'il vient négocier l'échange des prisonniers et qu'Abd el Krim a écrit au résident général pour demander la suspension des hostilités et la reprise des négociations. Il est sommé de rendre tous les prisonniers dès le lendemain et repart accompagné d'un détachement chargé de les escorter.

Le lendemain matin, parvient la réponse écrite d'Abd el Krim :

« Louanges à Dieu seul.

Snada, le 25 mai 1926.

« A Monsieur le colonel Corap, hommage de mes sentiments respectueux.

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre m'accordant l'aman. Dès à présent je puis vous dire que je me rends vers vous.

« Nous demandons la protection de la France pour nous et pour notre famille et je demande que ma famille soit placée sous la sauvegarde de vos troupes. Quant aux prisonniers, je demande leur mise en liberté demain matin. Demain, avant midi ou à midi, il y aura une réponse concernant l'heure de l'arrivée. »

Cette réponse est dilatoire. Dans la soirée du 26, le capitaine Suffren fait connaître, de Snada, qu'Abd el Krim tergiverse encore. Le colonel Corap, en plein accord avec le général Ibos, fait dire au chef rifain que, « s'il ne se rend pas sans délai, la colonne ira le prendre de force, lui et sa famille ».

Ce même jour, les prisonniers étaient rentrés dans les lignes françaises.

Dans la nuit du 26 au 27, Abd el Krim quitte Snada, accompagné par quelques fidèles et escorté des officiers français. A l'aube du 27 mai, il arrive à Tizemmouren où sont installés les avant-postes. Le général commandant la division marocaine et le colonel commandant le groupe d'exploitation le reçoivent. Le prisonnier est dirigé aussitôt sur son ex-poste de commandement, la mahakma de Targuist, en attendant l'arrivée de sa famille.

Un détachement, chargé d'assurer l'évacuation de la famille et des biens d'Abd el Krim, est immédiatement poussé sur Kemmoun et Toufist à 20 kilomètres à l'intérieur du pays Beni Ouriaghel. Le repli s'effectue sans encombre le 28.

Le 29, Abd el Krim et sa suite quittent Targuist pour Boured et Taza, puis pour l'exil.

\*  
\*  
\*

L'aventure du chef rifain est terminée. La décision prise par la France de faire tous les sacrifices nécessaires pour l'abattre n'a pas été conforme aux informations qu'il avait reçues de divers côtés et l'a surpris. Lors de sa reddition, il déclare qu'il s'est trompé et même qu'il a été trompé. Pour la France, c'est la fin d'une sérieuse alerte.

L'action militaire française, liée à celle des Espagnols, a eu raison d'Abd el Krim et de ses fidèles partisans, les Beni Ouriaghel, en 18 jours de campagne, elle se termine près de cinq semaines avant la date prévue. L'effondrement de la puissance de l'aventurier marque l'anéantissement de l'unité rifaine. Toutefois, la désagrégation de ce bloc divise la difficulté sans la faire disparaître : il subsiste bien des résistances, qui devront être réduites par l'emploi de la force.

#### Les opérations du groupement de Fès.

La mission donnée au groupement de Fès comprend la couverture de la gauche du groupement de Taza, la réduction des Beni Zeroual (mission principale), et le dégagement d'Ouezzan.

Dans le projet initial, la réduction des Beni Zeroual ne devait être re-entreprise qu'après l'achèvement des opérations du groupement de Taza. C'eût été permettre à l'ennemi de concentrer ses moyens devant chaque attaque, témoigner une circonspection extrême et réchauffer ainsi l'ardeur belliqueuse de bien des fractions déjà chancelantes. Les symptômes de perplexité, les tendances à la défection qui se manifestaient dans le bloc rifain autorisaient plus d'audace et faisaient ressortir l'avantage qu'il y aurait à attaquer l'ennemi sur un front étendu. Dès le début d'avril, le général commandant supérieur prescrit donc que les opéra-



Phot. communiquée par l'Illustration.

ABD EL KRIM ramené à la mahakma de Targuist.  
(28 mai 1926.)

tions contre les Beni Zeroual aient lieu en même temps que les attaques du groupement de Taza. Ainsi, la dissidence sera éteinte simultanément sur la presque totalité de son front.

*Couverture du groupement de Taza.* — Une brigade de la 2<sup>e</sup> division occupe Souk el Tleta des Beni Oulid le 7 mai, franchit l'Ouergha le 13 et atteint le 14 sans difficulté Tafraout, où elle entre en liaison avec les éléments de la 1<sup>re</sup> division campés à Kraker et à Hinza.

*L'opération en pays Beni Zeroual.* — Le pays Beni Zeroual forme, au centre de la ligne, une pointe menaçante pour les avancées nord de Fès. Mais ce saillant porte en lui-même sa faiblesse, car il offre la possibilité de manœuvres en tenaille. Les positions occupées dans les régions de Sker-Astar et des Ouled Ghezzar constituent, à l'est et à l'ouest de la poche Beni Zeroual, des bases de départ favorables pour la progression conjuguée de deux colonnes, sur Souk el Had des Beni Brahim et sur l'Aoulaï (5 km. n. de Rafsai).

Le 10 mai, la 128<sup>e</sup> division effectue une opération destinée à couvrir les flancs et les arrières des troupes chargées de la partie ouest de l'opération contre les Beni Zeroual et s'empare de Kelaa des Bou Korra. Elle complète cette opération par l'occupation de Baalouch, le 14 mai.

Le 20 mai, une brigade de la 2<sup>e</sup> division, partant de la région de Sker, entame sa progression vers Kelaa des Beni Kacem, qu'elle atteint le 21 ; elle y repousse plusieurs contre-attaques ennemies. Profitant de la situation favorable, elle occupe Taounat el Kebir le 25. La ligne des postes actuels du haut Ouergha est atteinte.

Le même jour, sur la face ouest de la poche, une brigade de la 4<sup>e</sup> division, partant de Tabouda, s'empare de Beni Ider après un combat opiniâtre. Le 24, l'autre brigade enlève le plateau de Doukkène à l'est des Ouled Ghezzar.

A cette date, le groupement de Fès a donc forcé les deux portes qui donnent accès en pays Beni Zeroual (Kelaa des Beni Kacem, plateau de Doukkène). Les pinces de la tenaille sont près de se refermer.

Cette dernière opération est effectuée, en deux jours, par les deux divisions que précèdent des unités de cavalerie régulière et des forces supplétives. Rafsai et Souk el Had des Beni Brahim sont atteints le 30 mai.

Les tribus Beni Ouriaguel, Jaïa et Beni Zeroual font leur soumission.

En vue d'exploiter la situation politique favorable résultant de la disparition d'Abd el Krim, la cavalerie de la 2<sup>e</sup> division occupe le Djebel Outka le 2 juin, sans aucune réaction de l'ennemi.

### Le dégagement d'Ouezzan.

Par suite de la limitation de la coopération espagnole, au début tout au moins, et de l'obligation de libérer plusieurs unités destinées à opérer dans le Moyen Atlas, le projet de dégagement d'Ouezzan, qui avait d'abord visé l'occupation du pays Ghezaoua situé dans la zone française, se trouve réduit à deux opérations : la conquête du pays Rhouna, avec réoccupation des anciens postes de Brikcha et Ouled Allal, et la conquête de la partie encore insoumise du pays Beni Mestara, jusqu'à la ligne Haloua, Djebel Moulay Abd el Kader.

Le 19 juin, la première opération a lieu, en liaison avec les Espagnols, après un léger engagement sur la rive nord du Loukkos. L'opération en pays Beni Mestara, exécutée le 22 juin, nécessite un combat au Djebel Moulay Abd el Kader.

La ligne atteinte représente, par rapport à l'ancienne ligne des postes, une avance minimum de 10 kilomètres et met désormais Ouezzan à l'abri des fluctuations de la dissidence. L'achèvement de la pacification de la zone française, sur le front nord, ne demande plus que la réduction des fractions Ghezaoua situées en deçà de la frontière politique.

### III. — LES OPÉRATIONS COMPLÉMENTAIRES.

#### La réduction des Taches du Moyen Atlas.

L'écroulement d'Abd el Krim permet au commandant supérieur d'envisager, dès la fin mai, l'exécution dans un délai rapproché des opérations de pacification intérieure, projetées depuis 1923, et que la situation politique dans le Moyen Atlas rend de plus en plus nécessaires.

Les circonstances imposent, toutefois, l'obligation de procéder par actions successives. En effet, une seule division a pu être récupérée sur le front



Phot. du lieutenant Fave,

Versant nord du Tichonoukt.

nord, les bases et les arrières ne sont équipés que dans la région du Tichchoukt et il est essentiel de débiter par un succès incontestable.

*Le Tichchoukt*<sup>1</sup>. — Situé au sud de la vallée du Guigou et du couloir de la Seghrina, dans le quadrilatère La Kelaa, Boulmane, Enjil, El Mers, le massif abrupt du Tichchoukt s'étend sur une longueur de 35 kilomètres et une largeur de 20 kilomètres. Les derniers insoumis Aït Seghouchen de Sidi Ali et un certain nombre de familles d'origines diverses, au total 400 fusils environ, y résistent depuis 1923.

L'idée directrice du commandement consiste à submerger le massif par la pénétration de plusieurs colonnes agissant sur toute la périphérie et simultanément, après une préparation massive par l'artillerie et l'aviation.

Le général Vernois, commandant la 1<sup>re</sup> division, met au point cette idée et constitue trois groupes de forces formant onze colonnes, destinées à disséminer la résistance de l'adversaire. Un seul jour est prévu pour le nettoyage complet du massif.

L'opération a lieu le 26 juin, dès la première heure. Auparavant, impressionné par la vigueur de la préparation, le chef de guerre Saïd ou Mohand, âme de la résistance depuis trois ans, a fait sa soumission. La plus grosse partie du massif est conquise rapidement ; mais la résistance rencontrée sur la face ouest par les groupes de partisans fait reporter au lendemain la conquête totale de la région, qui sera désormais vide de «dissidents».

*La Grande Tache*<sup>1</sup>. — Le massif de la «Grande Tache» est plus imposant que le «Tichchoukt», tant par ses dimensions et son altitude que par le nombre et la valeur de ses guerriers.

Compris entre les vallées de la Moulouya, du Zloul, du Melloulou et de la Seghrina, ce bloc montagneux est long de 70 kilomètres, large de 60, d'une périphérie de 200 kilomètres et d'une altitude moyenne supérieure à 2.000 mètres. Le Moussa ou Salah y culmine à 3.219 mètres et les crêtes dérivées de la chaîne médiane du Bou Iblane le partagent en quatre compartiments principaux, presque indépendants les uns des autres. 3.000 guerriers sont déterminés à le défendre avec acharnement.

Le général commandant supérieur décide d'appliquer à la réduction de

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 18.

la Grande Tache la méthode qui a réussi pour le Tichchoukt; il envisage trois opérations combinées, correspondant aux trois points sensibles de la dissidence.

L'opération principale sera exécutée par deux colonnes partant respectivement de Imouzzet et de Berkine pour se rejoindre au plateau de Meskedal, considéré comme le point vital de la Tache. Deux opérations secondaires seront dirigées, l'une contre les Beni Zeggout, par la haute vallée de l'oued Taffert, l'autre, contre les tribus du Tankrarant.

En raison des difficultés du terrain, que l'on prévoit très sérieuses, ainsi que de la valeur et du nombre des adversaires, le général commandant supérieur met trois fortes divisions à la disposition du général Dufieux, commandant le groupement de Fès, chargé de la conduite de l'ensemble.

Dans son plan de manœuvre, le général Dufieux décide d'appliquer à l'opération principale la 1<sup>re</sup> division, flanquée à gauche par la division de marche Freydenberg (depuis la vallée de la Seghrina jusqu'au Meskedal). La 3<sup>e</sup> division a pour mission d'empêcher la concentration de tous les dissidents contre cette manœuvre, une de ses colonnes pénétrant profondément chez les Beni Ouaraïn par le Tankrarant, l'autre marchant de Berkine sur le Meskedal, au devant du gros des forces.

Le nettoyage du pays difficile des Beni Zeggout serait effectué en second lieu, par une action convergente de la 3<sup>e</sup> division et de la division Freydenberg, descendant des cols de la grande chaîne et débouchant dans la région du Zloul par la forêt de Taffert.

Deux détachements sont destinés à couper toute issue aux dissidents. Le détachement Prioux, dans la région du Chegg El Ard, doit empêcher leur fuite par la Moulouya; le détachement Cauvin, dans la région d'Ahermoumou-Aouja, leur interdire l'accès de la vallée du Zloul.

Le rythme adopté pour l'opération est très rapide, puisque les objectifs normaux, assurant le commandement des différents cols du massif, doivent être atteints le troisième jour.

Les mouvements de concentration commencent vers le 20 juin. Le 10 juillet, la mise en place des principaux éléments est complètement achevée. La 1<sup>re</sup> division est dans la région Imouzzet les Cascades; la division de marche Freydenberg, dans la région de Tilmirat; la 3<sup>e</sup> division, partie à Meghraoua-Tamjout, partie à Berkine.

La période active des opérations de la Tache commence le 5 juillet, date à laquelle la 3<sup>e</sup> division fait occuper les cols nord de la grande chaîne par des forces supplétives.



Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.

Grande chaîne de la Tache de Taza.  
Bou Iblane, Reggou, Guel ber Rhala; les sommets sous la neige en mai.

Le lendemain, commencent sur tout le front les actions préliminaires, destinées à assurer de bonnes bases de départ et à pousser l'artillerie sur des positions d'où elle pourra appuyer efficacement les opérations suivantes.

Du 6 au 10 juillet, les divisions progressent sur les premiers contreforts du massif, ce qui décide Mohand ou Belkacem Azeroual, le chef religieux de la région de Meskedal, ainsi que la majorité des Beni Bahr et des Beni Ouaraïn de l'est, à entamer des pourparlers de soumission.

Le 10 juillet, au nord de la Tache, la 3<sup>e</sup> division s'empare, après un assez vif combat, des Djebel Mansif et Adrar bou Mellal, réduisant ainsi la plus grande partie du pays des Ouled el Farah; mais au sud-ouest, devant la division mixte Freydenberg, le 21<sup>e</sup> goum est violemment attaqué et ne peut se maintenir sur l'Ich ben Amane.

Le 11 juillet, la division Freydenberg réoccupe l'Ich Ben Amane, tandis que la 3<sup>e</sup> division entame son mouvement vers le plateau de Tankrarant.

Le 12, la 1<sup>re</sup> division et la division Freydenberg progressent sur tout leur front. La 3<sup>e</sup> division, malgré des difficultés de terrain presque insurmontables, prend pied sur le plateau de Tankrarant et s'en rend maîtresse en dépit d'une assez sérieuse résistance.

Le 13, la 1<sup>re</sup> division et la division Freydenberg poussent leur artillerie jusqu'aux premiers cols de la grande chaîne, Tizi N'Reçass et Tizi Tzedzine. La 3<sup>e</sup> division complète l'occupation du plateau de Tankrarant et menace Bab Delal. Mais le détachement Cauvin, opérant dans la région d'Aouja, pour fermer la route du Zloul au nord-ouest de la Tache, rencontre une résistance sérieuse et ne peut progresser.

Le soir du 13 juillet, les colonnes principales ont donc conquis tous les premiers objectifs. Elles ont pénétré profondément dans la zone qui leur était assignée et obtenu quelques résultats appréciables. Cependant, ces premiers succès n'ont pas entraîné toutes les soumissions qu'on aurait pu espérer; les dissidents, refoulés au nord et au sud, se sont réfugiés, avec leurs troupeaux et leurs biens, au centre de la Tache, dont ils paraissent vouloir défendre l'accès avec acharnement. Il reste donc à effectuer la deuxième phase de la manœuvre, par la marche convergente des colonnes vers la forêt de Taffert et le pays Beni Zeggout.

Le 14 juillet, commencent les opérations d'ensemble. La 3<sup>e</sup> division s'empare sans grande difficulté de Bab Delal et, au sud de la grande chaîne, atteint le plateau du Meskedal. Cette progression amène la soumission des diverses fractions des Ouled el Farah. La 1<sup>re</sup> division effectue sa liaison à

droite avec la gauche de la 3<sup>e</sup> division ; mais sa gauche soutient un vif combat et doit repousser les dissidents à la baïonnette. La division Freydenberg est engagée sur la crête de l'Ich N'Tili, qui commande le col du Tizi N'Ouidel, âprement défendu par l'ennemi. Un de ses détachements, violemment contre-attaqué à la grenade et au couteau, subit des pertes importantes et ne peut se maintenir au col.

Le 16, la division Freydenberg reprend l'attaque du Tizi N'Ouidel et l'atteint en fin de journée, malgré l'acharnement de l'adversaire. La 3<sup>e</sup> division, débouchant du Tizi Tennech, surprend les dissidents de la région et occupe la lisière de la forêt de Taffert après un brillant combat. Le lendemain, la totalité de la grande chaîne est conquise.

Le 17 juillet, commence l'investissement du pays Beni Zeggout par la division Freydenberg et la 3<sup>e</sup> division. La première rencontre une vive résistance au passage de l'oued Ouidal ou Aghbal; la 3<sup>e</sup> division resserre son étreinte et ferme aux dissidents toute issue vers le nord, en s'emparant des Djebel Rkibat et Ramouze. Sidi Raho, le grand chef dissident de la Tache depuis plus de 12 ans, vient demander l'aman au général Dufieux. La 1<sup>re</sup> division occupe et nettoie la grande chaîne.

Le 18 juillet, malgré les difficultés du terrain et une vive réaction des Beni Zeggout sur le Miat Khandek ou Khandek, la 3<sup>e</sup> division et la division Freydenberg continuent, en liaison, leur progression au cœur du pays des Beni Zeggout. Ceux-ci font leur soumission dans la nuit. Mais le même jour, au sud de la Tache, une partie du détachement de cavalerie Prioux, brusquement attaqué par les Oulad Ali, subit de fortes pertes.

Le 19 juillet, deux régiments marocains (61<sup>e</sup> et 66<sup>e</sup>) du groupe Freydenberg enlèvent la grande crête des Ighezrane, puis les deux divisions s'ouvrent la route d'Aourirt et font leur jonction avec les détachements venant de la région d'Aouja.

La période des grandes opérations est terminée. Du 19 au 25 juillet, la 1<sup>re</sup> division et une brigade de la 3<sup>e</sup> division procèdent au nettoyage de la partie sud et à la réduction des tribus rebelles : Beni Hassane, Oulad Ali et Beni bou Hloul.

Vingt jours de luttes acharnées et d'efforts opiniâtres ont suffi pour réduire la Tache de Taza, après des opérations que la nature du pays, le manque d'eau et la valeur de l'ennemi, ont rendu particulièrement pénibles.



Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.

Région d'El Bordj, occupée en avril 1929.

### Opérations en pays ghezaoua.

La disparition des Taches va permettre de tenter, au nord-est d'Ouezzan, la réduction de la tribu des Ghezaoua, que les prélèvements de troupes pour la Tache de Taza n'ont pas permis d'effectuer en juin. D'ailleurs, la nécessité d'une action rapide s'impose, pour mettre un terme à l'agitation qui se développe dans le secteur et pour profiter des opérations des Espagnols, dont une colonne marche sur Chechaouene, qu'elle occupera le 10 août.

La conduite des opérations est confiée au général Monhoven, commandant la 128<sup>e</sup> division, qui dispose d'une vingtaine de bataillons. Les opérations revêtiront la forme d'actions successives, permettant de ménager les troupes qui sont en colonnes depuis le mois d'avril et d'appliquer à chaque objectif le maximum de moyens matériels et, en particulier, d'artillerie.

La réoccupation le 25 août, en liaison avec l'armée espagnole, de Rihana et de Beni Routen, derniers postes restés en pays dissident, amène la soumission immédiate des Beni Chaïb, conduits par le fquih Laboudi, un des anciens conseillers d'Abd el Krim.

A l'extrême droite du secteur, le Djebel Beni Zied est occupé par surprise, le 30 août, et le Djebel Kaoulech, le 1<sup>er</sup> septembre. Mais le mouvement prévu sur Beni Maouïa est arrêté, en raison de la menace de la saison des pluies.

Le Djebel Kechachda est pris le 5 septembre, malgré une assez vive résistance. Bab Nefsi est occupé le 9 septembre. Enfin, pour relier le front de Bab Nefsi à Rihana, la position de Bab Tamesguilda est occupée le 20 septembre, sans résistance.

A la suite de ces opérations, la ville d'Ouezzan est largement dégagée. Les positions nouvelles sont d'excellents observatoires et dominant la frontière politique à une distance variable de 4 à 7 kilomètres. Malheureusement, leur occupation n'assure pas la couverture des tribus de la zone française; les postes créés sont bien éloignés les uns des autres, le retrait hâtif des troupes, avant les pluies d'automne, ne permet pas le désarmement complet du pays, et le voisinage de la zone espagnole insoumise offre un refuge facile à tous les dissidents. Il va en résulter un malaise et

une insécurité qui s'aggraveront au printemps suivant et nécessiteront les opérations de 1927.

#### **Opérations aux sources de l'Oued el Abid.**

L'opération générale de l'Oued el Abid, destinée à assurer une protection efficace de la riche plaine du Tadla, avait été envisagée à un moment, puis abandonnée en raison de la chaleur, des fatigues des troupes, des rapatriements prochains et de l'approche de l'automne. Mais des opérations locales sont exécutées sous la haute direction du général Freydenberg, commandant la région de Meknès, pour affermir le prestige de la France dans la région et fournir une base de départ pour des opérations ultérieures. Elles mènent à l'occupation du Djebel Midrassen et du centre religieux de Bou Attas, le 31 août, et, le 3 septembre, à la prise d'Arbala par le colonel de Loustal.

## QUATRIÈME PARTIE.

---

### LA SITUATION MILITAIRE GÉNÉRALE EN 1930<sup>1</sup>.

---

#### CHAPITRE IX.

##### SITUATION EN OCTOBRE 1926.

En octobre 1926, la majeure partie des renforts qui ont permis au haut commandement de rétablir brillamment la situation sur le front nord, a regagné ses garnisons de France, de Rhénanie, d'Algérie ou de Tunisie. La saison des pluies approche. Ce mois marque aussi bien la fin de la campagne 1926 que celle des grandes opérations militaires.

La situation d'ensemble à cette date est alors la suivante :

Sur le front nord, la ligne des postes borde solidement la frontière politique, de la Moulouya à Kaoulech et de Rihana à l'Atlantique. Mais, au nord-est et à l'est d'Ouezzan, de Kaoulech à Rihana, l'avance a dû être arrêtée avant d'avoir atteint ses objectifs. Cet arrêt est fâcheux car les fractions restées en avant des lignes françaises sont turbulentes et agressives, le terrain tourmenté et couvert est propice aux infiltrations, enfin la zone espagnole, au large des postes, est complètement insoumise.

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

La liaison avec l'Espagne cesse à Beni Berber, à 65 kilomètres à l'est de Kaoulech, et ne reprend qu'au Loukkos, à l'ouest de Rihana.

L'effort à accomplir au nord-est d'Ouezzan, pour achever l'œuvre commencée, s'annonce sérieux.

A l'intérieur même du territoire marocain, quelques taches dissidentes ou insoumises subsistent. La plus importante, celle de Taza, a bien été réduite, après de durs combats, au cours du mois de juillet; mais une poignée d'irréductibles y rôde encore.

Deux flots insoumis font peser une constante menace sur les communications entre Agadir et Mogador, Agadir et Marrakech.

L'un correspond à la zone d'habitat du bloc Ida ou Tanan, confédération de tribus qui s'enorgueillit de n'avoir jamais obéi au Maghzen. L'autre est constitué par une mosaïque de tribus qui ressortissent théoriquement de la zone d'influence politique du caïd M'Tougui.

Enfin, au sud, de Bou Anane à l'Atlantique, le Protectorat est au contact de l'insoumission<sup>1</sup>.

Les troupes de Bou Denib montent la garde aux lisières de la Hamada désertique, Erfoud observe le Tafilalet. Puis, la lisière du bled « siba » creuse, vers le nord, une poche profonde dans le bled « maghzen ». Les postes bordent le Ziz, longé par une médiocre piste. Ce front est assez calme, mais l'arrière-front trop souvent troublé par les audacieuses incursions des djiouch.

Plus au nord<sup>2</sup>, la ligne de postes, après avoir franchi la barrière du Grand Atlas, atteint le seuil d'Arbala, occupé depuis 1926.

Ce seuil marque l'origine d'un vaste saillant de la dissidence dont l'autre extrémité est à Ouaouizert. C'est la « courtine de l'Oued el Abid », le front le plus actif de tout le Maroc, celui où la dissidence se montre la plus agressive. La plaine du Tadla est médiocrement couverte par une ligne avancée, accrochée aux toutes premières pentes du Moyen Atlas, qui dominant brutalement la plaine. La situation est là d'autant plus délicate, qu'au voisinage de ces postes s'est installée une colonisation prématurée, colonisation non officielle, il est vrai, mais très ardente à ré-

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

<sup>2</sup> Voir croquis n° 20.

clamer une sécurité que le Protectorat n'est pas toujours en mesure de lui assurer.

Au sud de Ouaouizert<sup>1</sup>, les postes surveillent le versant nord du Grand Atlas. Depuis Temda, le dernier des postes militaires, jusqu'à l'Atlantique, la sécurité en bordure ne repose plus, en principe, que sur l'autorité des chefs indigènes, étayés par les officiers de renseignements.

Le plus important de ces caïds est le Glaoui, dont la zone d'influence s'étend, théoriquement, du Todra jusqu'au Ida ou Blal, avec une pointe vers le coude du Draa. Mais le prestige des Glaoui décline sensiblement, tandis que la France s'efforce d'instaurer progressivement et prudemment son contrôle. Depuis 1925, un bureau de renseignements a été créé à Telouet, sur le versant sud de l'Atlas. C'est, au delà de la grande chaîne, la seule sentinelle française sur un front de près de 300 kilomètres.

Enfin, le front de l'Anti-Atlas<sup>2</sup>, sans qu'on en atteigne la crête maîtresse, s'étend des confins sud-ouest du pays glaoua à l'Atlantique ; sur ce front passif, la sécurité, comme en pays glaoua, repose moins sur une faible armature militaire que sur la non hostilité des tribus contre la France et leurs perpétuelles querelles entre elles.

En résumé, la situation en octobre 1926 peut être ainsi caractérisée :

Au nord, sur 40 kilomètres de front, une porte reste ouverte à la dissidence. A l'intérieur, des flots insoumis subsistent. Au sud, il y a : deux fronts actifs, la ligne du Ziz, bordée par des postes, et le front du Moyen Atlas, dont, sauf aux bastions d'Arbala et d'Ouaouizert, on atteint à peine les premières pentes ; un front passif d'Azilal à l'Atlantique, où, sauf à Telouet, les rares antennes avancées restent en deçà de barrières montagneuses du Grand Atlas et de l'Anti-Atlas.

### LES PROGRÈS RÉALISÉS D'OCTOBRE 1926 À MARS 1930<sup>3</sup>.

Tous les problèmes qui s'imposaient du fait de cette situation, n'ont pas été résolus en cette période. Si octobre 1926 marque le début d'une

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

<sup>2</sup> Voir croquis n° 20.

<sup>3</sup> Le général Vidalon, nommé commandant supérieur des troupes au Maroc, en remplacement du général Boichut, prend possession de son commandement le 24 décembre 1926.

étape nouvelle, on ne saurait prévoir quand l'achèvement de la pacification prendra fin.

Pourtant de grands progrès ont été accomplis.

Le Maroc «utile» est libéré de toute menace sérieuse et les moyens d'action ont pu être singulièrement réduits. C'est une nouvelle confirmation de l'efficacité d'une méthode prudente où s'associent, savamment dosées, l'action politique et l'action militaire. Il faut une prédominance de l'action militaire sur le front d'Ouezzan, pour remédier rapidement à un état d'insécurité inquiétant; par contre, une prédominance de l'action politique, étayée par quelques bataillons, pour la réduction des flots dissidents de la région de Marrakech et la poussée vers le sud.

L'expansion française brutalement arrêtée, pendant deux ans, par l'aventure d'Abd el Krim, va reprendre, dès octobre, son méthodique essor. Ayant recouvré sa liberté d'action, le Protectorat va pouvoir entreprendre successivement dans leur ordre d'urgence la résolution de tous les problèmes: au nord, l'achèvement de la conquête jusqu'à la frontière; à l'intérieur, la réduction des taches dissidentes; au sud, le refoulement patient et continu de l'insoumission.

#### FRONT NORD.

La situation, sérieuse dès la fin de 1926, s'aggrave au début de 1927. Les postes, très espacés dans un pays extrêmement difficile, ne peuvent empêcher la dissidence de faire tache d'huile. Les incidents se multiplient et des rôdeurs viennent opérer presque sous les murs d'Ouezzan. Sur le front, des bandes organisées harcèlent les détachements et terrorisent les populations soumises dont le moral fléchit.

Les hauts commandements français et espagnol arrêtent, de concert, les grandes lignes d'une offensive d'ensemble. L'effort qui incombera à l'Espagne est considérable: la zone insoumise s'étend pour elle, de l'est à l'ouest, sur près de 120 kilomètres. L'équipement du front français est activement poussé, pour que l'action puisse se déclencher dès la fin de la saison des pluies.

En attendant, il faut tenir et endiguer le flot dissident. Du 13 mars au 4 avril, la région de Moulay Amrane est nettoyée. Les dissidents résistent opiniâtement et infligent aux troupes des pertes sensibles. Plus tard, et

à la veille même des opérations définitives, il faudra à nouveau les chasser des ravins où ils s'inscrustent derrière les bases de départ. D'autre part, le Rif est le théâtre de graves événements. Des postes sont assiégés, des détachements massacrés. L'insurrection gagne presque les abords de Targuist.

Enfin, le 18 avril, les Espagnols prennent l'offensive et, malgré de grandes difficultés de terrain, avancent selon le programme prévu. L'intendance française ravitaille les colonnes amies qui longent la frontière nord. L'aviation les aide. A la fin de mai, les colonnes espagnoles approchent de Kelaa des Bou Korra, où sont concentrées les troupes françaises. L'action politique est intensifiée chez toutes les fractions dont on va occuper le territoire. Le mouvement de soumission se dessine dès la veille du jour fixé pour l'offensive française. Le 29 mai, les colonnes progressent sans rencontrer de résistance. Le 8 juin, sans coup férir, les derniers objectifs sont atteints.

Un mois plus tard, les Espagnols, efficacement aidés par l'artillerie des nouveaux postes, achèvent la conquête de leur zone.

La pacification du front nord est terminée. De la Moulouya à l'Atlantique, les postes français bordent la frontière, en contact étroit avec les postes espagnols. Aucun incident ne vient plus troubler le calme de cette région.

## LES TACHES DISSIDENTES OU INSOUMISES

### Tache de Taza.

Dès le départ des colonnes françaises, en juillet 1926, une poignée d'irréductibles avait commencé à opérer de part et d'autre de la grande chaîne du Djebel Bou Iblane, dévalisant et tuant les isolés, assassinant les soumis. Ils étaient menés par un bandit fameux, Mohand ou Hammou. Il importait de nettoyer rapidement le pays. On fit appel à des forces supplémentives, commandées par quelques officiers énergiques.

Commencé en décembre 1926, ce nettoyage était achevé le 28 février 1927.

### Les taches insoumises de la région de Marrakech.

Le plus important des îlots insoumis était celui des Ida ou Tanan, dont la superficie atteignait presque celle de la Tache de Taza. Là vivent quelque 30.000 montagnards très frustes, qui avaient peu à peu évolué vers un état d'insoumission passive. Une action militaire pour les réduire risquait d'être coûteuse; le pays était difficile et la population guerrière. L'ouverture prochaine du port d'Agadir commandait pourtant de libérer ses voies d'accès de cette menace latente. L'effort politique est intensifié à la fin d'août 1927. Après des débuts peu encourageants et quatre mois d'efforts tenaces, les Ida ou Tanan se soumettent cependant, sans qu'un coup de feu ait été tiré.

Plus à l'est, au sud de Chichaoua, l'action politique s'était appliquée dès la fin de 1926 à dissocier un autre bloc insoumis (Seksoua, Demsirane, etc.) dont la majeure partie relevait théoriquement de la zone d'influence du caïd M'Tougui. En fait, ces tribus montagnardes étaient complètement indépendantes. En mai 1927, le mouvement de soumission commence. La ferme attitude des ralliés suffit à enrayer, en juin une réaction des irréductibles. En janvier 1928, la tache insoumise est effacée.

### LE FRONT SUD<sup>1</sup>.

#### Confins algéro-marocains et front du Ziz.

Depuis 1921, le front sud, de la frontière algérienne au Grand Atlas, semblait en complet sommeil. La consigne était de «chloroformer». Les grandes tribus guerrières qui nomadisent à l'ouest du Ziz étaient déchirées par des luttes intestines, ce qui constituait un précieux gage de tranquillité. Mais, si la grande masse des nomades ne manifestait aucune

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

hostilité agissante, l'activité pillarde d'une petite fraction, les Aït Hammou, allait bientôt imposer aux troupes françaises un sérieux effort pour assurer la protection des convois et des populations soumises.

L'année 1927 est marquée par une recrudescence de l'activité des bandits, qui oblige à renforcer les mesures de précaution. Une sévère discipline de la circulation réduit au minimum les occasions offertes aux rôdeurs. En même temps, les détachements de police mènent une lutte sévère contre les djiouch.

Le général Vidalon fait pousser l'équipement des arrières. Ce labour s'impose, en dehors même de toute idée d'offensive militaire. Il importe, dans ces régions présahariennes, où l'action est handicapée par les distances, de développer le plus rapidement possible les voies de communication permettant, en cas de besoin, l'intervention rapide de renforts importants. L'action politique elle-même s'en trouvera grandement facilitée.

Le général Freydenberg, commandant la région de Meknès, met en chantier la route du Ziz, voie de rocade qui reliera ses postes avancés, et voie d'accès qui, de Midelt, conduira aux lisières du Tafilalet. La voie ferrée de la Moulouya est prolongée jusqu'à Boua Sidi. La route, important travail dû en grande partie à la Légion, est ouverte dès 1928 à la circulation. Le rail atteint Boua Sidi en février 1929.

Vers l'avant, l'action politique ne se ralentit pas. Appelés en maints endroits par les ksouriens voisins de la ligne du Ziz, devenue principale voie de ravitaillement, des détachements effectuent quelques petites avances, soigneusement préparées. Mzizel est occupée le 28 avril 1928, Tarda, le 26 janvier 1929, Guefifat, le 8 avril. La ligne du Ziz se trouve ainsi mieux flanquée vers l'ouest et la position améliorée vis à vis du Tafilalet.

Le 29 avril, sur les sollicitations réitérées d'une fraction Aït Haddidou, El Bordj et Aït Yacoub sont occupées sans coup férir. Cette avance délivre des populations sévèrement rançonnées, depuis des mois, par les gens de l'agitateur Mohamed ben Taïbi. Une réaction se déclanche le 10 mai sur El Bordj. Les insoumis sont repoussés, mais les rassemblements se reforment aussitôt. Le 8 juin, un petit détachement parti d'Aït Yacoub est accroché près de Tahiant, encerclé, et durement éprouvé.

Ce succès exalte l'audace de l'ennemi. Bientôt, le camp d'Aït Yacoub est assiégé par une harka de 2.500 fusils (Aït Haddidou de la montagne et Aït Yahia). La petite garnison résiste vaillamment à tous les assauts. Les progrès de l'équipement routier et ferroviaire permettent d'amener rapi-

dement les renforts nécessaires. L'aviation multiplie ses bombardements, ravitaille le poste, soutient son moral. La colonne de secours délivre les assiégés, le 19 juin, et bouscule la harka, en lui infligeant des pertes très sévères.

Après cet incident, l'investissement patient de la zone insoumise est poursuivi; des pistes sont tracées sur la Hammada. Des reconnaissances poussent jusqu'à plus de 100 kilomètres au sud-est du Tafilalet. L'étreinte se resserre lentement autour de l'oasis.

La défensive, enfin, s'améliore chaque jour par le développement des voies de communications, des moyens de liaison et l'utilisation des engins blindés.

#### FRONT DU MOYEN ATLAS<sup>1</sup>.

Sur ce front, la situation devient inquiétante en 1927. Les populations insoumises, réfractaires à tout rapprochement, multiplient les incursions bien en arrière de la ligne des postes. Quelques incidents regrettables et retentissants ayant stimulé l'ardeur des «djicheurs», le malaise grandit chez les populations soumises; on peut même, un instant, craindre des départs en dissidence.

L'opération de l'Oued el Abid, devenue nécessaire, a été étudiée de longue date. Dès janvier 1927, le général commandant supérieur en a exposé les grandes lignes au résident général: petites opérations préliminaires à objectif limité, destinées à améliorer la couverture frontale ou à donner les bases de départ indispensables; puis, actions convergentes par les deux ailes, depuis les «bastions» d'Arbala et d'Ouaouizert.

Dès l'été 1928, est entamée la réalisation du programme préliminaire, en deux points où une active préparation politique a ouvert la voie aux troupes. Elles occupent l'Aderbo le 11 juin, le Bou Imellal et le Tiffert le 17 juin. L'Aderbo leur donne un bon observatoire sur l'excellente voie de pénétration du Drent. L'occupation du Tiffert amorce la réduction du saillant qui pointe sur Asserdoun.

Au début de 1929, la même méthode prudente fait tomber le Djebel

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

Beho, le Tarkast Tiranimine puis, en mars, le Kef Nsour. Toutes ces petites opérations améliorent sensiblement la couverture en lisière du Tadla.

D'autre part, l'adoption d'une « défensive offensive » plus énergique décourage les djicheurs. Les détachements de police ne se bornent pas à les traquer à l'intérieur des lignes; ils vont les poursuivre chez eux. Du 1<sup>er</sup> avril 1929 au 1<sup>er</sup> avril 1930, le total des pertes sur le front du Tadla (troupes régulières, supplétives et indigènes soumis) est en diminution de 45 p. 100 sur celles de l'année précédente. Dans la même période, les pertes dissidentes s'élèvent au double.

Malgré les événements d'Aït Yacoub, l'avance de 1928 est complétée, sans effusion de sang, par l'occupation, le 18 juin, d'une ligne de hauteurs à l'ouest d'Arbala, puis, par la réduction, du 14 au 23 août, du rentrant que dessinaient les lignes entre Arbala et le Tiffert.

En février 1930, la soumission des Aït Saïd ou Ichou qui, en 1923, s'étaient opposés avec acharnement à l'établissement des troupes françaises sur le plateau du Sgat, est venue apporter une preuve de l'amélioration de la situation politique.

### PAYS GLAOUA<sup>1</sup>.

La précieuse collaboration des grands caïds avait permis, pendant de longues années, de porter tout l'effort sur d'autres théâtres et de n'affecter au secteur sud-ouest qu'un minimum de moyens militaires.

En 1927, le programme routier, qui s'impose en pays glaoua, comme sur le Ziz, est activement poursuivi. Le premier objectif est Taourirt de Ouarzazat, 60 kilomètres au sud-est de Telouet, à l'intersection de la grande rocade Agadir-Taroudant-vallée du Dadès-Todra avec la grande voie de pénétration Marrakech-Telouet-vallée du moyen Draa. La route atteint Telouet en septembre 1927.

Les événements de l'année 1927 et du début de 1928, obligent à accélérer cette prudente progression. Le prestige du Glaoui décline. Ses représentants se maintiennent péniblement au Todra et au Ternata.

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

L'insécurité grandit. On peut craindre un instant que la vague d'anarchie ne vienne déferler jusqu'au pied du Grand Atlas. Il est urgent d'étayer la façade glaoua au profit du Protectorat.

A la fin de l'année, une reconnaissance parcourt l'itinéraire Telouet, Ouarzazat, Kelaa des M'Gouna et reçoit partout le meilleur accueil. Le 9 avril, Ouarzazat est occupée. Le péril est conjuré et la confiance renaît.

Un an plus tard, un poste est poussé à la Kelaa des M'gouna (80 kms au n. e. de Ouarzazat) et, en juillet 1929, les progrès politiques permettent la création d'un cercle à Ouarzazat. En janvier 1930, une reconnaissance pénètre jusqu'au district des Mesguita (50 kms au S. E. de Ouarzazat), où elle reçoit l'hommage de tous les notables accourus au devant d'elle.

Comme dans tous les secteurs, les travaux d'équipement sont poussés parallèlement à cette progression. En décembre 1928, la route arrive à Ouarzazat. En février 1930, la rocade Kelaa des M'Gouna-Ouarzazat-Taroudant-Agadir longue de 500 kilomètres est, de bout en bout, praticable aux automobiles.

Les efforts s'orientent vers le district des Mesguita, d'où l'influence du Protectorat pourra rayonner vers le coude du Draa.

#### FRONT D'AGADIR

(ANTI-ATLAS OCCIDENTAL)<sup>1</sup>.

Dans le Sous, où l'armature militaire avait également été réduite à l'extrême, les postes ou plutôt les «bureaux» de Tiznit et de Taroudant surveillent les tribus insoumises de l'Anti-Atlas. En octobre 1926, leur influence ne dépassait pas encore la crête maîtresse. Dès octobre 1927, Igherm est occupée sur le versant sud.

Au printemps 1928, l'action politique remporte un autre succès. Les Aït Ouadrim, las des exactions de leur caïd, se soumettent; les Aït Moussa ou Boukko les imitent. Une harka d'insoumis envahit, en mai, le territoire de ces tribus; elle est disloquée par une prompte riposte.

En juillet 1929, grâce au patient travail du bureau d'Igherm, les 3.000 familles Aït ou Mribet viennent se placer sous l'égide de la France.

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

La zone soumise s'étend jusqu'au Draa. Elle déborde largement vers le sud-ouest les tribus dissidentes de l'Anti-Atlas.

En septembre, celles-ci, à l'instigation d'un chef religieux, Merebbi Rebbo, esquissent une menace contre les nouveaux soumis. Ceux-ci résistent énergiquement, aidés par l'aviation ; la harka se disperse.

Nul incident ne vient ensuite troubler le calme de ce secteur, où une politique d'attraction trouve un terrain particulièrement favorable.

Depuis octobre 1926, les tâches urgentes ont été liquidées et tous les efforts peuvent désormais se concentrer sur le front sud.

Les progrès sont plus que jamais étroitement subordonnés à l'action politique. L'occupation militaire n'est plus guère que la consécration de la conquête morale opérée préalablement par la diplomatie des officiers de renseignements.

Cette prudente méthode aurait pu être considérée, quelques années plus tôt, comme devant rester complètement inefficace sur certains fronts. Les résultats obtenus de 1926 à 1930, tout particulièrement sur le front du Tadla, n'autorisent plus des conclusions aussi pessimistes. Le bloc dissident du Moyen Atlas se désagrège lentement, sous une poussée patiente et méthodique.

## CHAPITRE X.

### LA SITUATION EN 1930.

#### LES DIFFÉRENTS FRONTS.

---

#### **Commandement des Confins algéro-marocains, région de Meknès, territoire autonome du Tadla et région de Mar-rakech.**

Le Maroc n'a plus en 1930 qu'un seul front de dissidence, qui se développe sur environ 1.500 kilomètres, du Tafilalet à l'Atlantique, au sud de Tiznit. Ce front marocain se raccorde, à l'est du Tafilalet, à un front algérien qui le continue vers le sud, en liaison plus au sud encore, avec le front saharien de l'Afrique occidentale française.

Quoique continu, le front marocain est loin d'être homogène. Populations et pays présentent des caractères différents, qui donnent à chaque secteur une physionomie particulière, et varient la nature des problèmes de pacification.

On peut le diviser en quatre secteurs principaux :

le secteur des Confins algéro-marocains et du Ziz; le Moyen Atlas; la zone d'influence glaoua, correspondant au bassin moyen du Draa; l'Anti-Atlas occidental.

#### **SECTEUR DES CONFINS ALGÉRO-MAROCAINS ET DU HAUT ZIZ<sup>1</sup>.**

Dans la région pré-saharienne, qui s'étend des postes algériens de la Saoura et du bas Guir jusqu'au Tafilalet, les forces régulières et supplé-

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

tives ont à faire face à des bandes de pillards Aït Hammou, Doui Menia et Aït Atta du Sahara qui se concentrent à l'ouest du Tafilalet, traversent rapidement une contrée inhabitée, et opèrent sur les voies de communication.

La poursuite de ces bandes nombreuses, bien armées, extrêmement mobiles et connaissant parfaitement le pays où elles opèrent, est des plus difficiles. Elle ne peut être entreprise que par des forces légères, spécialisées, bien entraînées et familiarisées avec un terrain désertique et accidenté.

D'autre part, l'expérience a montré la nécessité d'organiser un commandement unique pour coordonner, avec le maximum de souplesse et d'efficacité, l'action des diverses forces algériennes et marocaines.

L'action de ce commandement ne pouvait se borner à assurer la police du sous-secteur qui intéresse à la fois l'Algérie et le Maroc. Il fallait également lui donner la possibilité d'agir, en zone marocaine, sur les groupements nomades qui fournissent les djiouch et sur les sédentaires qui leur permettent de vivre en les ravitaillant.

Aussi, le commandement militaire des confins algéro-marocains, créé le 1<sup>er</sup> mars 1930, englobe-t-il à la fois le poste de Beni Ounif, le cercle de Colomb, l'annexe de la Saoura et le territoire marocain du sud. Son front commence ainsi à la Saoura, franchit le bas Guir et la Hammada désertique, contourne les lisières est du Tafilalet et remonte la rive droite du Ziz jusqu'aux pentes du Grand Atlas. Là, il se raccorde au secteur du Moyen Atlas, qui, au sud-ouest de Midelt, relève de la région de Meknès.

Deux principaux groupements insoumis lui font face : les Aït Atta du Sahara et les Aït Yafelman.

La puissante confédération semi-nomade des Aït Atta du Sahara occupe tout le pays situé entre la vallée de l'oued Draa et celle de la Saoura. Comptant au total une dizaine de milliers de tentes, elle semble préférer la guerre de partisans à l'action massive d'une forte harka. Ses guerriers sont d'ailleurs des djicheurs redoutés.

Un des « khoms » des Aït Atta, celui des Aït Ounebgui, qui comprend les deux tribus des Aït Khebbach et des Aït Oumnasf, a de gros intérêts dans la palmeraie du Tafilalet, dont plusieurs districts sont placés sous sa protection.

D'une façon générale, les Aït Atta de l'est sont des adversaires à peine déguisés. Ils donnent l'hospitalité aux djicheurs Aït Hammou, et les Aït

Khebbach participent souvent aux coups de main que ces professionnels du banditisme tentent à l'intérieur des lignes.

Il n'y a dans cette confédération aucun chef disposant d'une grande autorité et qui soit susceptible d'imposer ses volontés à l'ensemble du groupement.

Au Tafilalet même, l'agitateur Belgacem N'Gadi, successeur du chérif Sidi Mohamed N'Ifrouten, prêche la résistance au Maghzen et s'efforce de réaliser l'union des insoumis. Son influence paraît actuellement des plus faibles.

Plus au nord, la grande confédération des Aït Yafelman, ennemie traditionnelle des Aït Atta du Sahara, borde le front du Ziz.

Deux tribus de Aït Yafelman s'opposent particulièrement à toute avance dans ce secteur, les Aït Morghad, qui intéressent le front Guefifat-Tarda-M'Zizel, et les Aït Haddidou qui font face aux postes d'Amougueur, d'El Bordj et des Aït Yacoub.

Les Aït Morghad se divisent en trois grosses fractions qui groupent respectivement 1.500, 1.400 et 3.500 feux. Il n'y a parmi eux aucun chef véritablement influent. Les notables Ou Skounti, Ali ou Termour et Basso ou Addi, dont les noms sont souvent prononcés, ne sont que des chefs de «lef» incapables de mener une action coordonnée et suivie dans la tribu.

Les Aït Morghad sont d'ailleurs divisés par de vieilles querelles intestines qui les opposent les uns aux autres. Ils ont également des intérêts importants au Tafilalet; aussi, le maintien de leurs positions dans ce district les met-il souvent aux prises avec les Aït Atta du Sahara.

La tribu des Aït Haddidou occupe, sur les deux versants du Grand Atlas, un vaste territoire, qui limite au sud le pays des Aït Yahia et des Aït Shokman. Elle groupe au total environ 4.000 feux.

L'influence que le marabout Sidi ben Ahmed, de la zaouïa de Tilmî, dans l'Assif Melloul, exerce sur les Aït Haddidou, n'est pas négligeable. Très xénophobe, Sidi ben Ahmed prêche la résistance au Maghzen et préconise sans cesse la formation de harka pour attaquer les postes. Ses excitations ont fortement contribué au rassemblement des bandes qui, en juin 1929, ont créé de sérieuses difficultés dans le secteur des Aït Yacoub.

Enfin, la petite tribu, très agissante et particulièrement hostile, des Aït Hammou, comprend de 200 à 300 tentes. Ces irréductibles, originaires de la zone soumise, ont préféré l'exil à la soumission et vivent du brigandage. Leurs campements sont installés, tantôt chez les Aït Atta du

Sahara, tantôt à la limite de cette confédération et de celle des Aït Yafelman. Leurs djioch pénètrent profondément à l'intérieur des lignes et obligent à organiser en profondeur un service de sécurité serré.

En résumé, les problèmes militaires des confins algéro-marocains présentent deux aspects différents :

A l'intérieur même de la région, l'action des bandes de djicheurs, difficilement saisissables, ne peut être annihilée que par des forces mobiles, disposées en nombre suffisant en des points judicieusement choisis.

Tout le long du Ziz, le contact de nomades nombreux et mordants nécessite un sérieux effort militaire. Bien que les tribus insoumises soient en général divisées par des dissensions intestines, on peut toujours redouter qu'un personnage maraboutique influent ne réussisse à les unir momentanément contre la domination française, comme cela s'est déjà produit à plusieurs reprises et notamment en juin 1929. Cette éventualité force à monter une garde vigilante, à constituer un front défensif fortement équipé dans les secteurs menacés et à maintenir des réserves à proximité du Ziz.

#### MOYEN ATLAS ET RÉGION DE MARRAKECH<sup>1</sup>.

Le front du Moyen Atlas relève à la fois de la région de Meknès par le cercle de Midelt, du territoire autonome du Tadla par les cercles Zaïan, de Ksiba et de Beni Mellal, et de la région de Marrakech par le cercle d'Azilal.

Le front du cercle de Midelt se raccorde à celui de la région militaire des confins algéro-marocains sur les pentes est du Djebel Ayachi.

Il fait face à la tribu des Aït Yahia qui appartient à la confédération des Aït Yafelman.

Les Aït Yahia comptent environ 2.700 familles. Leur hostilité est notoire. En juin 1929, notamment, ils ont fourni des contingents aux Aït Haddidou, lors des affaires d'Aït Yacoub.

Le marabout Sidi Mohand ou el Hadj, ancien fkih de Sidi Ali Amhaouch,

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

exerce une assez grande influence sur la tribu. Très xénophobe, il entretient l'agitation en haute Moulouya depuis 1918.

Plus à l'ouest, le cercle Zaïan assure la garde des lignes, qui dessinent une hernie marquée en territoire Aït Shokman. Tel qu'il est, ce front fournit une excellente base de départ pour des opérations éventuelles dans la vallée de l'Oued el Abid. Il prend à revers le Moyen Atlas et donne des vues sur les plateaux qui séparent ce massif montagneux de la chaîne du Grand Atlas.

Les Aït Hamama et les Aït Abdi lui font face. Ces deux tribus appartiennent à la confédération des Aït Shokman. Les Aït Hamama comptent environ 640 tentes et les Aït Abdi 1.500. A ces insoumis, il convient d'ajouter également des dissidents Beni M'Guild, Aït Ihand, Ichkern et Aït Ishak dont on occupe le territoire, mais qui ont préféré l'exil à la soumission. Ils comptent plus de 2.000 tentes.

Les Oulad Sidi Ali Amhaouch, fils du santou berbère qui dirigea la résistance jusqu'à sa mort, survenue en 1917, exercent une certaine influence sur ce groupement. Leur hostilité est entretenue par Sidi el Mekki, leur principal notable.

Le front du cercle de Ksiba, orienté nord-est, sud-ouest, est accroché aux flancs du versant nord du Moyen Atlas.

La confédération des Aït Seri, qui lui fait face, se subdivise en quatre tribus qui sont successivement, du nord-est au sud-est, les Aït Oum el Beght, les Aït Ouirrah, les Aït Abdellouli et les Aït Mohand. Ces quatre tribus comptent au total 2.400 feux soumis et 3.600 feux insoumis.

Ces derniers subissent tous, plus ou moins profondément, l'influence du marabout derkaoui Sidi Mohamed ben Taïbi, qui leur prêche sans cesse l'union et la résistance au Maghzen. Le Taïbi est un adversaire qui ne paraît pas disposé à se soumettre; on sait qu'il est décidé à se réfugier sur le versant saharien du Grand Atlas, dans le cas où les troupes occuperaient le territoire de ses serviteurs religieux.

Cependant, le Taïbi a des ennemis au sein même de la tribu des Aït Ouirrah. Le notable Ben Naceur, fils de feu le caïd Moha ou Saïd et frère du caïd soumis Si Ali, est plutôt favorable à l'influence française et cherche à conserver son indépendance vis à vis du marabout derkaoui.

Le front du cercle de Beni Mellal prolonge le front du cercle de Ksiba

vers le sud-est, puis il traverse la ride principale du Moyen Atlas et s'étend jusqu'à l'Oued el Abid, où il se relie au secteur d'Azilal.

Les Aït Saïd ou Ali (450 feux soumis et 400 insoumis), les Aït Daoud ou Ali (2.300 feux, tous insoumis), et les Aït Isha (1.100 feux, également insoumis) lui font face. Les Aït Saïd ou Ali et les Aït Daoud ou Ali appartiennent à la confédération des Aït Shokman. Ces trois tribus font partie du «lef» des fils du marabout ahansali Sidi Hoceine ou Temga, mort après s'être signalé par ses sentiments xénophobes.

La soumission récente des Aït Saïd ou Ichou (Aït Atta N'Oumalou) lui avait fourni l'occasion de manifester à nouveau son hostilité. Quelques jours avant sa mort, il se préoccupait des mesures à prendre pour empêcher de nouvelles soumissions.

Par ailleurs, les marabouts ahansala sont les ennemis de Sidi Mohamed ben Taïbi, marabout du cercle de Ksiba. Les deux familles se disputent sourdement la clientèle religieuse du Moyen Atlas. Le conflit latent qui les divise s'est traduit parfois par de sanglants combats entre leurs fidèles, mais des trêves sont intervenues. Pour saper l'influence de son rival, Sidi Hoceine ou Temga soutenait Ben Naceur Ould Moha ou Saïd, des Aït Ouirrah. De son côté, le marabout soumis Sidi Moba el Ahansali, cousin éloigné de Sidi Hoceine ou Temga, cherche à rallier à sa cause les Aït Isha, avec qui il entretient des relations. Cette tribu remuante ne semble cependant pas devoir faire sa soumission à la suite de simples tractations politiques.

Le front du cercle d'Azilal s'étend, suivant un axe général nord-sud, depuis l'Oued el Abid jusqu'à la ligne de crêtes du Grand Atlas, où il se relie au secteur glaoua du cercle du Ouarzazat.

Au delà de Temda, il n'existe aucun poste. La tribu soumise des Aït bou Guemmez et une fraction ralliée, les Aït Bou Iknifen de Talmest (Aït Atta du Sahara), assurent d'une manière satisfaisante la sécurité sur le versant septentrional du Grand Atlas.

En avant du secteur Bin el Ouidane-Oukerda, la petite tribu ralliée des Aït Mazigh, qui compte environ 300 feux, sépare les lignes des Aït Isha.

Au sud d'Oukerda, le front est à nouveau au contact des Aït Isha, dont les djiouch viennent souvent inquiéter les postes de Taourda et d'Oukerda.

Le groupement insoumis formé, sur le front du Moyen Atlas, par les Aït Yahia, les Aït Shokman, les Aït Séri, les Aït Isha et les irréductibles refoulés au delà des postes, est heureusement divisé par des querelles intestines. Il est commandé, d'autre part, par plusieurs chefs religieux dont les intérêts sont divergents. Les rivalités de ces chefs, la méfiance justifiée qu'il éprouvent les uns vis-à-vis des autres, rendent à peu près impossible une action d'ensemble contre les tribus soumises et il y a là des facteurs de désagrégation que l'on ne manque pas d'exploiter. Cette méthode promet des résultats assez importants.

Toutefois, les populations du Moyen Atlas arrivent parfaitement à vivre dans le territoire montagneux où elles sont bloquées et fournissent de rudes guerriers pour qui le banditisme est une forme d'action favorite. Leurs bandes cherchent perpétuellement à pénétrer dans les lignes. Elles obligent à monter une garde sévère qui immobilise des effectifs et nécessite d'importants crédits.

Dans ces conditions, les progrès sont lents. On ne peut procéder qu'à un patient grignotage du terrain, préparé par l'action politique, et repris, chaque année, pendant la courte saison favorable à la mise en œuvre des troupes.

Le front sud de la région de Marrakech<sup>1</sup> se divise en deux secteurs nettement différents : la zone d'influence glaoua, le front du territoire d'Agadir (Anti-Atlas occidental).

La zone d'influence glaoua prolonge, vers le sud, le front du Moyen Atlas. Elle englobe les vallées du Todra, du Dadès, du Draa et le massif montagneux du Siroua. Elle s'étend même jusqu'à la ride du Bani, dernier plissement méridional de l'Anti-Atlas.

Jusqu'en 1927, ce front, qui a un développement total d'environ 400 kilomètres, a été tenu exclusivement par les Glaoua, investis de la mission de maintenir l'ordre sur le versant sud de l'Atlas.

Mais la situation de ces puissants alliés, déjà difficile depuis 1924, n'a fait que s'aggraver au cours des années 1927 et 1928. Au Todra comme sur le Draa, les insoumis Aït Moghrad et Aït Atta ont réussi à réaliser d'importants progrès. Ils menacent sérieusement les positions tenues par les partisans du Maghzen dans ces deux régions.

---

<sup>1</sup> Voir croquis n° 20.

Les difficultés rencontrées par ses alliés glaoua ne pouvaient évidemment pas laisser le Protectorat indifférent. Leurs succès servent, en effet, sa cause, alors que leurs échecs retardent sensiblement les progrès de la pacification définitive, non seulement dans les provinces mêmes du Todra ou du Draa, mais aussi dans le Sahara occidental. Il ne faut pas oublier, que toutes les régions pré-sahariennes ou sahariennes sont solidaires les unes des autres et que les avantages remportés dans un secteur déterminé ont leur répercussion immédiate dans les régions voisines.

En 1924, alors que l'autorité glaoua se faisait sentir jusqu'au coude du Draa, on pouvait espérer occuper un jour toute cette contrée, avec des moyens réduits et sans risques.

Aujourd'hui, on doit se contenter de soutenir ces alliés dans toute la mesure du possible, afin de les aider à maintenir leurs positions. L'action de la France est d'ailleurs très difficile dans ces régions semi-désertiques, éloignées des bases et totalement dépourvues de voies de communications à grand rendement.

La progression doit donc être prudente. Grâce à un travail patient qui a consisté à étayer tout d'abord les arrières, elle dispose maintenant d'un bon réseau de routes et de terrains d'aviation.

Les Glaoua couvrent ce travail d'organisation grâce aux deux bastions avancés du Todra et du Ternata Tinzouline. Le premier fait face, vers l'est, aux Aït Moghrad et aux Aït Atta. Le second limite, au sud, la poussée des Aït Atta dans la vallée de l'oued Draa.

Au Todra même, les Glaoua disposent d'une fezza dont le Protectorat assure l'entretien. Sur le Draa, ils s'appuient sur les deux tribus maghzen des Mesguita et des Ouled Yahia.

Dans tout ce secteur, l'action, coordonnée par le cercle du Ouarzazat, vise principalement à soutenir le front glaoua, à l'équiper d'une manière moderne, à assurer la sécurité et à consolider l'autorité de fidèles alliés qui ont rendu des services considérables.

Après ce stade préparatoire et indispensable, seulement, il sera possible d'examiner, d'accord avec les Glaoua, les mesures qui paraissent de nature à pacifier, progressivement et à peu de frais, la zone insoumise s'étendant en avant de leurs lignes. Déjà on est assuré, sur le Draa, du concours de Sidi Ali, caïd des Mesguita, et du caïd El Arabi, des Ouled Yahia.

Le front du territoire d'Agadir mesure environ 400 kilomètres sur le versant sud de l'Anti-Atlas. Limité par le cours du Draa, jusqu'à hauteur

du méridien de Safi, il remonte vers le nord, atteint la crête maîtresse de l'Anti-Atlas, puis s'infléchit vers le sud-ouest et passe à une quinzaine de kilomètres au sud de Tiznit pour aboutir finalement à l'Atlantique.

Les postes d'Igherm, de l'Arba des Aït Baha et de Tiznit surveillent ce front sur lequel n'existe aucune véritable organisation militaire.

Comme dans le cercle d'Ouarzazat, l'action politique, la pénétration routière et l'attraction économique agissent sur la zone insoumise. L'extrême pauvreté de cette région, dépourvue d'eau, oblige les habitants à émigrer temporairement par masses importantes. Ils vont alors s'employer sur les chantiers du Maroc septentrional et certains arrivent même en France. Ces contacts avec la civilisation les rendent, quand ils reviennent dans leur pays, beaucoup plus accessibles.

Les tribus insoumises qui peuplent l'Anti-Atlas et s'étendent jusqu'au Draa sont nombreuses. Les principales sont les Aït Sahel, les Aït Brahim, les Aït Ba Amran, les Akhsas, les Aït Erkha, les Ifrane, les Mejjat, les Aït Tazeroualt, les Ida Oultit et les Hillala. Elles comptent de 20.000 à 25.000 feux au total.

Deux chefs politiques y jouent un rôle prépondérant : Madani el Akhsassi, caïd des Akhsas et Mbarek Bennirani, principal notable des Mejjat. Le parti de Madani el Akhsassi est de beaucoup le plus nombreux, mais il doit cependant compter avec celui du Bennirani, qui lui est opposé.

Les rivalités de ces deux chefs, gênant l'action politique, on a cherché à les réconcilier par l'intermédiaire de notables soumis en relations suivies et amicales avec eux. Après des négociations patientes, un premier résultat a été acquis. Madani el Akhsassi et le Bennirani ont pris contact au cours d'une entrevue habilement préparée.

On ne saurait négliger d'autres personnages, moins importants, mais qui jouent néanmoins un certain rôle : le chef des Aït Tamanart, le marabout de Timguilcht et Sidi Ali, chef religieux du Tazeroualt. Un autre personnage religieux, le prétendant Merrebbi Rebbo, frère de feu El Hiba et fils de feu Ma el Aïnin, en résidence à Kerdous, cherche bien à grouper sous son autorité toutes les tribus insoumises, mais il n'a plus maintenant qu'une très médiocre influence. Madani el Akhsassi, qui fut longtemps son principal soutien, semble vouloir se désintéresser de sa cause.

Les notables insoumis ont compris que le moment où ils devront se rallier au Maghzen ne saurait être indéfiniment ajourné. L'encerclement de l'in-

soumission se précise depuis le récent ralliement des Aït ou Mribet et de leur chef, le caïd Brahim ou Belaïd. Désormais, la pression politique s'exerce sur l'Anti-Atlas insoumis, à la fois par le nord et par le sud. Le réseau routier se développe. Bientôt les automobiles et les camions accèderont au Bani par les routes d'Igherm à Aqqa et d'Igherm au Tatta.

Ces faits n'échappent pas aux populations, qui en comprennent parfaitement la signification. Il en résulte une atmosphère favorable à une politique qui se poursuit avec prudence.

\* \* \*

On peut évaluer à 300.000 âmes environ les populations acculées au désert sur ce front de 1.500 kilomètres. Elles donneraient 60.000 combattants, armés de 20 à 30.000 fusils, dont un tiers peut-être à tir rapide. Leur pacification constitue un problème complexe, dont les données sont à la fois politiques et militaires, et que le temps seul permettra de résoudre.

Ici, la zone soumise est harcelée par de fortes bandes de pillards. Là, de grandes tribus l'observent, promptes à courir aux armes, à l'appel d'un marabout. Plus loin, l'hostilité latente se traduit, par une guérilla sans merci, menée par une poussière de rôdeurs.

Certains secteurs sont directement aux prises avec l'insoumission. Ailleurs, des tribus ralliées assurent une couverture.

En quelques points, les insoumis semblent n'attendre qu'un signal pour venir se ranger sous l'égide du Protectorat. D'autres paraissent résignés à accepter sa loi si leur territoire est occupé en force. De plus nombreux restent opiniâtement attachés à leur liberté et la défendent, peut-être à tout prix.

A un autre point de vue, certaines contrées, comme le Moyen Atlas, apparaissent, en raison de leur compartimentage géographique et ethnographique très accusé, un théâtre normal pour des offensives successives et des actions limitées. Au sud du Grand Atlas, par contre, aucune arête infranchissable ne s'oppose aux communications parallèles à la grande chaîne. D'importantes tribus nomadisent d'un bord à l'autre de la hernie insoumise. Dans cette région, toute offensive limitée peut entraîner de graves réactions, ou faire refluer la dissidence vers la rive opposée. Ce serait le théâtre des actions d'envergure et aussi de leurs redoutables « engrenages ».

Les insoumis présentent du moins un caractère commun, sur tout le développement de ce front, leur extrême division. Les Berbères du sud, plus encore que ceux du Rif, vivent dans le désordre et l'anarchie, tribu contre tribu, fraction contre fraction, clan contre clan. Cette division n'exclut pas la possibilité de coalitions partielles; mais ces coalitions sont temporaires, peu étendues et souvent fragiles. En agissant avec prudence, on peut généralement éviter de les susciter.

C'est ce facteur favorable qui caractérise le problème à résoudre. Il permet de maintenir l'intégrité du front avec de faibles effectifs et d'avancer là où l'action politique a préparé la voie.

Bien que la France s'interdise toute action de force, quand elle n'est pas indispensable à sa sécurité, la rude tâche de l'armée n'est pas encore achevée au Maroc. Les troupes traquent les djicheurs sur la Hammada, guettent les bandits dans les coupe-gorges du Moyen Atlas, ou peinent, le fusil à la main, sur les pistes du désert, fournissant partout un long et pénible effort.

Le front sud-marocain reste une sévère école d'abnégation.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS.

	Pages.
PLANCHE I.	— Le maréchal Lyautey. ( <i>Phot. Melcy</i> )..... 1
PLANCHE II.	— Le croiseur <i>Galilée</i> . ( <i>Phot. Bougault, communiquée par l'Illustration</i> )..... 15
	L'avis <i>Du Chayla</i> . ( <i>Phot. Bar, communiquée par l'Illustration</i> )..... 15
	Les marins de l'enseigne Balande, débarqués le 5 août 1907 et les Français de Casablanca sur la terrasse du consulat. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration</i> )..... 15
PLANCHE III.	— En Chaouïa : Mitrailleuses du 1 <sup>er</sup> Régiment de zouaves, février 1908. ( <i>Cliché du général Azan</i> )..... 17
	Tirailleurs du 2 <sup>e</sup> Régiment, mars 1908. ( <i>Cliché du général Azan</i> )..... 17
PLANCHE IV.	— Le général d'Amade dans la forêt de la Mamora, 3 mars 1908. ( <i>Cliché du général Azan</i> )..... 18
PLANCHE V.	— Chasseurs d'Afrique et goumiers, 18 février 1908. ( <i>Cliché du général Azan</i> )..... 20
	Charge de chasseurs d'Afrique au combat de Rfakha, 29 février 1908. ( <i>Musée de l'armée</i> )..... 20
PLANCHE VI.	— Le général Lyautey aux confins algéro-marocains, 1907. ( <i>Cliché du général Azan</i> )..... 22
	Les Beni Snassen font leur soumission au général Lyautey, décembre 1907. ( <i>Cliché du général Azan</i> )..... 22
PLANCHE VII.	— Aux confins algéro-marocains, 1902-1908 : Après le combat de Menabba, 16 avril 1908. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration</i> )..... 25
	Auto-mitrailleuse dans la plaine de Tamelelt. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration</i> )..... 25
	Tirailleurs du 2 <sup>e</sup> Régiment dans les dunes de Beni Abbès. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration</i> )..... 25

	Pages.
PLANCHE VIII. — Moulay Hafid. Proclamé sultan du Maroc à Fès, le 4 janvier 1908. ( <i>Phot. de M. Gustave Babin, communiquée par l'Illustration.</i> ).....	27
PLANCHE IX. — Le général Moinier et le général Dalbiez devant les murs de Fès, 21 mai 1911. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	36
Arrivée de l'ambassade française à Fès, 24 mars 1912. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	36
PLANCHE X. — Retour à Sefrou d'une sortie effectuée le 4 janvier 1912. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	40
Le drapeau des tabors chérifiens réorganisés. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	40
PLANCHE XI. — Répression de l'émeute de Fès, 17 avril 1912 : Artillerie en action sur les hauteurs de Dar Mahrez. ( <i>Phot. du capitaine Chevalier, communiquée par l'Illustration.</i> ).....	58
Tirailleurs du 4 <sup>e</sup> Régiment sur une terrasse du quartier des légations. ( <i>Phot. de M. Hubert-Jacques communiquée par l'Illustration.</i> ).....	58
PLANCHE XII. — Moulay Youssef, sultan du Maroc, le général Gouraud, M. Mercier, vice-consul de France, 12 août 1912. ( <i>Phot. de M. Chevalier communiquée par l'Illustration.</i> )..	62
El Hadj Thami El Glaoui, pacha de Marrakech, qui a délivré les Français prisonniers d'El Hiba et M. Maigret, consul de France. ( <i>Phot. de M. Legey communiquée par l'Illustration.</i> ).....	62
PLANCHE XIII. — En auto-mitrailleuse à Souk el Arba des Rehamna, 5 septembre 1912 : Le général Lyautey, résident général, le général Franchet d'Espèrey, commandant les troupes d'occupation. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> )...	65
Entrée de la cavalerie dans la palmeraie de Marrakech. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	65
PLANCHE XIV. — Kasba Tadla en 1912. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	67
Le colonel Mangin au Tadla, décembre 1912. ( <i>Album du capitaine Durosoy.</i> ).....	67
PLANCHE XV. — Jonction des troupes du Maroc et de l'Algérie à Meknassa Tahtania, 17 mai 1914. Le général Lyautey entre les généraux Gouraud et Baumgarten. ( <i>Phot. de M. L. Sabattier communiquée par l'Illustration.</i> ).....	71

	Pages.
PLANCHE XVI. — Le Tafilalet. ( <i>Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.</i> ).....	88
PLANCHE XVII. — Occupation du Maroc utile, 1920-1923 : Une vallée de culture des Marmoucha. ( <i>Phot. de M. Coutanson communiquée par l'Illustration.</i> ).....	95
Les voies de communication : Camion de ravitaillement sur la piste du col de Taghzeft. ( <i>Phot. de M. Coutanson communiquée par l'Illustration.</i> ).....	95
PLANCHE XVIII. — Jonction des groupes Cambay et du Guiny aux gorges de Recifa, 20 mai 1923. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	105
PLANCHE XIX. — Attaque d'Aït Bazza (plateau d'Imouzzer), juillet 1923. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	107
Le camp du général Poeymirau, près d'Imouzzer, après la réunion des colonnes Freydenberg, du Guiny et Cambay. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	107
PLANCHE XX. — Le général Poeymirau ; Hassan et Amaroq, fils du Zaïani, viennent de faire leur soumission à Khénifra. 14 juin 1920. ( <i>Album du lieutenant Brun.</i> ).....	108
PLANCHE XXI. — Un poste du front nord, au moment de l'agression rifaine : Amzez au centre du pays Beni Zeroual. ( <i>Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.</i> ).....	125
PLANCHE XXII. — Une des routes de l'invasion rifaine en pays Senhadja : La haute vallée de l'Ouergha ; au fond, la plaine de Fès. ( <i>Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.</i> ).....	130
Le colonel de Chambrun, en colonne, 1922. Nommé général au mois de décembre 1923, il commandait la région de Fès en 1925 lors de l'invasion rifaine. ( <i>Album du capitaine Durosoy.</i> ).....	130
PLANCHE XXIII. — Environs du poste de Térroual. Vue prise de Térroual. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	136
Le poste de Bibane est débloqué par le général Colombat, le 23 mai 1925. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> )..	136
PLANCHE XXIV. — Le groupe mobile Freydenberg passe l'Ouergha pour aller débloquer le poste de Médiouna, mai 1925. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	143
Partisans Beni M'Tir et Beni M'Guild rejoignant le front de l'Ouergha, mai 1925. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	143

	Pages.
PLANCHE XXV. — Le maréchal Lyautey, le général Heusch et le général Daugan. ( <i>Album du général Daugan.</i> ).....	147
A Taza, mai 1925. Le général Daugan, commandant le front nord, le général Billotte, le colonel Cambay. ( <i>Album du général Daugan.</i> ).....	147
PLANCHE XXVI. — Environs du poste de Taounat. ( <i>Phot. communiquée par l'illustration.</i> ).....	149
Environs du poste Bou Azoun. ( <i>Phot. communiquée par l'illustration.</i> ).....	149
PLANCHE XXVII. — Le Ministre de la Guerre à Ouezzan : le général Daugan, M. Laurent-Eynac, le colonel Freydenberg, M. Painlevé, le maréchal Lyautey, juin 1923. ( <i>Album du capitaine Durosoy.</i> ).....	151
PLANCHE XXVIII. — Le général Naulin, commandant supérieur des troupes du Maroc, 24 juillet 1925. ( <i>Album du général Naulin.</i> ).....	155
Liaison avec l'état-major espagnol, à Arbaoua, 19 août 1925 : le général Naulin, le maréchal Lyautey, le général Riquelme. ( <i>Album du capitaine Durosoy.</i> ).....	155
PLANCHE XXIX. — Région nord de Taza, 31 août 1923 : l'ancien poste du djebel Amselt, réoccupé le 26 août 1925. ( <i>Phot. du sergent Delaby communiquée par l'illustration.</i> ).....	159
PLANCHE XXX. — Le maréchal Pétain. ( <i>Phot. du commandant Tournassoud.</i> )...	161
PLANCHE XXXI. — Opérations des partisans appuyés par l'aviation pendant l'hiver 1925-1926 : occupation du village dissident de Bou Redoud. ( <i>Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O., lieutenant Lenoir.</i> ).....	169
PLANCHE XXXII. — Opérations des partisans appuyés par l'aviation pendant l'hiver 1925-1926 : bombardement de Bab Mahrez. ( <i>Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O., lieutenant Lenoir.</i> ).....	171
PLANCHE XXXIII. — La baie d'Alhucemas et les environs d'Ajdir. Embouchures de l'oued N'kor et de l'oued Ghis. ( <i>Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.</i> ).....	173
PLANCHE XXXIV. — Préparation de l'offensive : Senhadja ralliés halant une A. M. C. sur un radier de l'oued Sra, mai 1926. ( <i>Phot. du capitaine Billot.</i> ).....	175

	Pages.
PLANCHE XXXV. — Sur le djebel Aghil Bendo, le 22 mai 1926 : le général Marty, commandant le groupement de Taza, le général Ibos, commandant la division marocaine, le général Boichut, commandant supérieur des troupes du Maroc. ( <i>Album du général Corap.</i> ).....	177
La marche sur Targuist : le colonel Corap, commandant la 8 <sup>e</sup> brigade et le colonel Giraud, commandant le 14 <sup>e</sup> R. T. A., arrivent sur la coupure de l'oued Ghis, le 23 mai 1926. ( <i>Album du général Corap.</i> ).....	177
PLANCHE XXXVI. — Le colonel Corap au bivouac de Tazoughert, le 24 mai 1926. ( <i>Album du général Corap.</i> ).....	179
Les goums campés autour de la mahakma de Targuist. ( <i>Phot. du capitaine Billot.</i> ).....	179
PLANCHE XXXVII. — Abd el Krim ramené à la mahakma de Targuist, 28 mai 1926. ( <i>Phot. communiquée par l'Illustration.</i> ).....	181
PLANCHE XXXVIII. — Versant nord du Tichchoukt. ( <i>Phot. du lieutenant Fave.</i> )...	183
PLANCHE XXXIX. — Grande Tache de Taza. Bou Iblane, Reggou, Guelb er Rhala ; les sommets sous la neige en mai. ( <i>Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.</i> )...	185
PLANCHE XL. — Région d'El Bordj, occupée en avril 1929. ( <i>Phot. du 37<sup>e</sup> R. A. O.</i> ).....	187

## TABLE DES CROQUIS.

(En pochette.)

	ÉCHELLE APPROXIMATIVE.
1. Le Maroc .....	1/3.000.000°
2. Les opérations autour de Casablanca et en Chaouïa .....	1/500.000°
3. La marche sur Fès (de Casablanca à Fès) .....	1/1.200.000°
4. La marche sur Fès (environs de Fès) .....	1/400.000°
5. Plan de Fès .....	1/400.000°
6. Jonction du Maroc occidental et de l'Algérie .....	1/500.000°
7. Opérations en pays zaïan, en 1914 .....	1/500.000°
8. Itinéraire des groupes mobiles en juin 1917 .....	1/1.000.000°
9. Réduction de la Tache de Taza de 1920 à 1923 .....	1/500.000°
10. Réduction du Moyen Atlas de 1920 à 1923 .....	1/500.000°
11. Occupation d'Ouezzan en 1920 .....	1/500.000°
12. Front de l'Ouergha .....	1/500.000°
13. Opération des groupes mobiles en 1925 .....	1/500.000°
14. Région du Bibane .....	1/1.000.000°
15. Organisation du front nord (1925-1926) .....	1/1.000.000°
16. Opérations dans l'Est, septembre-octobre 1925 .....	1/500.000°
17. Offensive du printemps 1926 .....	1/200.000°
18. Opérations de réduction du Tichchoukt et de la Tache de Taza ..	1/200.000°
19. Opérations finales sur le front d'Ouezzan .....	1/200.000°
20. Front sud du Maroc .....	1/1.000.000°

## TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	5
 PREMIÈRE PARTIE.  	
LE MAROC AVANT LE PROTECTORAT (1907-1911).....	7
CHAPITRE I. — Le Maroc avant 1907.....	7
Le traité de Lalla Maghrnia (18 mars 1845) et les confins algéro-marocains, p. 7. — L'acte d'Algésiras (7 avril 1906), p. 9. — La situation générale politique et militaire en 1907, p. 11.	
CHAPITRE II. — L'intervention militaire de la France (1907 à 1910).....	14
Le débarquement à Casablanca (7 août 1907), p. 14. — La pacification de la Chaouïa par le général d'Amade en 1908, p. 16. — Les opérations dans la plaine autour de Ber Rechid, p. 17. — La réduction des tribus de la périphérie montagnaise, p. 18. — L'occupation d'Oudjda et la réduction des Beni Snassen, p. 20. — La colonne Alix et la défense de Bou Denib (septembre 1908), p. 22. — L'organisation des confins algéro-marocains, p. 24.	
CHAPITRE III. — La marche sur Fès au printemps de 1911.....	27
Les conditions de l'intervention française, p. 27. — L'organisation de l'expédition, p. 30. — La marche de la colonne du 11 au 21 mai, p. 32. — La marche du convoi du 20 au 26 mai, p. 36. — Les opérations de couverture autour de Fès, p. 38. — L'occupation de Meknès (8 juin), p. 40. — Création de l'artère Rabat-Meknès, p. 42.	

## DEUXIÈME PARTIE.

	Pages.
LES DÉBUTS DU PROTECTORAT (1912-1919).....	47
CHAPITRE IV. — L'établissement du protectorat .....	48
CHAPITRE V. — L'extension de l'occupation (1912-1914) .....	57
<p>Répression de l'émeute de Fès du 17 avril 1912, p. 57. —            Attaque de la ville par les tribus (journées du 25 au 28 mai),            p. 59. — Maintien de la sécurité à Fès et sur la ligne d'étapes,            p. 61. — L'occupation de Marrakech par la colonne Mangin            (7 septembre 1912), p. 62. — Consolidation de l'avance            obtenue en 1912, p. 65. — Les directives de 1914, p. 67. —            Jonction du Maroc occidental avec l'Algérie (mai 1914),            p. 68. — L'occupation du pays Zaïan et la prise de Khénifra            (juin 1914), p. 70.</p>	
CHAPITRE VI. — Le Maroc pendant la grande guerre .....	73
<p>Les décisions prises à la déclaration de guerre, p. 73. —            Les opérations du général Henrys (août 1914-mars 1916),            p. 76. — Les vues du général Lyautey sur la réduction du            Moyen Atlas (novembre 1916), p. 79. — L'ouverture de            l'ancien Trik el Soltan par la jonction des groupes mobiles de            Meknès et de Bou Denib (juin 1917), p. 82. — Situation            générale du Maroc à la fin de la guerre, p. 84 : la région de            Marrakech, p. 85; — le Tafilalet, p. 87; — le Tadla, les            Beni Ouaraïn, le front nord, p. 90.</p>	

## TROISIÈME PARTIE.

L'ÉTABLISSEMENT DE L'ORDRE (1920-1926).....	93
CHAPITRE VII. — L'occupation du Maroc utile (1920-1924).....	95
<p>Les directives du commandement, p. 95. — Le front sud,            p. 102 : la Tache de Taza, p. 102; — le front du Moyen-Atlas,            p. 108. — La région du sud, p. 111. — Le front nord, p. 111 :            l'occupation d'Ouezzan (2 octobre 1920), p. 112; — la            campagne de 1924 sur le front de l'Ouergha, p. 115.</p>	

	Pages.
CHAPITRE VIII. — La crise rifaine .....	118
<p>Les prodromes, p. 118 : Abd el Krim, p. 119. — Le repli stratégique espagnol, p. 122. — Le rapport du maréchal Lyautey, p. 122. — L'agression, p. 125.</p>	
<i>Première période</i> : Période héroïque (avril 1925 à août 1925).....	126
<p>I. — Tentatives de conciliation, p. 126; — la situation militaire en avril 1925, p. 128.</p> <p>II. — Les opérations de l'Ouergha, p. 131 : le groupe Colombat (combats du Bibane), p. 132; — le groupe Freydenberg, p. 139; — le groupe Cambay, p. 144.</p> <p>III. — La crise, p. 146 : création d'un commandement général du front nord, p. 146; — la défense d'Ouezzan, p. 148; — la menace sur Taza, p. 151; — les pertes d'avril à juillet 1925, p. 153.</p>	
<i>Deuxième période</i> : Le rétablissement, la victoire (août 1925 à octobre 1926).....	154
<p>I. — La stabilisation (août-mi-septembre 1925), p. 154 : situation le 24 juillet, p. 154; — le problème défensif et le problème offensif, p. 155; — les opérations de rétablissement : réduction des Tsoul, des Branès, p. 157.</p> <p>II. — L'offensive continue jusqu'à la victoire (septembre 1925 à juin 1926).....</p> <p>L'offensive en pays Beni Zeroual, p. 159 et les modifications apportées au plan initial, p. 160; — le développement de l'opération, p. 163.</p> <p>Les opérations de l'est, et l'entente réalisée avec l'Espagne, p. 164.</p> <p>Le plan pour la période hivernale, p. 168; — résultats généraux des opérations 1925, p. 169; — les pertes, p. 170.</p>	
Les opérations de 1926.....	170
<p>La situation de début, p. 171; — le plan d'opérations, p. 172; — la période de préparation, p. 173 et les négociations d'Oudjda, p. 174.</p> <p>Les opérations du groupement de Taza, p. 175; — la phase décisive, p. 177; — les opérations du groupement de Fès, p. 180; — le dégagement d'Ouezzan, p. 182.</p>	

	Pages.
III. — Les opérations complémentaires.....	182
Réduction des Taches du Moyen Atlas, p. 182. — Opérations en pays Ghezaoua, p. 187. — Opérations aux sources de l'Oued el Abid, p. 188.	

## QUATRIÈME PARTIE.

## LA SITUATION MILITAIRE GÉNÉRALE EN 1930.

CHAPITRE IX. — Situation en octobre 1926 .....	189
CHAPITRE X. — Situation en 1930 .....	200